

monuments



objets



# Les statues-menhirs et la fin du Néolithique en Occitanie

service régional de l'archéologie d'Occitanie  
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

# Sommaire

- 8 **D'étranges silhouettes dans nos campagnes**
- 10 **La société à la fin du Néolithique**  
Ötzi, une statue-menhir « en chair et en os »  
Un monde de paysans et d'éleveurs  
Habitat et territoire  
Apparition de la première métallurgie  
Mégalithisme et pierres dressées  
*Les stèles néolithiques provençales*
- 26 **Les statues-menhirs d'Occitanie**  
**Le Rouergue / Haut-Languedoc**  
Caractères anthropomorphes  
L'équipement  
**Le Bas-Languedoc**  
Le sous-groupe du Pic-Saint-Loup  
Le sous-groupe gardois  
**La contribution des recherches récentes**  
*La fabrication des statues-menhirs*  
*Le Planet, commune de Fayet, Aveyron*  
*Le Puech de la Cabane, commune de la Rouvière, Gard*  
*Le pas du Loup, commune d'Uzès, Gard*  
*Les Vidals de la Ravièges, commune de la Salvetat-sur-Agout, Hérault*  
Les contextes de découverte
- 66 **La fin des statues-menhirs**  
*Les statues-menhirs de Corse*  
*Et après les statues-menhirs ? La question des stèles et statues protohistoriques à la lumière du sanctuaire des Touriès (Saint-Jean et Saint-Paul, Aveyron)*
- 72 **Pierres dressées d'ici et d'ailleurs**  
L'apport de l'ethnologie
- 80 **Un patrimoine exceptionnel à protéger**  
Des choix néfastes de présentation  
Mise à l'abri et contrôle sanitaire  
La protection au titre des monuments historiques
- 84 **L'impossible inventaire**  
Région du Haut-Languedoc et Rouergue  
Région du Bas-Languedoc
- 102 **Bibliographie**



## **Auteurs**

**Philippe Galant**

ingénieur d'études, DRAC Occitanie

**Mireille Leduc**

ingénieure d'études, DRAC Occitanie

**Henri Marchesi**

conservateur général honoraire du patrimoine

## **Avec les contributions de**

**Marie Bouchet**

assistante d'étude et d'opération, INRAP Midi-Méditerranée

**Philippe Cayn**

chargé d'opération et de recherche, INRAP Midi-Méditerranée

**André d'Anna**

directeur de recherche honoraire, CNRS

**Philippe Gruat**

directeur, direction de l'archéologie de l'Aveyron, URM 5140 ASM

**Frédéric Jallet**

chargé d'opération et de recherche, INRAP Midi-Méditerranée

**Michel Maillé**

membre associé, URM 5608 TRACES

**Benoît Sendra (+)**

assistant d'étude et d'opération, INRAP Midi-Méditerranée

**Christian Servelle**

membre associé, URM 5608 TRACES

Ouvrage réalisé à l'occasion de l'exposition *Statues-menhirs. Miroirs de pierre du Néolithique*,  
Site archéologique Lattara – musée Henri Prades, 7 octobre 2022 - 6 mars 2023

Commissariat de l'exposition : Marion Audoly, Diane Dusseaux, Florence Millet

Commissariat scientifique : Philippe Galant, Mireille Leduc, Henri Marchesi

Couverture :

Statue-menhir de Roumanis (Saint-Théodorit, Gard).

Page précédente :

Mémoire de pierre : sur le site de Cazarils (Viols-le-Fort, Hérault), la statue-menhir de la fin du Néolithique a été réutilisée dans une tombe de l'Âge du Bronze.

Les statues-menhirs  
et la fin du Néolithique  
en Occitanie



Cette nouvelle publication dans la collection Duo Patrimoine archéologique est le fruit d'un long travail engagé depuis plus de dix ans par la direction régionale des affaires culturelles d'Occitanie, et plus particulièrement par les équipes du service régional de l'archéologie, pour mieux faire connaître et protéger cette extraordinaire statuaire, héritée de la Préhistoire. Après avoir été co-organisatrice du 3<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique en septembre 2012, la direction régionale des affaires culturelles a souhaité réaliser un bilan patrimonial des statues-menhirs néolithiques à l'échelle régionale, car il s'agit d'un patrimoine exceptionnel : les plus anciennes statues monumentales d'Europe âgées de près de 5000 ans. Il a d'abord fallu réaliser le recensement général des stèles connues, enquête qui a également permis de nouvelles découvertes, puis décrire précisément ces œuvres et, quand cela était possible, préciser leur lieu initial de découverte. La bonne conservation de ces monuments fragilisés par les siècles est depuis longtemps un défi. Grâce à une longue campagne de sensibilisation, plusieurs statues jusque-là conservées dans le domaine privé ont pu rejoindre, avec l'accord de leurs propriétaires, des collections publiques dans des musées où elles sont désormais exposées. Parallèlement, une politique de protection au titre de la loi sur les monuments historiques a été mise en œuvre, en accord avec les propriétaires, pour les monuments appartenant au domaine privé ou public (collectivités territoriales). Ce statut juridique, valorisant, permet d'assurer un suivi sanitaire et administratif, afin d'améliorer la conservation de ces stèles. Enfin, ce long travail permet pour la première fois de présenter dans cet ouvrage l'inventaire complet des statues-menhirs d'Occitanie resituées dans le contexte social et culturel de la fin du Néolithique.

Michel Roussel  
Directeur régional des affaires culturelles d'Occitanie

Fig. 1 – Statue-menhir de Candé-laire (Saint-Bénézet, Gard).



Les richesses archéologiques du territoire de la Métropole de Montpellier sont immenses et régulièrement mises en valeur au sein du Site archéologique Lattara – musée Henri Prades. À l’occasion de cette nouvelle exposition temporaire *Statues-menhirs. Miroirs de pierre du Néolithique*, visible du 7 octobre 2022 au 6 mars 2023, l’accent est mis sur un patrimoine exceptionnel et méconnu de notre région occitane : des stèles sculptées à figuration humaine.

Fig. 2 – Statue-menhir de la Jasse du Terral 1 (Miolles, Tarn).

Des reliefs forestiers de moyenne montagne du Rouergue (sud de l’Aveyron, est du Tarn et ouest de l’Hérault) aux zones de garrigue du Bas-Languedoc (Gard et Hérault), ces statues-menhirs jalonnaient les paysages de la fin du Néolithique (3200-2500 av. notre ère). Depuis les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont suscité l’intérêt d’éminents préhistoriens dont la retombée scientifique des travaux a largement dépassé les frontières nationales. Aujourd’hui, grâce à cette exposition coproduite avec la Drac Occitanie, elles se présentent face à nous, témoignages émouvants de ces hommes et de ces femmes qui nous ont précédé sur le territoire.

Promouvoir l’archéologie territoriale auprès de nos concitoyens et en faire un élément fédérateur de ce passé commun, telle est l’ambition portée par Montpellier Méditerranée Métropole et sa candidature au titre de Capitale européenne de la Culture 2028.

Je souhaite saluer ici l’implication des équipes du musée Henri Prades et du Service régional de l’archéologie de la DRAC Occitanie, sans lesquelles l’exposition et la publication n’auraient pu voir le jour – preuve, s’il n’en faut, que valorisation et étude scientifique constituent les deux volets complémentaires et indispensables d’un service public de qualité.

Michaël Delafosse  
Maire de Montpellier  
Président de Montpellier Méditerranée Métropole

## D'étranges silhouettes dans nos campagnes

Fig. 3 – Mémoire de terre : les statues-menhirs témoignent des premiers paysans qui se sont installés de façon conséquente en Occitanie, influant par leurs pratiques agraires et pastorales sur l'évolution des paysages.

Peu de vestiges en archéologie préhistorique permettent ne serait-ce que d'entrevoir l'univers spirituel des populations néolithiques. Les statues-menhirs font partie de ces raretés car leur étude attentive révèle partiellement des croyances anciennes et leur place dans les sociétés d'alors. Les statues-menhirs sont des menhirs sculptés représentant un être humain (fig. 1). Selon la forme du bloc, on peut employer les termes de « pierre dressée », de « pierre levée », de « dalle » ou de « stèle » que nous considérerons ici comme synonymes. Elles portent les représentations d'attributs physiques caractéristiques du visage et du corps, ainsi que des éléments vestimentaires et des objets (fig. 2). Il s'agit de pierres de quelques dizaines de centimètres à plus de quatre mètres de haut. Elles ont été extraites du sol, souvent transportées sur plusieurs kilomètres pour être mises en forme et gravées, avant d'être dressées sur leur lieu d'usage (fig. 3).

Les dernières découvertes, qui prennent place à l'échelle européenne, permettent de mieux les resituer dans leur environnement et de proposer un nouveau tour d'horizon des connaissances acquises au fil des recherches. Pour mieux comprendre la signification du message qu'elles véhiculaient, il faut préalablement évoquer les sociétés de la fin du Néolithique en Europe et en Occitanie.



## La société à la fin du Néolithique

Fig. 4 – Reconstitution d'Ötzi réalisée par Elisabeth Daynès à partir des éléments découverts.

Après le Paléolithique, entre 10000 et 6000 ans avant notre ère, l'Europe de l'Ouest est peuplée par les dernières populations de chasseurs-cueilleurs. Organisées en petits groupes nomades, elles pratiquent encore une économie de prédation, tirant leur subsistance de l'ensemble des ressources animales, végétales et minérales disponibles dans la nature. Il s'agit de la période du Mésolithique (fig. 4). Ces populations, bénéficiant du réchauffement climatique qui succède à la dernière glaciation, occupent de vastes territoires où elles se déplacent selon les saisons pour subvenir à leurs besoins. Les groupes humains d'alors ne semblent pas en concurrence pour puiser dans la nature tout ce dont ils ont besoin au quotidien.

### **Ötzi, une statue-menhir « en chair et en os »**

Ötzi est un homme momifié par le froid, découvert à 3210 m d'altitude dans les Alpes de l'Ötztal. Le corps a été libéré par la fonte du glacier (Höpfel *et al.* 1992, Fleckinger *et al.* 2013). Daté entre 3350 et 3100 ans avant notre ère, il est contemporain des statues-menhirs d'Occitanie. Il était âgé d'environ 45 ans à son décès et mesurait 1,60 m pour 50 kg, avait les cheveux bruns et les yeux marron (fig. 4). Il était en mauvaise santé et souffrait de plusieurs pathologies. Il portait une soixantaine de petits tatouages réalisés avec du charbon de bois sur les genoux, les chevilles et la zone lombaire. Par hypothèse, une relation a été réalisée par les chercheurs entre ces tatouages et des soins apportés pour le soulager de l'arthrose qui devait le faire souffrir. Les pollens trouvés dans son corps et sur ses vêtements, ainsi que l'analyse chimique (isotopes) de ses os et de ses dents, nous renseignent sur son cadre de vie : il vivait plus bas, dans une vallée du Tyrol du Sud, entre vingt et cinquante kilomètres de son lieu de découverte, parmi une communauté qui pratiquait l'élevage, l'agriculture et la chasse et maîtrisait la métallurgie du cuivre.



S'il est quasiment certain qu'il a subi une agression peu avant son décès, on s'interroge sur sa présence en haute altitude. L'hypothèse qui rassemble le plus les chercheurs est qu'il n'a pas été tué sur place mais qu'il s'agissait d'un membre important de sa communauté à qui celle-ci aurait donné une sépulture digne de son rang, peut-être à la limite du territoire du groupe. Avec le temps, sa sépulture a été démantelée par les conditions climatiques de haute montagne (Vanzetti *et al.* 2010). Cette hypothèse est étayée par la nature de l'équipement qui accompagne Ötzi. Son arc n'était pas fonctionnel, ses flèches inachevées, sa hache de cuivre non aiguisée. Il ne s'agissait donc pas d'outils du quotidien mais d'objets d'accompagnement, comme on en retrouve dans d'autres sépultures contemporaines. Cet équipement est passionnant par sa diversité et sa richesse.

Ötzi portait encore une partie de ses vêtements répartis sur trois couches : un pagne en peau de mouton retenu par une lanière en peau de veau serrée autour de la taille ; des jambières en cuir de chèvre attachées à cette ceinture par des jarretelles ; une grande veste, peut-être à manches longues, faite de bandes cousues en peau de chèvre et de brebis formant un motif vertical ; une seconde ceinture de cuir intégrant une pochette sur la partie ventrale ; une cape en fibres végétales assemblées en faisceaux ; un bonnet de fourrure en peau d'ours ; des chaussures en cuir d'ours et peau de cerf, fibres d'écorce et paille servant d'isolant. Ces vêtements ont été attentivement étudiés et comparés avec les vêtements supposés des statues-menhirs (Vaquer et Maillé 2020).

La plupart des éléments portés par Ötzi sont similaires à ceux observés sur les statues-menhirs et confortent ainsi l'interprétation qui en a été donnée sur la statuaire : celle-ci constitue un véritable miroir des sociétés de la fin du Néolithique.

## Un monde de paysans et d'éleveurs

Dans le sud de l'Europe, vers 5500 ans avant notre ère, arrive par la mer une nouvelle population originaire de Méditerranée orientale, qui se déplace de proche en proche par cabotage. Depuis plusieurs siècles, elle pratique au Proche-Orient l'élevage de moutons et de chèvres, l'agriculture de plusieurs variétés de céréales et de légumineuses. Elle travaille l'argile pour fabriquer les poteries utilisées dans la vie quotidienne. Dans la continuité des savoir-faire anciens pour la fabrication d'outils en os, en bois de cervidé et en silex, elle développe le polissage de la pierre afin d'obtenir des lames de haches et d'herminettes destinées à défricher les terrains et travailler le bois.

Ces nouveaux venus pratiquent une économie de production qui conditionne leur sédentarisation progressive. Cette évolution, d'une économie nomade de prédation à une économie sédentaire de production, est un changement majeur dans l'histoire humaine qui ne se fait pas brutalement mais sur plusieurs siècles et générations. Bien que la production soit majoritaire, la chasse et la cueillette demeurent des activités complémentaires. Ces groupes humains forment une nouvelle population qui marque dans notre région le début du Néolithique.

D'abord peu nombreuses, ces populations augmentent tout au long du Néolithique et occupent au fil des siècles tous les territoires disponibles, quittant les rivages méditerranéens pour exploiter de nouvelles terres, en plaine comme en montagne, à la recherche de nouveaux espaces favorables : terres pour l'agriculture et le pacage des animaux, forêts pour le bois de chauffage et de construction... Elles entretiennent des relations à longue distance, parfois sur plusieurs centaines de kilomètres, favorisées par les voies de circulation naturelles. Des colporteurs font le lien entre les communautés,



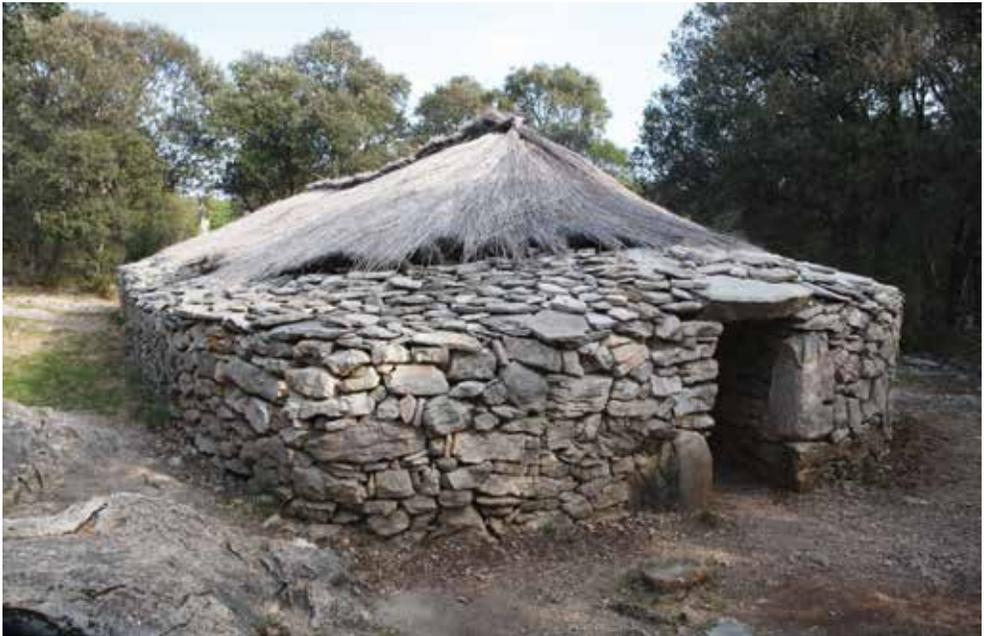
Fig. 5 – Mobilier de la fin du Néolithique (Le Gravas, Saint-Mathieu-de-Trévières, Hérault) : céramique, lithique, cuivre.

véhiculant des marchandises et sans doute des idées nouvelles. On peut restituer ces échanges par l'étude des circulations des matières premières comme le silex, les roches vertes alpines ou le cuivre, premier métal produit par l'humanité à la fin du Néolithique.

L'étude des productions céramiques est l'occasion de reconstituer le vaisselier en usage : grands vases de stockage pour les aliments, les céréales et l'eau ; récipients pour cuire et bols pour consommer les préparations cuisinées (fig. 5). Au cours du Néolithique, les formes et les décors changent, se spécifiant au gré de productions localisées, marquant ainsi plusieurs territoires et permettant aux archéologues d'individualiser plusieurs faciès différents mais contemporains. C'est ainsi que les cultures de la fin du Néolithique ont été progressivement définies en faciès chronoculturels, constituant une véritable mosaïque de territoires.

### **Habitat et territoire**

À la fin du Néolithique, vers 3500 ans avant notre ère, la multiplication des sites d'habitat souligne une croissance démographique importante et, par conséquent, des territoires plus densément peuplés. La population se répartit en petits



groupes d'habitations à vocation agropastorale d'une ou de plusieurs familles.

Au début de la période, entre 3500 et 2600 ans avant notre ère, les sites semblent ouverts, non clos par une enceinte. Ils peuvent s'étendre sur plusieurs hectares et rassembler les maisons et leurs annexes. En plaine, les sols et les élévations ont disparu sous l'effet de l'érosion naturelle et des pratiques agricoles postérieures. Il n'en reste généralement que les structures creusées dans le sol, fosses et fossés, qui livrent aux archéologues les rebuts qui les ont progressivement comblés. Dans la garrigue, les habitats sont parfois mieux conservés car ils étaient construits en pierre et les activités agricoles postérieures ont été moins intenses, et donc moins destructrices.

Depuis le milieu des années 1970, les recherches archéologiques abordent l'étude de ces habitats de plein-air. Dans un premier temps, ces travaux sont orientés vers les sites de garrigues qui révèlent des ensembles de constructions en pierre sèche comme celui de Cambous (Viols-en-Laval, Hérault) (fig. 6). Les maisons, de plan allongé terminé à chaque extrémité par une abside, étaient bâties à l'aide de blocs en calcaire mis en œuvre sans aucun liant. Parfois, plusieurs constructions sont accolées les unes aux

Fig. 6 – Vue de la reconstitution d'une maison en pierre sèche sur le site de Cambous (Viols-en-Laval, Hérault).

autres. Les ensembles les plus importants forment plusieurs groupes de maisons séparés de quelques dizaines de mètres, alors que les plus modestes ne sont constitués que de deux à quatre maisons, révélant des habitats plus proches du hameau ou de la ferme. Les fouilles de ces sites indiquent que les maisons, dont les murs avoisinaient un mètre de haut, étaient couvertes par des toitures à double pente constituées de chaumes et de lauzes, disposées sur une charpente de bois supportée par des poteaux centraux. Ces constructions ne présentaient que peu d'ouvertures, juste des portes. L'espace intérieur était divisé, délimitant autour d'un foyer une aire de vie et de travail, une zone de repos et un espace de stockage pour les denrées. Un axe de circulation interne, généralement désaxé, permettait de distribuer ces différentes zones. Certaines constructions étaient utilisées comme greniers, bergeries, abris de matériel ou réserves de bois. Des aménagements d'auvent et des barrières complétaient la structuration des lieux. Ces habitats montrent une parfaite adaptation à l'environnement par l'optimisation de l'usage des ressources naturelles.

À partir des années 1980, l'archéologie préventive, en lien avec les grands travaux d'aménagement du territoire, a permis de porter un nouveau regard sur l'habitat de la fin du Néolithique dans les vastes plaines littorales où la pierre en tant que matériau est absente. Les recherches ont mis au jour des sites matérialisés par des creusements, derniers vestiges conservés alors que les élévations ont disparu par érosion naturelle et anthropique. Ces structures en creux correspondent à des fossés, des fosses et plus rarement à des trous de calage de poteaux. Leur fouille révèle de très riches informations. Là encore, on observe une forte adaptation à l'environnement : l'absence de pierre pour la construction est palliée par l'utilisation de l'architecture en bois et en terre crue. Les sites présentent également de nombreux aménagements de stockage, soit des silos enterrés permettant de



conserver les grains, soit de véritables caves dont les bords sont parementés, isolées de l'extérieur par une puissante couverture.

Fig. 7 – Évocation du village de plaine de Pascal et Bérange (Mudaison, Hérault).

Les plans de ces gisements sont souvent complexes et étendus, résultant d'une accumulation de constructions/destructions au cours de leurs occupations sur plusieurs générations. Le site de Pascal et Bérange (Mudaison, Hérault) en est très représentatif (fig. 7). Il se trouvait placé en bordure de plusieurs cours d'eau au milieu de terres favorables à l'agriculture. L'essentiel des découvertes consiste en un réseau complexe de fossés, de fosses et de calages de palissades qui délimite un espace fermé de 3000 m<sup>2</sup> où se trouvent les maisons (Gandelin 2016, Dusseaux *et al* 2017). La complexité du réseau de fossés indique que le site a connu plusieurs réaménagements consécutifs. L'argile crue est le principal matériau de construction en association avec des armatures de bois et des végétaux souples. Dans un de ses états, le site possède un mur d'enceinte, renforcé de bastions, pouvant dépasser trois mètres de haut et construit en terre crue et bois, doublé d'un fossé avec une entrée en chicane. Cet ensemble particulièrement massif paraît surdimensionné pour n'être qu'un simple enclos et correspondrait à une fortification à but défensif et/ou de prestige. La présence de silos à proximité de l'enceinte et d'un enclos pour les bêtes confirme l'activité agropastorale.

La qualité et la complexité de l'architecture des habitats impliquent un fort investissement. Il faut, comme dans toute société paysanne, entretenir les maisons, les champs et les pâturages ; les étendre lorsque le groupe grandit ; les déplacer lorsque la terre est épuisée ; les transmettre à la nouvelle génération. L'utilisation du bois et le maintien d'une économie complémentaire de chasse et de cueillette nécessitent également l'intégration d'espaces boisés dans le territoire. L'ensemble de ces activités partagées rend nécessaire et renforce la cohésion du groupe.

Cet investissement modifie progressivement le rapport à la terre des sociétés néolithiques. Le territoire d'un groupe humain devient progressivement son bien propre, essentiel à sa survie, qu'il faut entretenir, améliorer et protéger des convoitises. À mesure que les populations s'ancrent sur un territoire, qu'elles deviennent paysannes, se développe le besoin de s'identifier collectivement par rapport aux groupes voisins pour diverses raisons sociales et culturelles que l'archéologie ne permet pas d'aborder directement mais que l'on peut observer dans toutes les sociétés agricoles traditionnelles jusqu'à aujourd'hui. La dépendance du groupe humain à la terre qu'il occupe et dont il tire sa subsistance implique aussi la nécessité de légitimer son occupation aux yeux des autres. Il devient nécessaire d'affirmer ses droits sur la terre dont on a besoin pour vivre. Dans les sociétés qui ne connaissent pas l'écriture, cette légitimation passe par des récits, mythologiques et/ou généalogiques, et par des symboles compréhensibles par tous et dont la signification est transmise par la tradition orale. C'est ainsi qu'au Néolithique apparaît le mégalithisme (sépultures en coffres, dolmens et pierres dressées) : par son aspect monumental, il constitue un nouveau marqueur de territoire qui se livre au regard comme un repère social et/ou géographique. Les menhirs et statues-menhirs font partie de ce langage symbolique, reflet de l'organisation sociale mise en place.



### Apparition de la première métallurgie

À la fin du quatrième millénaire avant notre ère, apparaît dans notre région la première métallurgie, celle du cuivre. Ce nouveau savoir-faire, artisanat prestigieux hautement spécialisé, entraîne une évolution structurelle des sociétés et d'importants changements sociaux (fig. 8).

En Occitanie, les gisements de cuivre sont exploités dans la Montagne Noire, les Cévennes et le Bas-Languedoc. La fabrication d'objets fonctionnels accompagne celle d'objets de prestige. Au sein des monts de Cabrières, dans le centre Hérault, un vaste ensemble lié à la métallurgie du cuivre de la fin du Néolithique a été révélé (Ambert *et al.* 2005). Ce territoire possède une géologie favorable aux minéralisations de cuivre. Les recherches archéologiques et paléométallurgiques ont identifié de très nombreux sites d'extraction du minerai datés de 3100 ans avant notre ère. Ils correspondent à des fosses à ciel ouvert et des galeries souterraines creusées par défilage au feu. Au sein de ce territoire, le site de la Capitelle du Broum à Péret a livré un ensemble de constructions en pierre sèche, où se mêlent des structures liées au traitement du minerai de cuivre et des maisons à l'architecture classique pour cette époque en Languedoc. L'étude de ce site a mis en évidence toute la chaîne de traitement du minerai jusqu'à l'obtention de l'objet fini en cuivre : tri, concassage, réduction, fusion, coulage, ébarbage. L'étude de la diffusion des objets produits à Cabrières révèle leur important rayonnement dans le Midi de la France (Laroche 2019).

Fig. 8 – Mobilier en cuivre de la fin du Néolithique : lames de poignard, éléments de parure, alènes et hache.



Fig. 9 – Le menhir de la Pierre Plantée (Lussan, Gard). Avec une hauteur hors sol de 5,5 m et un poids estimé à 10 tonnes, il est un des plus grands menhirs d'Occitanie.

La diffusion des productions métalliques, attestée sur de grandes distances, signale leur prestige social important car ce sont des objets encore relativement rares. À ce titre, ils accompagnent parfois les défunts lors de pratiques funéraires : les sépultures contiennent un mobilier composé de vases et d'objets du quotidien probablement destinés à accompagner les morts après leur décès. Ceci induit une croyance en « la vie après la mort », le défunt rejoignant un autre monde, peut-être celui où il retrouvera ses ancêtres, comme cela est encore le cas aujourd'hui dans de nombreuses cultures animistes.

### **Mégalithisme et pierres dressées**

Aucune pierre dressée, et donc aucune statue-menhir, n'est connue dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, que ce soit au Paléolithique ou au Mésolithique. Le fait de dresser des pierres apparaît pour la première fois au sein de sociétés néolithiques. Il s'agit donc d'un mode d'expression qui correspond à une évolution sociale. Ce premier mégalithisme, daté vers 4700 à 4500 ans avant notre ère, apparaît simultanément sur la façade atlantique de l'Europe et en Méditerranée au sein de sociétés néolithiques sédentaires et bien implantées dans ces régions. Au cours du Néolithique, les

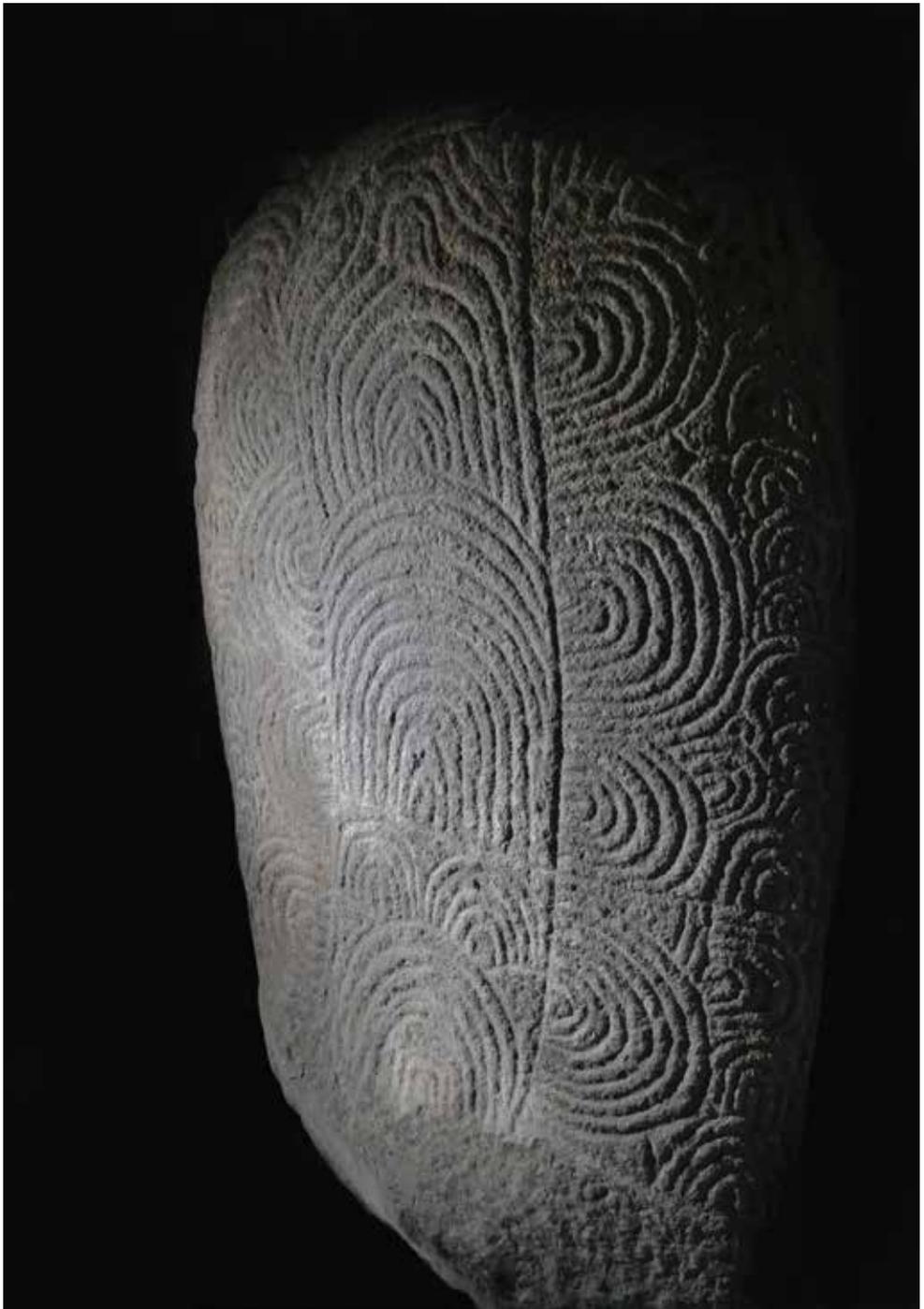


mégalithes vont se généraliser sur les territoires propices et évoluer dans la qualité de leur mise en forme.

Il s'agit de blocs ou de dalles de pierre extraits dans de véritables carrières, mis en forme, affinés sur leur surface, puis déplacés sur leur lieu d'érection. La mise en œuvre de ces monolithes, dont la taille peut atteindre plusieurs mètres et le poids plusieurs tonnes (fig. 9), nécessite un travail organisé et collectif qui implique l'ensemble du groupe et une bonne connaissance des caractéristiques techniques des roches employées.

Les menhirs peuvent se dresser isolément ou en groupe, marquant des lieux précis ou des espaces particuliers. En Occitanie, on trouve des alignements de menhirs qui s'étirent sur plusieurs kilomètres sur le Causse Méjean (Lozère) et le Causse de Sauveterre (Lozère et Aveyron). Sur le plateau des Bondons (Lozère), des files de pierres dressées suivent les croupes sommitales des reliefs. Sur le Causse de Blandas (Gard) une file de menhirs suit le bord du plateau le long de la vallée. Ces alignements lâches de menhirs paraissent souligner la géographie de leur territoire, signaux dont le sens nous échappe. D'autres pierres dressées sont organisées en cercle de plusieurs dizaines d'individus comme les quatre cromlechs encore visibles du Causse de Blandas (fig. 10) ou

Fig. 10 – Cromlech de Mercouline sur le Causse de Blandas (Gard). Le monument est composé d'une trentaine de menhirs et semble définir un espace privilégié.



la file de menhirs en arc de cercle découverte au Pas du Loup sur la commune d'Uzès (Gard). Ces monuments complexes sont très mal connus car peu ont été fouillés et, en dehors des menhirs, ils ne semblent pas receler d'autres vestiges que les archéologues pourraient interpréter. Cependant, les spécialistes s'accordent généralement pour les identifier comme des lieux « sociaux », peut-être destinés à des rassemblements de population lors de certaines occasions festives et/ou cultuelles. Les mégalithes sont aussi probablement des marqueurs de territoire, installés dans des lieux spécifiques, car ils se voient souvent de loin, indiquant des limites, des « frontières », des lieux de passage ou de rassemblement.

Dès le début du mégalithisme, sur la côte atlantique, des motifs sont gravés sur certaines pierres dressées comme au Cairn de Gavrinis (Larmor-Baden, Morbihan) (fig. 11). Ils représentent des figures plus ou moins explicites comme des objets identifiables ou des symboles interprétables. Mais il peut aussi s'agir de gravures indéchiffrables comme des tracés linéaires ou des séries de cupules. Actuellement aucune trace de colorant n'a été trouvée sur les pierres dressées d'Occitanie, ce qui n'exclut pas totalement l'hypothèse que certaines aient été colorées. Par contre, des exemples sont connus dans les régions voisines comme en Provence et en Espagne.

Une question reste posée : y a-t-il une filiation entre les menhirs et les statues-menhirs ? Si la preuve n'en est pas apportée pour l'instant, les similitudes techniques de mise en forme et leurs silhouettes comparables peuvent le laisser penser. Quoi qu'il en soit, la première apparition de pierres dressées et gravées n'a pas lieu en Occitanie mais plusieurs siècles auparavant en Provence.

Fig. 11 – Une des dalles gravées situées dans le Cairn de Gavrinis (Larmor-Baden, Morbihan).

## Les stèles néolithiques provençales

André d'Anna

Les premières stèles provençales ont été découvertes dès 1838 (La Puagère du Rocher à Sénas, Bouches-du-Rhône). On en connaît aujourd'hui une soixantaine, parfois seulement représentées par de petits fragments. À la suite des travaux de Sylvain Gagnière, on distingue deux groupes morphologiques principaux, numériquement très inégaux.

Les stèles venaisines sont connues seulement par trois exemplaires dans le Vaucluse. Il s'agit de stèles de petite taille (25 à 45 cm de haut) en forme de borne, à sommet arrondi et base plate. Dans le décor en arc de cercle, la figure anthropomorphe

se trouve très schématisée, associée à des cupules plus ou moins nombreuses. Ce petit groupe semble devoir être rattaché à l'ensemble languedocien tant dans sa chronologie que son iconographie, ce qui confirme l'extension à l'est du Rhône pendant le Néolithique final des groupes culturels languedociens.

Les stèles à décor de chevrons gravés constituent un ensemble très différent des autres statues-menhirs du Midi. Elles seules méritent l'appellation de stèles provençales. Ce sont des monuments de 30 à 50 cm de haut. Seul le visage est figuré, soit en creux, soit simplement limité de lignes gravées. Le bloc nez-sourcils est quelquefois représenté en relief avec les yeux (fig. 12). La forme du visage est encadrée de motifs gravés qui ont parfois été interprétés comme une représentation de chevelure. Ces motifs peuvent être très fins et soignés ou parfois plus lâches. L'abstraction est parfois importante et les caractères de la figure humaine sont à peine suggérés. Les décors gravés étaient rehaussés de rouge ; ce qui a été remarqué dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 13). Ces traces de pigments ont été identifiées comme du cinabre ou de l'ocre [D'Anna, Renault *et al.* 2004 ; D'Anna *et al.* 2015]. Si l'ocre peut provenir de la région, on doit s'interroger sur l'origine du cinabre qui est relativement rare dans la nature en Provence. Il pourrait provenir de la région de Saint-Raphaël voire de Toscane, du Latium, de Sardaigne ou d'Andalousie. Il a été suggéré que la couleur complétait les gravures et pouvait représenter les détails du visage. Cependant, plusieurs stèles contredisent cette hypothèse et montrent que la couleur pouvait aussi bien incruster les gravures que constituer des aplats. Il est possible que ces stèles aient été entièrement colorées en rouge.

Une autre famille a été identifiée à la fin des années 1990. Ces stèles, d'une mise en forme très soignée, ne portent pas de motifs sculptés mais seulement des traces de couleur rouge. Sept d'entre elles ont été découvertes dans la nécropole tumulaire de Château Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône) et deux autres ont été mises au jour en remploi dans le dolmen de l'Ubac (Goult, Vaucluse). Le pigment déterminé



Fig. 12 – Stèle provençale à décor de chevrons. Stèle n°1 de Beyssan (Gargas, Vaucluse).

à Château Blanc est de la bauxite. Les relations entre le groupe des stèles à chevrons gravés et le groupe des stèles lisses-peintes ne sont pas clairement établies. Des morphologies très proches, l'usage de colorants et des contextes chronologiques comparables suggèrent néanmoins une certaine parenté.

Les trois groupes sont inégalement répartis numériquement et géographiquement en Provence. Les trois stèles de type venaisin sont limitées à l'ouest du Vaucluse. Les stèles à chevrons et les stèles lisses peintes qui constituent probablement un même ensemble sont présentes dans les Bouches-du-Rhône (37 exemplaires), le Vaucluse (15 exemplaires), les Alpes-de-Haute-Provence (3) et le Var (1). Jean Arnal avait proposé de dater ces stèles de la fin du Néolithique moyen en les attribuant au Chasséen récent (Arnal 1976).

Les situations de découverte restent mal documentées : soit les stèles provençales ont été mises au jour hors contexte ou en remploi dans des constructions récentes, soit le contexte n'a pas été bien observé lors des découvertes anciennes. Il y a quelques cas d'association avec des stations de plein-air. Plusieurs découvertes les rattachent au domaine funéraire, mais les modalités d'association n'ont pas été observées.

Du point de vue chronologique les observations effectuées à Château-Blanc et à Gargas confirment ce qui avait été remarqué : les stèles provençales n'appartiennent pas au Néolithique final comme les statues-menhirs d'Occitanie, mais à la fin du Néolithique moyen, soit vers 3800 à 3600 ans avant notre ère. Les stèles provençales s'inscrivent donc dans un courant original antérieur au Néolithique final.



Fig. 13 – Stèle provençale à décor de chevrons. Stèle n°1 de Cavaillon (Cavaillon, Vaucluse).

## Les statues-menhirs d'Occitanie

Fig. 14 – La Dame de Saint-Sernin (Saint-Sernin-sur-Rance, Aveyron) est une des premières statues-menhirs à avoir été découverte dans l'Aveyron. Sa représentation demeure encore captivante.

Issu d'un contexte néolithique, où l'habitude de dresser des pierres est présente depuis plusieurs siècles, le phénomène des statues-menhirs apparaît simultanément dans plusieurs sociétés méditerranéennes à la fin de cette période. Il témoigne de changements culturels qui amènent pour la première fois ces sociétés à réaliser de véritables sculptures anthropomorphes. Les statues-menhirs d'Occitanie sont datées de la fin du Néolithique, entre 3200 et 2500 ans avant notre ère (fig. 14). À partir de leur étude stylistique, des mobiliers associés et des rares datations radiocarbone, certains chercheurs proposent un classement chronologique, distinguant deux phases avec un style ancien et un autre plus récent. Elles sont plus ou moins contemporaines d'autres statues-menhirs de Méditerranée occidentale situées au nord de la Toscane en Italie, dans le Valais au sud de la Suisse, dans le Trentin italien, en Sardaigne, en Espagne et au Portugal.

Dresser des statues-menhirs paraît un geste répandu à la fin du Néolithique, principalement autour du bassin méditerranéen. Mais ce phénomène n'est pas général puisque, y compris en Occitanie, des secteurs n'en possèdent pas, alors que la matière première pour les réaliser est disponible. Ce phénomène de présence/absence doit correspondre à des différences culturelles entre groupes. Peut-être que certains se contentent de dresser des menhirs non sculptés. Mais il peut aussi y avoir des différences de conservation selon les secteurs géographiques, la qualité des roches, l'utilisation de matières périssables, l'exploitation des terres. Il ne faut pas oublier que l'archéologie ne permet d'accéder qu'aux vestiges qui se conservent sur le très long terme, ce qui ne représente qu'une infime partie des productions. Nous ne saurons donc probablement jamais la part que représentent les statues-menhirs connues par rapport à ce qui a pu exister il y a 5000 ans.



L'histoire de la découverte de la statuaire mégalithique de la fin de la Préhistoire se confond avec celle de l'archéologie. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des découvertes de stèles de pierre portant des gravures figuratives humaines sont relatées. Mais ces premières observations restent à l'échelon local, souvent attribuées à des époques plus récentes que celles de leur véritable origine alors inconnue. La recherche en Préhistoire n'en était qu'à ses balbutiements : la connaissance du passé se met en place progressivement en fonction des découvertes. Il faut attendre les années 1880, et notamment les travaux d'Armand Lombard-Dumas dans le Gard, pour que plusieurs découvertes de stèles à figuration humaine attirent le regard des premiers archéologues.

La réelle mise en évidence de statues-menhirs, en tant que marqueur d'un phénomène chronologique et territorial, a lieu à partir de 1890 sous l'impulsion des travaux de l'abbé Frédéric Hermet dans l'Aveyron et le Tarn. Grâce à ses recherches de terrain, il multiplie le nombre de découvertes et révèle ainsi toute l'ampleur du phénomène. C'est lui qui, à juste titre, est considéré comme l'inventeur des statues-menhirs. Il diffuse ses recherches au travers de très nombreuses communications scientifiques. Sans se contenter de décrire ses découvertes, il aborde l'interprétation sociale et chronologique des sculptures au travers d'idées novatrices qui sont encore aujourd'hui d'actualité.

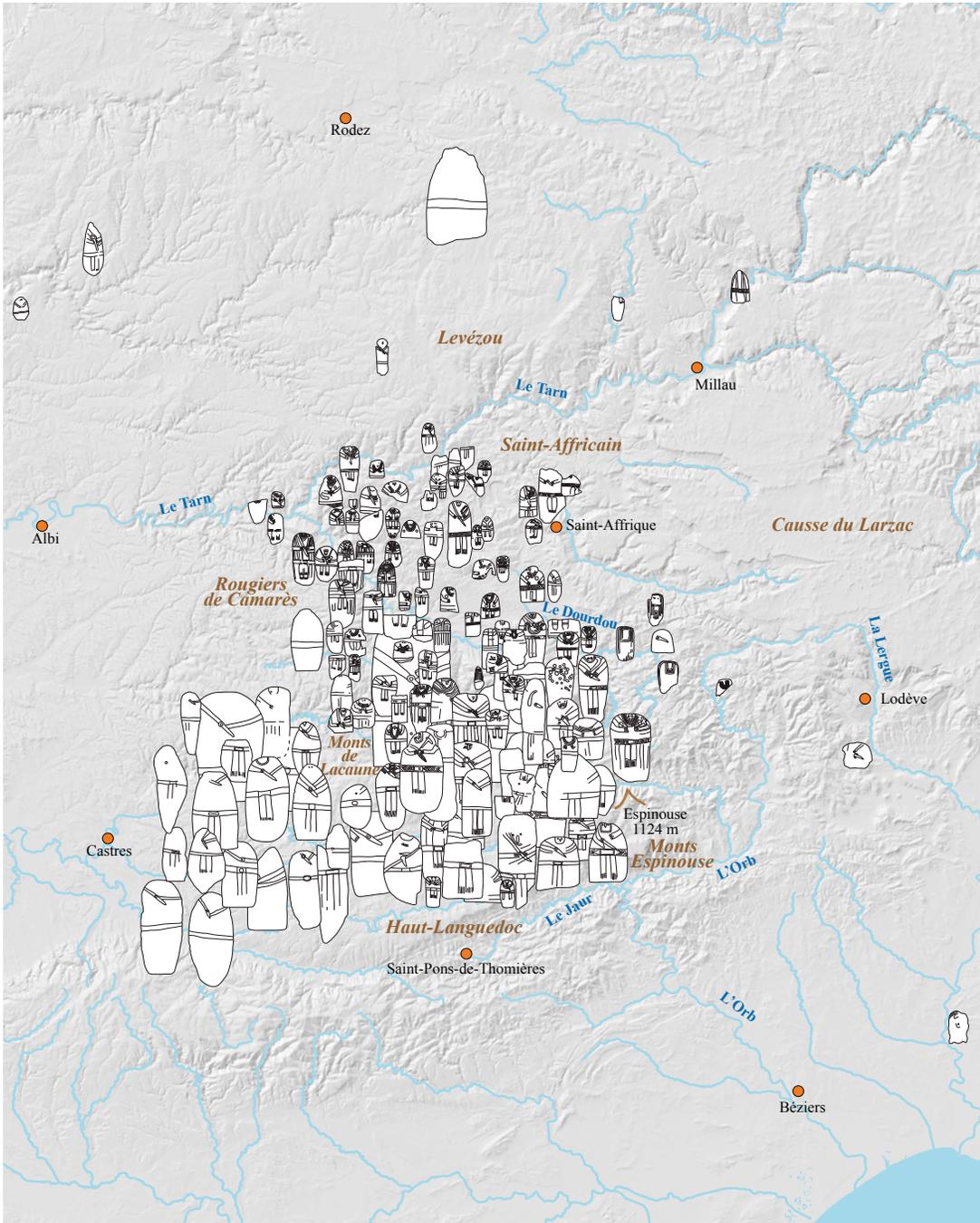
Les découvertes se succèdent alors dans un cadre dépassant le seul territoire français. En 1931, François Octobon rédige la première synthèse qui aborde les statues-menhirs, stèles gravées et dalles sculptées avec une approche large, tant dans l'espace que dans le temps (Octobon 1931). Les publications suivent, relatant et décrivant les découvertes de ces monuments désormais pleinement attribués à la période néolithique en tant que figurations humaines possédant une dimension sociale.

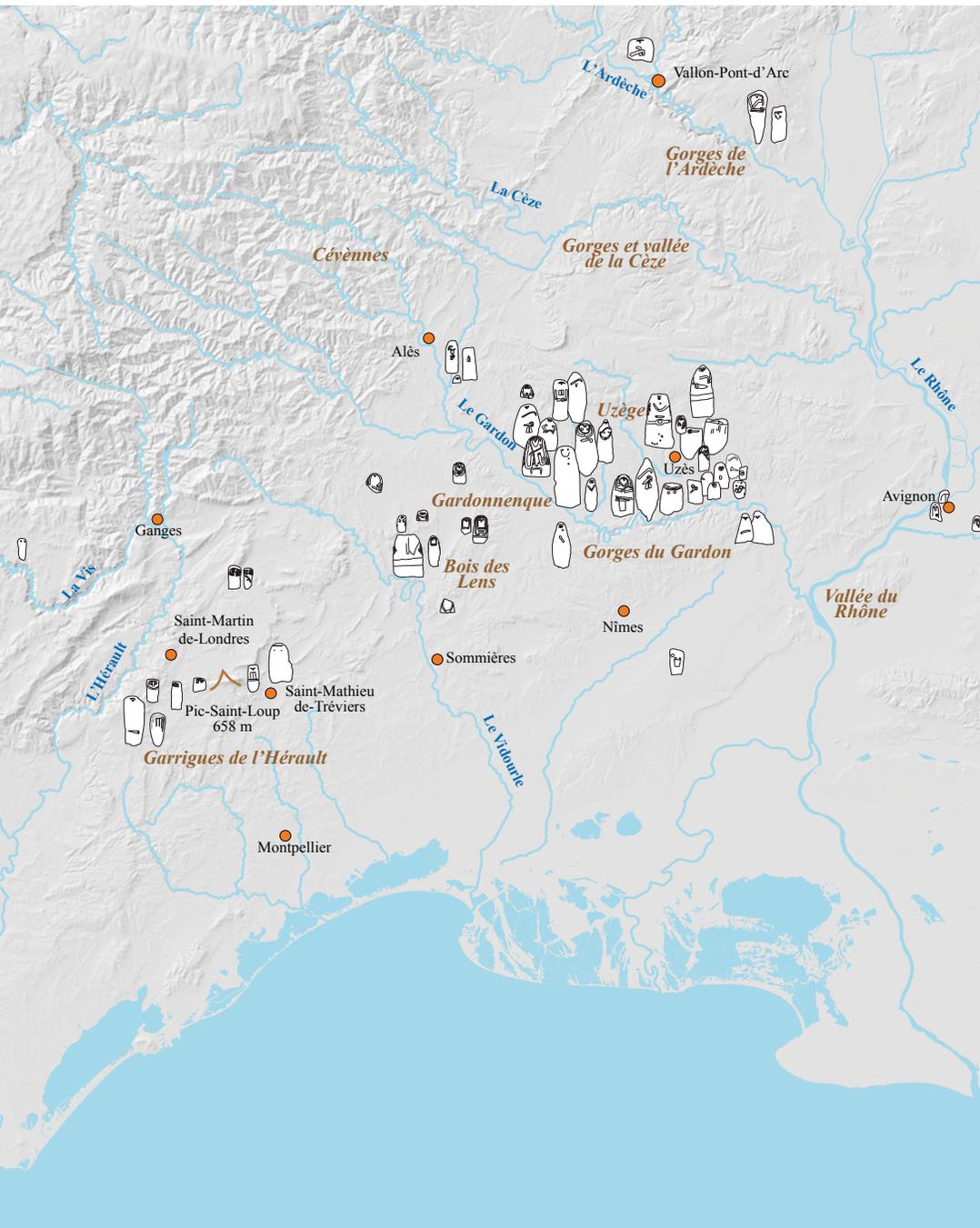
C'est fort de ces premières connaissances qui ont révélé l'importance de la statuaire mégalithique qu'interviennent les travaux de synthèse de Jean Arnal. Ce préhistorien héraultais, dont les recherches ont très largement contribué à la définition des phénomènes culturels du Néolithique, s'intéresse aux statues-menhirs. Dans une approche analytique globale, il définit au travers de toutes les composantes morphologiques et techniques observables un classement fondé à la fois sur le territoire et la chronologie. La finesse de son analyse permet l'identification de groupes territoriaux, tout comme il l'avait fait pour les productions lithiques et céramiques, et met ainsi en lien les statues-menhirs avec l'évolution des sociétés néolithiques (Arnal 1976).

Depuis, la recherche s'est développée, étudiant en détail les nouvelles découvertes, affinant les datations, soulignant un phénomène qui s'étend du Portugal jusqu'aux confins orientaux de l'Europe. De nouveaux inventaires ont été dressés (D'Anna 1977, Serres 1997, Maillé 2010) et des colloques spécialisés ont été organisés (Rodriguez 1987 et 1998, Rodriguez et Marchesi 2015). Les découvertes récentes permettent désormais de mieux appréhender ces stèles gravées dans leur environnement originel. L'approche stylistique qui était souvent favorisée lors des premières recherches, en raison de la rareté des contextes archéologiques fiables, n'est plus suffisante. Elle est complétée par l'étude stratigraphique de l'ensemble des mobiliers associés, par la multiplication des datations radiocarbone et l'apport de l'ethnoarchéologie.

Au sein de la région Occitanie, deux ensembles de statues-menhirs se différencient nettement, tant par la morphologie des monuments et leurs ornements que par leur répartition géographique (fig. 15) (Ihuel *et al.* 2019).

Fig. 15 – Carte des statues-menhirs de la région Occitanie.





## **Le Rouergue / Haut-Languedoc**

Ce groupe se trouve au sud du Massif Central, de part et d'autre des monts de Lacaune. Isolé des grands axes de circulation, il s'étend sur un territoire de moyenne montagne qui recouvre partiellement trois départements, le sud de l'Aveyron, l'est du Tarn et la marge ouest de l'Hérault. Cet ensemble de statues-menhirs a bénéficié de plusieurs études approfondies (Serres 1997, Rodriguez 2009, Maillé 2010). Des spécialistes le subdivisent généralement en plusieurs sous-groupes selon des critères variés : répartition géographique, matériaux employés, taille des monuments, attributs figurés, gravure ou sculpture...

Nous décomptons aujourd'hui au moins 157 statues-menhirs pour ce groupe. Elles sont réalisées à partir de roches locales (grès, calcaire, granite, gneiss et autres roches sédimentaires). Elles peuvent avoir été déplacées parfois sur plus de 5 km entre la carrière probable et le lieu de découverte. Ces statues-menhirs sont plus ou moins bien conservées selon la nature de la roche employée et le degré d'érosion, voire les dégradations dues aux impacts des outils agricoles au cours du temps. Les attributs de certaines sont donc difficilement identifiables, quand ils n'ont pas été totalement effacés.

Ces monuments ont une forme générale rectangulaire à ovale avec un sommet le plus souvent arrondi. La silhouette n'est jamais marquée, la tête n'est jamais dégagée sauf dans un cas exceptionnel (Durenque, Aveyron). La mise en forme des blocs s'applique à toute la face et au dos à de rares exceptions près. Les surfaces sont généralement régularisées finement par piquetage. La base des blocs est travaillée de façon plus sommaire par épannelage car elle est destinée le plus souvent à être enterrée et donc invisible, pour assurer la stabilité de la statue. Parfois elle n'a même subi aucun aménagement (fig. 16) et pouvait être simplement posée.



La taille des statues varie de 0,67 m à 4,5 m pour la plus grande, celle dite « La Pierre Plantée » (Lacaune, Tarn). La majorité est peu ou prou à taille humaine. Leur poids varie de quelques dizaines de kilogrammes à plus de 9 tonnes. Les statues-menhirs du groupe Rouergue / Haut-Languedoc se caractérisent par la représentation de divers éléments du corps humain et d'un équipement composé de vêtements, d'armes et d'outils.

Fig. 16 - La statue-menhir de Paillemalbiau (Peux-et-Couffouleux, Aveyron) est représentative des stèles du groupe du Haut-Languedoc.



Fig. 17 – La statue-menhir du Plos du Roi (Laval-Roquecezière, Aveyron) présente sur sa face dorsale la terminaison des bras et la chevelure qui paraît liée à sa base.

Fig. 18 – La statue-menhir des Vignals (Mounès-Prohencoux, Aveyron) présente sur son visage des traces assimilées à des tatouages ou scarifications.

### Caractères anthropomorphes

Le visage est figuré avec les yeux et le nez, parfois délimité par un bourrelet ou une gravure en demi-cercle. Les yeux sont représentés soit en creux par une cupule, soit par un cercle creusé par piquetage dégageant en son centre un petit disque en relief. Certains visages entièrement dégagés en relief peuvent faire penser à des masques. La bouche n'existe avec certitude que dans trois cas. Les oreilles sont toujours absentes. La chevelure est présente sur certaines stèles, dans le dos sous la forme d'un bandeau plus ou moins rectangulaire parfois séparé en deux. Elle se termine souvent dans sa partie inférieure par un trait horizontal qui pourrait correspondre à un lien (fig. 17). Pour la plupart des auteurs, la chevelure serait une marque féminine qui permettrait, associée à d'autres attributs, d'identifier le sexe de la figuration. Dans quelques cas, des traits horizontaux, gravés ou en relief, sont disposés de part et d'autre du nez. Ils pourraient évoquer des tatouages, des scarifications ou des peintures corporelles (fig. 18). Si la tête est figurée sur la plupart des statues-menhirs complètes, elle présente des similitudes et des disparités d'une statue à



l'autre, ce qui a pour effet de les individualiser. L'absence de la bouche et des oreilles indique peut-être que ces personnages ne pouvaient pas communiquer avec leurs contemporains.

Les bras sont présents sur la majorité des statues avec, à leur extrémité, des traits figurant les doigts. Ils peuvent être courbés ou droits. Les doigts, donc les mains, sont parfois séparés des bras par un trait qui pourrait marquer le poignet, un bracelet ou la limite d'un vêtement. Les phalanges peuvent être précisées comme à Ardaliès 2 (Saint-Izaire, Aveyron) (fig. 19). Dans le dos, les bras sont prolongés par des éléments en forme de crosse ou de bandeau (fig. 20). Ces dessins sont difficilement interprétables, peut-être représentent-ils les omoplates ou, plus probablement, des éléments du vêtement. Ils pourraient alors indiquer la façon dont les manches sont cousues sur une veste en peau (Vaquer et Maillé 2020). Sur de nombreuses statues, les mains semblent tenir l'attribut qui est positionné entre elles, qu'il s'agisse de l'« objet », d'un collier ou d'une pendeloque.

Les jambes sont dessinées sur la plupart des statues-menhirs. Il s'agit de bandeaux rectilignes qui se terminent par une série de traits verticaux figurant les orteils. Leur faible longueur laisse à penser que les personnages sont en position assise ou accroupie.

Fig. 19 – La statue-menhir d'Ardaliès 2 (Saint-Izaire, Aveyron) est très détaillée au niveau de ses mains. On semble y voir les phalanges figurées par des traits perpendiculaires aux doigts.

Fig. 20 – La face dorsale de la statue-menhir du Mas Montet (Belmont-sur-Rance, Aveyron) montre la prolongation des bras par des éléments en forme de crosse ainsi que le baudrier et la ceinture à chevrons.



Fig. 21 – Sur la statue-menhir de Crays (Brousse-le-Château, Aveyron), l'association des seins et de colliers indique très certainement une stèle féminine.

Le sexe n'est jamais représenté, mais certaines statues portent deux cercles sur la poitrine, sculptés en relief ou creusés par piquetage, qui sont interprétés comme des seins (fig. 21). Ils indiqueraient la nature féminine du personnage, soulignée par leur association avec la représentation de la chevelure dans le dos et d'une parure. *A contrario*, les personnages masculins seraient toujours figurés armés, portant un baudrier, « l'objet » et sans chevelure. L'opposition seins / baudrier marquerait donc pour plusieurs chercheurs la distinction féminin / masculin. Pour d'autres, ces « seins » pourraient correspondre à des éléments d'armure protégeant le thorax.

### **L'équipement**

L'« objet » ou poignard-fourreau est l'attribut qui a probablement suscité le plus de débats parmi les archéologues. Il s'agit d'un objet porté à hauteur de la poitrine ou du ventre qui est fréquemment soutenu par une lanière passée en bandoulière : le baudrier (fig. 22). Ce dernier est aussi figuré dans le dos. Plus rarement, l'« objet » est placé entre les mains comme à Arribats (Murat-sur-Vèbre, Tarn).



Cet objet est composé de deux éléments, un anneau qui le relie à la lanière et un triangle qui est parfois décoré de chevrons (fig. 23). Beaucoup d'auteurs y voient le fourreau d'un poignard qui serait un attribut masculin, plus ou moins comparable au poignard en silex et à son fourreau retrouvés avec Ôtzi. D'autres s'étonnent qu'un poignard soit représenté de la sorte, sans son manche ni sa lame visible. Ils soulignent que si le poignard est représenté dans son fourreau, son manche devrait être figuré et que sa représentation ne présente aucune difficulté technique. Pour eux, s'il s'agit d'un fourreau, il serait donc représenté vide, ce qui est plutôt paradoxal, car le poignard est un objet de prestige qui demande de longues heures de travail pour tailler sa lame dans le silex afin d'obtenir sa forme et son tranchant. Certains interprètent cet objet comme un système de fermeture du baudrier avec un anneau et une languette le prolongeant. D'autres y voient la représentation symbolique du sexe masculin. Enfin, certains acceptent de ne pas avoir d'interprétation solide à proposer.

Bien que plus rarement représentées, de vraies armes figurent sur quelques statues-menhirs : il s'agit d'arcs, de flèches et

Fig. 22 – Le baudrier soutenant l'objet est très bien figuré sur la statue-menhir de Crouxigues (Brassac, Tarn).

Fig. 23 – Sur la statue-menhir de Puget 1 (Viane, Tarn), l'objet est figuré au centre de la stèle, encadré par les mains et soutenu par le baudrier.



Fig. 24 – La statue-menhir des Maurels (Calmels-et-le-Viala, Aveyron) porte un arc et des flèches au-dessus de son bras gauche.



Fig. 25 – La statue-menhir de Saint-Maurice-d’Orient (Laval-Roquecészière, Aveyron) porte un vêtement figuré par de longues bandes verticales visibles sur sa face dorsale.

de haches (fig. 24). Ces dernières peuvent aussi être interprétées comme des masses ou des haches-marteaux, notamment lorsqu’elles ont une forme en « T ». Ces armes peuvent être seules ou associées. Des crosses sont parfois gravées mais leur interprétation est difficile comme à Paillemalbiau (Peux et Couf-fouleux, Aveyron). S’agit-il d’une autre façon de figurer une hache ou d’un autre outil que nous ne parvenons pas à reconnaître ?

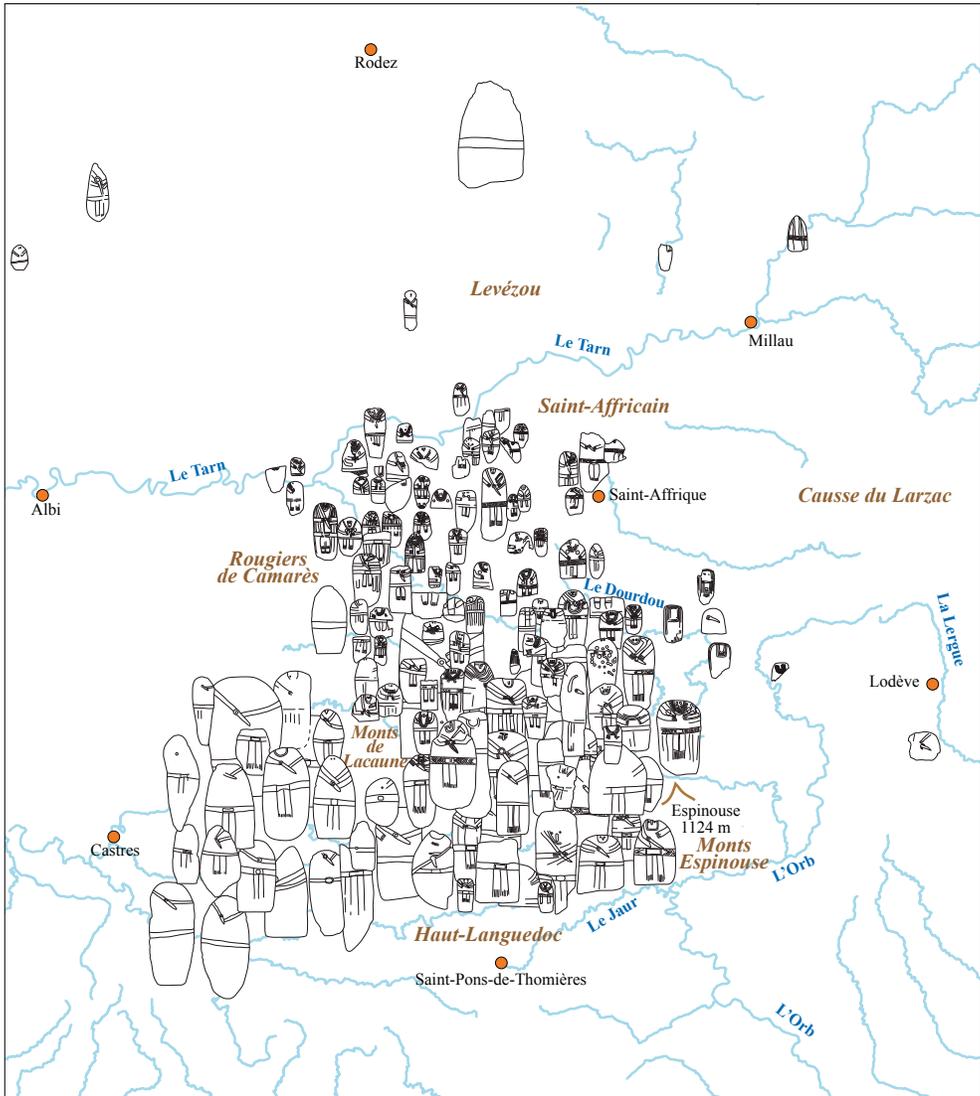
La ceinture autour de la taille est visible sur quasiment tous les monolithes. Il s’agit d’un bandeau horizontal qui fait généralement le tour de la statue. Elle présente souvent à l’avant une boucle symbolisée par une cupule ou un rectangle réalisé en relief ou en creux. Elle est parfois ornée de chevrons, suggérant qu’elle pourrait être faite d’une toile tissée ou tressée.

Un vêtement est identifié sur quelques statues-menhirs sous la forme de bandeaux verticaux assimilés à un manteau ou à une tunique : les traits pourraient en effet y figurer les plis de l’habit ou des bandes de peaux ou de tissus cousues entre elles, à l’image de la veste d’Ötzi (fig. 25).

La parure orne certaines statues-menhirs. Il s'agit de colliers à un ou plusieurs rangs qui pourraient être constitués de perles en pierre ou en cuivre comme on en découvre régulièrement dans les sépultures de la fin du Néolithique. Celles-ci ne sont cependant individualisées que dans un ou deux cas comme au Puech du Lac (Balaguier, Aveyron). Sur plusieurs statues-menhirs, une pendeloque ou un pendentif est représenté, de forme plus ou moins allongée. Ces gravures pourraient correspondre à un objet réel en pierre, en os ou en bois de cervidé dont plusieurs exemplaires ont été découverts lors de la fouille de sépultures en grotte ou en dolmen.

Certaines statues ont été transformées pour représenter un nouveau personnage. Dans ce cas, quelques attributs ont été effacés ou modifiés. Il s'agit généralement, et selon la distinction homme/femme présentée ci-dessus, de la féminisation d'une statue précédemment masculine. L'« objet » est alors effacé, ce qui tendrait à confirmer qu'il s'agit bien d'un attribut masculin, et des attributs féminins ajoutés (collier, pendeloque, seins). Quelques rares monuments ont été transformés plusieurs fois, passant de l'un à l'autre genre. Notons que sur la statue-menhir de Lacoste (Broquiès, Aveyron), l'« objet » a été effacé sans qu'un autre attribut ne soit ajouté.

Si nous retenons l'hypothèse qui paraît la plus probable, c'est-à-dire que les statues-menhirs représentent un personnage bien individualisé, connu et probablement un ancêtre, la transformation d'un personnage en un autre, qu'il soit homme ou femme, indique que l'individu le plus anciennement représenté n'est plus satisfaisant pour le groupe (voir p.77 et suivantes). Peut-être que les usagers du monument revendiquent une autre filiation, un autre clan ou un ancêtre plus récent et donc plus présent dans les mémoires, il « efface » alors l'ancêtre primitif. Peut-être aussi que le clan a crû jusqu'à donner naissance à de nouveaux clans qui se sont séparés et se choisissent un nouvel ancêtre. Quoi qu'il en soit, ces transformations soulignent la mobilité sociale des sociétés de la fin du Néolithique.



Le groupe des statues-menhirs du Rouergue / Haut-Languedoc présente deux sous-ensembles géographiques nettement différenciés par leurs attributs (fig. 26).

Le sous-groupe du Haut-Languedoc occupe la marge ouest à sud-ouest de l'ensemble des statues-menhirs, recouvrant toute la bordure méridionale de la Montagne Noire et du Sidobre. Les stèles y sont généralement de très grande taille, portant une iconographie simple, épurée, répétitive, fondée sur la présence

Fig. 26 – Carte de distribution géographique des statues-menhirs du groupe Haut-Languedoc / Rouergue.

des jambes, de la ceinture avec boucle, du baudrier et de l'« objet ». Celui-ci est toujours porté incliné de la droite vers la gauche, dans la continuité du baudrier. Le baudrier est figuré de façon quasi similaire sur toutes les stèles. Bien que plusieurs sommets de stèles soient brisés, les exemplaires complets semblent indiquer que le visage n'est pas représenté. Tous ces éléments forment un ensemble à l'homogénéité certaine.

Le sous-groupe rouergat se trouve directement en contact avec le précédent. Depuis la corniche de l'Espinouse, il se prolonge en direction du nord de l'Aveyron en recoupant les régions du Saint-Affricain, des Rougiers de Camarès pour atteindre la vallée du Tarn et la dépasser jusqu'à la partie méridionale des plateaux du Levézou. Du sud vers le nord de cet ensemble, on note une réduction significative et progressive de la taille des stèles ; peut-être que l'accès aux matériaux et la lithologie en sont la cause. On retrouve sur ces stèles la représentation des jambes et de la ceinture ; de l'est au nord-est les ceintures sont recouvertes de chevrons. L'apparition des bras est bien marquée, généralement figurés dans une position descendante, plus rarement à l'horizontale. La présence du visage est systématique, délimité ou non par un arc inférieur, et souvent marqué par les yeux et le nez. Bien que moins systématiquement, l'« objet » relié au baudrier est assez fréquemment figuré et toujours dans la même orientation que dans le sous-groupe du Haut-Languedoc. Le sous-groupe rouergat possède une plus grande variété de représentations et souvent des registres beaucoup mieux traités. Les visages sont très bien définis, portant des tracés horizontaux rappelant les tatouages sous-jugaux du groupe du Bas-Languedoc. Plusieurs exemplaires portent en dessous une succession concentrique d'arcs de cercle qui paraît figurer des colliers. Parmi les attributs représentés sur ces stèles, on note l'apparition de l'arc, de la hache-crosse et de la pendeloque en Y. D'un point de vue géographique, la hache-crosse est plutôt présente dans le Saint-Affricain ; l'arc paraît être plus spécifique à la partie est des

Rougiers de Camarès. La pendeloque en Y semble généralisée sur l'ensemble des Rougiers de Camarès. Ce dernier élément est associé à des stèles qui portent également des disques situés au niveau des seins avec quelque fois des colliers. Ce type de figurations associées présente une très nette concentration dans l'ouest / nord-ouest des Rougiers de Camarès. Enfin, on note un petit groupe de stèles placé au sud-est de cet ensemble rouergat qui porte des représentations d'arc de cercle concentriques marquant un plastron central interprété comme un visage et souvent dénommé groupe de Tauriac.

Les statues-menhirs du Rouergue / Haut-Languedoc regroupent donc deux sous-groupes stylistiques différents. Celui du Rouergue présente des variations qui permettent de discerner plusieurs sous-ensembles, peut-être en lien avec des particularités sociales, culturelles ou géographiques ou encore avec une évolution dans le temps.

## **Le Bas-Languedoc**

Les statues-menhirs du Bas-Languedoc, qui recouvrent le territoire des garrigues du Gard et de l'Hérault, se distinguent de leurs cousines rouergates par leur mise en forme et leurs attributs, bien qu'elles en partagent certains. Leur unité stylistique est moins forte que pour celles du Haut-Languedoc mais une trame générale s'identifie quand même.

Les premières découvertes de statues-menhirs dans cette partie de la région datent du début de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, de nouvelles découvertes sont régulièrement signalées jusqu'à ces dernières années. Au total, au moins 57 stèles sont connues pour ce groupe et se répartissent en deux sous-groupes. Le premier, composé seulement de 9 statues-menhirs, s'organise autour du pic Saint-Loup dans le nord-est du département de l'Hérault. Le deuxième, fort de 42 statues-menhirs, occupe la partie centrale du Gard,



Fig. 27 – Carte de distribution géographique des statues-menhirs du sous-groupe du pic Saint-Loup en Bas-Languedoc.

depuis les Gorges du Gardon jusqu'à la limite nord de la Gar-donenque au pied du massif cévenol. On rattache stylistiquement à ce groupe 3 stèles situées dans le sud de l'Ardèche et 3 autres découvertes autour d'Avignon dans le Vaucluse. Il faut également mentionner 3 autres stèles qui, stylistiquement et géographiquement, se démarquent des statues-menhirs du Bas-Languedoc. Elles sont réparties dans l'ouest de l'Hérault, dont au moins 2, du fait de leurs attributs, sont généralement rattachées aux stèles du Haut-Languedoc (Rouvignac et Mas Delon) ; la troisième étant plus énigmatique (La Mourre). Sur l'ensemble de ces territoires, les vestiges des occupations de la fin du Néolithique sont très denses : les grands habitats de plein-air évoqués plus haut, de nombreuses grottes et avens utilisés comme lieux de stockage ou espaces funéraires et quantité de mégalithes (dolmens et menhirs), parsèment le paysage. Toutes les statues-menhirs sont ici réalisées dans des matériaux locaux, généralement des calcaires provenant des affleurements géologiques proches de leur lieu de découverte.

### Le sous-groupe du pic Saint-Loup

Parmi les stèles qui composent cet ensemble, 7 sont très proches à la fois par leur morphologie et leurs attributs (fig. 27). Il s'agit de dalles mises en forme, aux silhouettes rectangulaires, de tailles inférieures au mètre et peu épaisses (fig. 28). Elles ont été découvertes associées de façon plus ou moins proche à un habitat de pierre sèche du Néolithique final (Bouisset 1 et 2, Gravas, Sylvie) parfois en remploi dans les constructions les plus récentes de ces sites (Cambous, Monferrand). Celle de Cazarils, a été découverte dans une tombe de l'âge du Bronze. Cependant, cette sépulture semble être réalisée avec des matériaux de récupération car elle se trouve au centre d'un ensemble de maisons en pierre sèche de la fin du Néolithique.



On connaît plus d'une trentaine de ces tombes ovales de l'âge du Bronze et celle de Cazarils est la seule qui possède une telle stèle. Compte-tenu de l'homogénéité stylistique des stèles situées dans des ensembles du Néolithique final, l'hypothèse d'une réutilisation opportuniste est ici fort probable.

Ce sous-groupe se caractérise également par les attributs figurés sur les stèles. Seuls les visages sont généralement représentés. Les yeux sont toujours présents, que ce soit en creux ou en relief ; le nez et le sommet du visage sont rendus par un « T » facial réalisé en gravure ou dégagé en ronde bosse. On trouve souvent sous le visage des séries d'arcs de cercles concentriques interprétés comme des tatouages jugaux. Ce sont ces représentations qui font qualifier cet ensemble de stèles à « tête de chouette » (fig. 29). Seules les statues-menhirs de Cazarils, avec un collier ou des bras, et de Montferrand, avec une probable ceinture surmontée d'un double plastron, possèdent des attributs complémentaires.

Deux autres stèles se distinguent de ce sous-groupe par leur taille supérieure au mètre et par leurs attributs. Celle de Cassillac possède un visage en situation sommitale avec les yeux qui se placent dans un « T » facial très court. Vers son tiers inférieur un objet triangulaire terminé par une boucle semble figurer l'« objet » du Haut-Languedoc. Elle est stylistiquement assez proche des stèles du nord / nord-ouest du Gard. Celle du Truc de Martin porte une série d'arcs de cercles étroits et très allongés qui rappellent les figurations de plusieurs stèles que l'on retrouve dans le sud-est de l'Aveyron.

Fig. 28 – La statue-menhir de Cazarils (Viols-le-Fort, Hérault) est très représentative du groupe du pic Saint-Loup.

Fig. 29 – La figuration de « tête de chouette » est très visible sur la statue-menhir de Bouisset 1 (Ferrière-les-Verreries, Hérault).

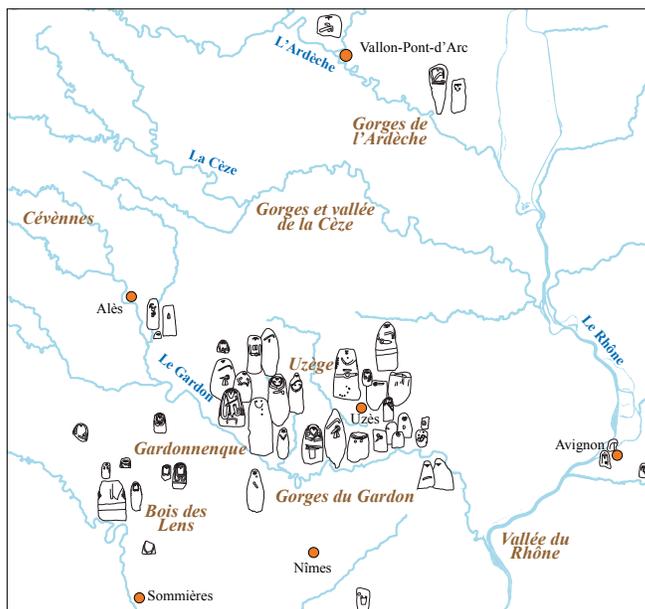


Fig. 30 – Carte de distribution géographique des statues-menhirs du sous-groupe gardois en Bas-Languedoc.

Bien que modeste, ce sous-groupe du pic Saint-Loup est constitué de statues-menhirs très proches par leur morphologie, leurs attributs, les contextes de découvertes et leur répartition géographique. Elles s'individualisent nettement des autres statues-menhirs du Bas-Languedoc et pourraient témoigner d'un groupe social particulier possédant ses propres références culturelles au sein de l'ensemble des sociétés de la fin du Néolithique en Languedoc. On pourrait également rattacher à ce sous-groupe la stèle gardoise de la Baumelle qui est géographiquement isolée dans le nord-ouest du Gard mais qui montre, du fait de son style, une affinité avec les stèles de la région du pic Saint-Loup. On notera que cette filiation culturelle est également soulignée par les productions céramiques de ces territoires.

### Le sous-groupe gardois

Cet ensemble rassemble un plus grand nombre de statues-menhirs : 42 exemplaires complets ou fragmentaires. Leur répartition forme une concentration qui se développe depuis le nord des Gorges du Gardon jusqu'au piémont cévenol, recouvrant globalement la grande plaine centrale du Gard (fig. 30). Les découvertes s'étalent sur plus de 150 années, impliquant pour les plus anciennes une certaine difficulté pour connaître leur contexte originel (fig. 31). La recherche des lieux de découverte a permis d'identifier, pour plusieurs stèles, des sites d'habitat. Un seul a fait l'objet de fouilles archéologiques consécutives à la découverte, celui de Montaion (Sanilhac-Sagriès ; Gutherz et



Jallot 1987). Y a été mis au jour, au sein d'un habitat de la fin du Néolithique, une statue-menhir associée à plusieurs stèles aniconiques, à proximité d'un probable podium en pierre sèche.

Fig. 31 – La statue-menhir de Rosseironne (Castelnau-Valence, Gard) lors de sa découverte en 1961.

D'autres contextes de découverte, toujours attribués au Néolithique final, sont cependant particuliers. La stèle de la Baumelle (Blandas) se trouvait rejetée et brisée en deux parties au sein du dispositif de condamnation d'une entrée de cavité souterraine s'ouvrant au centre d'un habitat de plein-air (Galant *et al.* 2015) ; tout comme celle du Puech de la Cabane (La Rouvière) découverte dans la condamnation d'une cave à l'abandon du site. À Collias, le monument de Courion recevait plusieurs stèles disposées de part et d'autre d'un couloir, et, fait probablement significatif, certaines avaient leur face cachée. Bien que ce monument n'ait été que partiellement dégagé, la découverte de quelques ossements humains laisse penser qu'il avait une fonction funéraire (fig. 32). Notons qu'il se trouvait à proximité d'un habitat de la fin du Néolithique (Gutherz *et al.* 1998). C'est aussi le cas dans l'hypogée de la Craie (Foissac) où la stèle était en place à l'entrée de la zone funéraire, contrairement à l'hypogée de Teste (Collorgues) où deux statues-menhirs étaient en emploi dans la couverture de la sépulture collective. À Uzès, la stèle du Pas du Loup était intégrée dans un cromlech encore bien conservé ; est-elle en position primaire ou remployée comme une simple pierre dressée ? Enfin, à Saint-Hilaire-de-Brethmas, dans la grotte de la Rouquette, deux des trois stèles découvertes semblent réutilisées dans une construction, peut-être en lien avec une fonction sépulcrale de la cavité au-dessus de laquelle se développait un habitat. La chronologie, avec une attribution systématique à la fin du Néolithique, demeure un point commun à tous ces contextes lorsqu'ils ont pu être identifiés. À ce stade, ces monolithes conservaient-ils un statut particulier lié au personnage figuré ? La question reste posée.

Fig. 32 – Vue générale de la partie dégagée du monument de Courion (Collias, Gard) lors de sa découverte en 1997.



Fig. 33 – La statue-menhir de Candélaire (Saint-Bénézet, Gard) présente toutes les caractéristiques de traitement au niveau du visage : bandeau, T facial, œils, limite.

Fig. 34 – La situation des bras est très caractéristique sur la statue-menhir de Maison Aube (Montagnac, Gard).

Les attributs présents sur ces monuments sont plus nombreux et plus variés par rapport au sous-groupe précédent. Le visage est quasi systématiquement figuré par les yeux encadrés du « T » facial, et ce de façon plus prononcée et plus homogène que pour l'ensemble héraultais. Dans quelques cas, la base du visage peut être marquée par un arc de cercle (Maison Ferrand, Rosseironne, Courion 3, Courion 6, Teste 1, Candélaire, Mas de la Tour et Pas du Loup). Dans trois cas, ce tracé figure avec certitude un collier : deux munis d'une perle unique (Roumanis et Source du Roc) et un d'une série de plusieurs perles jointives (Jérusalem). Un groupe de six stèles, situé au centre et à l'ouest de la zone, porte des tracés réalisés en léger arc de cercle disposés sous les yeux, figurant ce qui est généralement interprété comme des tatouages jugaux, similaires à ceux du groupe héraultais dont elles sont proches (Château de Roux, Colombier, Puech de la Cabane, Grès, Rouquette 5 et Roumanis).

Le sommet du « T » facial peut être indifféremment rectiligne ou en arc de cercle. Sur certaines stèles, il fait partie intégrante du tracé qui est à l'origine des bras (Jonquières, Rosseironne, Colombier, Cimetière, Maison Aube, Candélaire, Saint-Phalibert, Sillarques et Bon Diablot). Le sommet de la tête peut être accentué par une série de tracés subhorizontaux figurant probablement une coiffe. Ce détail apparaît sur un ensemble homogène de stèles bien situées au centre de l'aire de répartition (Maison Ferrand, Colombier, Maison Aube, Candélaire, Bon Diablot) (fig. 33).



Les bras sont fréquemment représentés, surtout dans les deux tiers nord de la zone de répartition. Il est étonnant de constater qu'ils sont absents sur toutes les stèles situées les plus au sud, à la périphérie des gorges du Gardon. Généralement, ils sont terminés par une série d'incisions parallèles qui figurent les doigts des mains. Les bras sont traités selon deux types de représentations. Pour la première, ils sont dans la continuité de l'arc de cercle qui coiffe le sommet de la tête, redescendent le long du corps de façon parallèle à la bordure de la stèle, puis se recentrent vers l'intérieur, voire remontent verticalement sur une courte hauteur (Maison Ferrand, Jonquières, Rosseironne, Colombier, Cimetière, Maison Aube, Candélaire, Saint-Phalibert, Sillargues et Bon Diablot) (fig. 34). Pour la seconde, ils forment de courts tronçons rectilignes, disposés soit en parallèle, soit rentrant vers le centre de la stèle (Fontcouverte, Château de Roux, Mas Martin, Teste 2, Grès, Roumanis, Mas de Nivart et Pas du Loup). La présence des bras sur les stèles est souvent associée à celle de « côtelages ». Il s'agit d'incisions à peu près parallèles qui sont réalisées sur les deux flancs des stèles en position médiane voire légèrement haute. Ces gravures sont parfois débordantes sur les faces. Leur nombre est variable, généralement inférieur à la dizaine (fig. 35).

Dans cette même zone de répartition, plusieurs stèles portent un plastron au niveau du torse (fig. 36). Il est représenté par une simple forme rectangulaire (Rouquette 1 et

Fig. 35 – Les côtelages débordant sur la face sont visibles sur la statue-menhir de Rosseironne (Castelnau-Valance, Gard).

Fig. 36 – La statue-menhir de Fontcouverte (Baron, Gard) affiche un double plastron rectangulaire.



Fig. 37 – La crosse est généralement positionnée au centre de la statue-menhir comme sur celle de Teste 2 (Collorgues, Gard).

Fumérien) ou deux rectangles accolés (Fontcouverte et Saint-Phalibert). Il peut être également en triangle, la pointe toujours orientée vers le haut (Gayette, Rouquette 1, Rouquette 3 et Montaïon).

Des cercles disposés au niveau de la zone des seins sont présents sur plusieurs des stèles les plus au nord et à l'est (Maison Ferrand, Mas Martin, Teste 1, Teste 2, Rouquette 1, Bon Diablot et Jérusalem).

Vers la base de la zone correspondant au torse, une ceinture est présente sur certains exemplaires (Maison Ferrand, Maison Aube, Poumiès, Maguier et Mas de Nivart). La stèle du Pas du Loup est la seule qui porte une boucle placée au centre.

Deux attributs mobiliers particuliers apparaissent sur la plupart des stèles du sous-groupe gardois. En premier lieu, la crosse, objet figuré par un tronçon droit qui se recourbe à son extrémité supérieure et se termine par un tronçon court, est toujours disposée entre le milieu et le tiers supérieur de la stèle, sur l'axe vertical médian (fig. 37). On le trouve sur 12 des 42 stèles de ce groupe (Maison Ferrand, Gayette, Mas Martin, Rosseironne, Teste 1, Teste 2, Craie, 1, Rouquette 1, Saint-Phalibert, Mas de Nivart et Montaïon). Géographiquement, il est représenté sur une grande partie des plus grandes stèles situées au nord du sous-groupe gardois et sur quelques petites stèles de l'extrémité sud. Toutes celles du centre de la zone de répartition en sont dépourvues.

L'autre objet caractéristique est figuré par une forme triangulaire allongée qui, à l'opposé de sa pointe, se termine par un cercle (Fontcouverte, Maison Ferrand, Gaud, Colombier, Puech de la Cabane, Mas de Nivart et Pas du Loup). Dans quelques cas, ce cercle est double (Gayette, Courion 1, Rouquette 1, Valat de Droume et Montaïon). Cet objet est généralement placé à l'horizontale à mi-hauteur de la stèle et en position centrale (Fontcouverte, Gayette, Fontaine de Sériès,

Courion 1, Gaud, Colombier, Puech de la Cabane, Rouquette 1, Valat de Droume et Montaion) (fig. 38). Il est parfois associé à la ceinture (Maison Ferrand et Maguier) ou disposé juste au-dessus (Mas de Nivart et Pas du Loup).

Plusieurs stèles du groupe gardois portent des cupules, y compris parfois sur les faces dorsales. Ces cupules ont été observées sur des stèles découvertes en contexte archéologique, ce qui indique qu'elles ont été réalisées dès leur origine. Bien qu'elles ne puissent s'interpréter aujourd'hui, leur disposition semble indiquer une signification en lien avec celle des statues-menhirs qu'elles ornent.

On notera enfin que plusieurs stèles associent indifféremment plusieurs des attributs morphologiques et mobiliers que nous venons de décrire.

Le sous-groupe gardois représente donc un corpus assez fourni numériquement, bien circonscrit géographiquement et porteur d'une riche ornementation. Bien qu'il y ait beaucoup de variations de détails, l'analyse des éléments figurés met en évidence trois ensembles géographiques différenciés par leur taille et leurs attributs.

Le premier concerne un groupe de stèles qui se situe au sud de la zone géographique de concentration des stèles gardoises. Il occupe la zone de plaine périphérique aux Gorges du Gardon. Il regroupe des stèles de petites dimensions, de taille inférieure ou égale au mètre, dont le visage est marqué par les yeux et le « T » facial, elles sont généralement peu ornées d'autres attributs.

Le deuxième ensemble occupe la partie nord et ouest de l'aire de répartition, soit la région dite de l'Uzège. Les stèles y sont généralement de taille beaucoup plus importante, bien supérieure au mètre. Outre les visages, leur face porte une riche ornementation qui associe souvent plusieurs éléments.



Fig. 38 – L'objet est bien figuré sur le relevé très ancien de la statue-menhir de la Gayette (Castelnau-Valence, Gard).

Au centre de l'espace, dans la Gardonnenque, un troisième ensemble peut être identifié. Il est composé de stèles de petite taille, très décorées au niveau du visage, de la coiffe, des bras et des flancs, et se démarque très nettement des deux ensembles précédents.

Il est difficile d'attribuer à ces trois ensembles, qui se définissent nettement par l'analyse des dispositifs décoratifs, une interprétation précise. Néanmoins, la récurrence dans la répartition de certains attributs et la bonne homogénéité géographique semblent pouvoir être interprétées comme marqueurs de trois zones d'influences sociales distinctes recouvrant une période chronologique située au début ou au milieu du Néolithique final.

Au nord du groupe gardois, dans le sud du département de l'Ardèche, trois statues-menhirs ont été découvertes (Grotte-Aven Meunier 1 et 2 et Serre-des-Fourches). Leur style, identifiable par leur morphologie et les éléments d'ornementation, les rapproche sans équivoque de celles de l'ensemble nord du sous-groupe gardois. Toutes les trois ont été découvertes associées à des cavités naturelles ayant peut-être une fonction funéraire. Bien qu'à l'écart du sous-groupe gardois, leur appartenance au même phénomène culturel peut être confirmée par d'autres vestiges archéologiques associés, comme la céramique par exemple.

De l'autre côté du Rhône, dans le département du Vaucluse, trois petites stèles attribuées au Néolithique final présentent des éléments de comparaison avec certaines stèles du Gard. Leur présence sur l'autre rive du fleuve n'est pas étonnante puisqu'on y constate une forte influence languedocienne au Néolithique final.

## La contribution des recherches récentes



Fig. 39 – La statue-menhir du Terral 1 (Miolles, Tarn). On observe un piquetage grossier sur les parties en relief et un piquetage fin dans les parties creuses.

### La fabrication des statues-menhirs

Christian Servelle

La reconstitution des techniques de fabrication des statues-menhirs d'Occitanie est basée sur l'étude des stigmates et des états de surface apparaissant sur les monuments, quelles que soient leur origine : naturelle ou anthropique. Les observations intègrent des données issues de plusieurs disciplines des Sciences de la Terre : caractéristiques pétrographiques et géotechniques, comportement de la roche en fonction des contextes paléoclimatiques. L'interprétation de ces observations exige une bonne connaissance de la géologie régionale et des caractéristiques

géomorphologiques de l'espace géographique concerné. Enfin, l'expérimentation permet de valider ou non les hypothèses émises lors de l'étude des stigmates de fabrication ou liés à toute autre intervention humaine (Servelle 2002).

#### Un milieu minéral aux multiples potentialités

Le substratum ancien du Rouergue cristallin et de la Montagne Noire est constitué de roches magmatiques (granites, metabasites) et de roches métamorphiques (gneiss,



Fig. 40 – La statue-menhir du Terral 2 (Miolles, Tarn). La variation des états de surface indique une reprise de la sculpture après une période plus ou moins longue d'exposition en plein-air.

micaschistes, schistes), présentant souvent un débit en dalles. Les bassins sédimentaires plus récents, regroupant grès permien, calcaires lacustres, molasses calcaires ou gréseuses du Miocène et les calcaires des garrigues nîmoises livrent des dalles de pierre, parfois de grande taille. Pour les populations préhistoriques, la partie sud du Massif Central était donc favorable à l'approvisionnement en dalles. La fréquence des accidents tectoniques et l'ampleur de l'érosion ont favorisé la libération de matériaux appropriés en nombre. Les tailleurs de pierre néolithiques ont dû adapter leur technique en fonction du comportement mécanique de ces matériaux diversement compacts. Dans une même région, les statues-menhirs en granite ou en gneiss sont plutôt gravées par piquetage ou incision et celles en grès permien, plutôt sculptées en bas-relief.

Une fois sélectionné, la dalle ou le bloc de pierre est soit transporté directement vers son lieu d'érection à l'état brut, soit ébauché voire façonné sur le gîte d'approvisionnement avant son déplacement.

## Les principales étapes de la fabrication

La première étape consiste en la mise en forme de la dalle, afin de lui donner une silhouette anthropomorphe. Rares sont en Occitanie les dalles employées sans procéder à des modifications, même limitées, sur leur pourtour. Cette taille directe par éclatement se traduit dans la plupart des cas sur les monolithes par la présence de grands enlèvements périphériques discontinus, conservés généralement dans le tiers inférieur du monument. En effet, ils disparaîtront à la vue, une fois le pied de la statue-menhir enfoui dans le sol. Par contre, dans ses parties médiane et haute, les grands enlèvements sont totalement ou partiellement effacés par la suite, par piquetage ou bouchardage. De légères dépressions traduisent néanmoins leur présence. Ce procédé, s'il présente l'avantage d'enlever rapidement de la matière et d'amincir les bords de la dalle, a l'inconvénient de générer des reliefs ou au contraire, des dépressions gênantes sur les deux faces principales de la dalle, et de créer des arêtes sinueuses. Afin d'obtenir des bords réguliers, sous la forme d'un pan plano-convexe et d'aplanir les aspérités des faces principales, la surface de la pierre est écrasée ou finement éclatée, par piquetage ou martelage à l'aide de pics ou de bouchardes en pierre dure (fig. 39). L'expérimentation permet d'identifier les matériaux appropriés ainsi que les outils dont la morphologie offre la plus grande efficacité. Le pic en roche dure évolue rapidement au cours du travail, jusqu'à obtenir peu avant son abandon une boucharde présentant une partie active bien plus large. Il faut insister sur les caractéristiques peu élaborées de ces outils, qui peuvent donc passer inaperçus hors d'un site archéologique.

L'aplanissement de la surface de la statue-menhir étant achevé, la réalisation des motifs anatomiques et des attributs peut commencer. Le positionnement de la ceinture est déterminant car il conditionne

l'emplacement de tous les autres motifs. Un tracé préalable est possible mais non attesté. On constate parfois un raté, une ligne de points d'impact générés par le pic, s'écartant de la position définitive de la ceinture. Sur les stèles en roche sédimentaire, en particulier les grès permians, les motifs sont réalisés en évitant les abords du motif par un creusement de quelques millimètres à quelques centimètres de profondeur. Si les motifs sont éloignés les uns des autres, le creusement est progressif, abrupt et profond près du motif (fig. 40), se raccordant à la surface préparée lors de l'étape précédente, par une sorte de glacis en Rouergue. Il s'agit là d'un artifice de sculpteur, visant à économiser du temps et de la peine. Entre les motifs rapprochés, l'outil le plus approprié est un pic muni d'une pointe acérée, ce qui implique d'avoir à sa disposition un grand nombre d'outils en réserve. Parfois la périphérie du motif, soulignée par une cannelure, a été surcreusée pour accentuer l'impression de relief. En pays gardois, le dégagement des motifs s'est parfois accompagné d'une ablation plus importante de matière, en raison sans doute du caractère tendre de la roche employée. Rares sont les membres représentés en creux. Un piquetage fin et peu profond est réservé à certains détails, comme la représentation des doigts, des orteils. Souvent, un soin plus particulier est accordé à la finition de la cupule, de l'« objet », de la boucle dans le groupe rouergat, ou des cannelures latérales en région gardoise. La gravure par incision ou rainurage à l'aide d'un éclat ou d'un caillou acéré a été employée. Elle intervient dans le but de régulariser le fond du sillon et les parois des cannelures étroites séparant les doigts ou les orteils, et pour représenter les tatouages en cernes de certains monuments gardois.

Une fois achevée et mise en place, la statue-menhir n'en est pas pour autant figée. La dégradation imputable aux agents d'érosion naturels et les modifications apportées par l'Homme vont participer à sa



Fig. 41 – La statue-menhir du Terral 1 (Miolles, Tarn). Les états de surface sont très différents selon la position de la paire de pieds, en haut « frais » en bas « corrodé ».

transformation. On peut citer le ravivage de la surface non ornée, le bûchage de certains attributs pouvant aboutir à leur disparition quasi complète, la création de nouveaux attributs ou de motifs anatomiques, tels que les parures ou les seins pour les statues-menhirs de type féminin ou transformées. Le raccourcissement consécutif à son abatage temporaire implique parfois de créer une nouvelle paire de pieds, plus haute que la précédente, afin de les restituer au personnage (fig. 41).

Une statue-menhir peut donc se révéler une œuvre complexe dont la réalisation occupe un temps long qui traduirait la réponse à un besoin culturel et social. Cette hypothèse expliquerait les maladresses, le caractère inachevé dans la préparation de certaines dalles ou dans l'exécution des motifs. Créer une statue-menhir n'est-il pas dans certains cas un acte rapide, plusieurs fois répété sur la même dalle de pierre, le geste ayant plus d'importance que ses conséquences globales à sa surface ?

## Le Planet, commune de Fayet, Aveyron

Michel Maillé

Le site se trouve dans une zone de moyenne montagne dans le sud de l'Aveyron. Deux fragments de stèle, gisant face contre terre, ont été découverts lors du labour d'un champ, au pied d'une colline, en bordure d'un ruisseau (fig. 42). Un sondage archéologique a montré que la stèle était associée à un amas de pierres interprété comme un probable socle (Maillé *et al.* 2017). À quelques dizaines de mètres de là, un habitat néolithique était conservé. Des fouilles archéologiques ont été engagées sur ce site dans le cadre d'un programme de recherches pluridisciplinaires. Elles ont mis au jour un lieu d'habitat occupé durant plusieurs générations. Il est composé de maisons aux extrémités courbes dont les murs à ossature de bois, végétaux et terre crue s'appuyaient sur une base de plusieurs assises de pierres liées à la terre. Cet habitat est un site spécialisé dédié à la métallurgie du cuivre comme l'atteste la présence de plusieurs fours destinés au traitement du minerai provenant des gîtes environnants. Il a fonctionné de 3300 à 2500 ans avant notre ère avec une pratique de la métallurgie confirmée autour de 2800 ans avant notre ère. Bien qu'il n'y ait pas de lien stratigraphique direct, il est hautement probable que la stèle ait été érigée dans ce contexte et date de cette période.

La face de la stèle est très bien préservée. Le dos est érodé et porte des stigmates d'outils aratoires liés aux pratiques agraires postérieures. Elle a été réalisée dans un bloc de



grès du Trias dont les affleurements sont distants de 3,5 km. Elle mesure 1,07 m de haut, 0,50 m de large et 0,24 m d'épaisseur.

La statue-menhir du Planet présente un graphisme schématique (fig. 43). Sur la face, deux bandes partent de la base et encadrent une sorte de cartouche rectangulaire qui occupe le tiers supérieur. À la base, des traits verticaux occupent l'espace central. Une gravure en forme de bandeau continu est représentée sur les flancs et le sommet. Les gravures ont été réalisées jusqu'à la base de la stèle, ce qui indique qu'elle a été mise en position verticale posée sur le sol ou sur un socle. Ce graphisme ne représente pas une figuration anthropomorphe classique comme sur les statues-menhirs rouergates. Il



Fig. 42 – La statue-menhir du Planet (Fayet, Aveyron) dans son contexte de découverte.

Fig. 43 – La statue-menhir du Planet (Fayet, Aveyron) ne présente pas un graphisme habituel pour le Haut-Languedoc, mais une représentation abstraite qui peut être interprétée de différentes façons.

peut être rapproché de celui de plusieurs stèles découvertes dans la région : Tauriac, la Verrière, Cénomès, Rouvignac, la Gruasse 2 et La Prade. Ce type de représentation abstrait est encore mal compris. Il pourrait figurer une forme humaine schématisée ou bien une entité non humaine, voire être en lien avec le monde souterrain ou la transformation des minerais.

La stèle a connu au moins trois états successifs : une première phase d'utilisation en tant que stèle, puis un abandon avec son utilisation comme polissoir, affûtoir ou meule, et une phase de remise en place avec ravivage d'une partie des gravures qui ont recoupé les zones abrasées.

## Le Puech de la Cabane, commune de La Rouvière, Gard

Frédéric Jallet, Benoît Sendra (†), Christian Servelle

La statue-menhir du Puech de la Cabane a été découverte en 2018 lors de la fouille préventive d'un site arasé préalablement à l'extension d'une carrière (Jallet *et al.* 2019). L'habitat de pierre sèche mis au jour occupe un petit plateau calcaire à 130 m d'altitude, couvert par une végétation de garrigues qui domine la plaine de la Gardonnenque et les vallons environnants. Bien qu'aucun plan d'ensemble ou de maison ne soit totalement restituable, les vestiges dégagés montrent que plusieurs maisons en pierre sèche étaient rassemblées sur le plateau et qu'elles étaient construites sur un plan allongé terminé en absides, comme sur les autres habitats de la fin du Néolithique. La stratigraphie finement établie a livré des datations radiocarbone qui indiquent que le site a été longuement occupé au Néolithique final, entre 3400 et 2500 ans avant notre ère.

Comme sur d'autres habitats de la même époque, la population a aménagé des caves dans le substrat rocheux en profitant de creux naturels. Ces caves ou caves-silos avaient principalement pour fonction de conserver les aliments. C'est dans l'une d'elles que la statue-menhir a été trouvée. Cette cave occupe un espace long et étroit aboutissant à une zone plus large (dimensions de la cavité : 3,50 m par 0,80 m, hauteur conservée : 1 m). Les parois internes sont bâties en pierre sèche. La cave possédait à l'origine une élévation hors-sol partiellement conservée.

La statue-menhir gisait sur le sol de la cave, face décorée contre terre (fig. 44). La cavité a ensuite été rapidement comblée par un apport massif de blocs et de dalles recouvrant la stèle, la préservant ainsi jusqu'à sa redécouverte près de 5000 ans plus tard. La datation radiocarbone d'un ossement pris dans le sédiment qui scellait la statue indique qu'elle a été déposée là au plus tard vers 2500 ans avant notre ère. Il est probable que la stèle ait contribué au dispositif de condamnation du site lors de son abandon.



Fig. 44—La statue-menhir du Puech de la Cabane (La Rouvière, Gard) lors de sa découverte pendant la fouille d'une cave aménagée dans un site d'habitat de la fin du Néolithique.

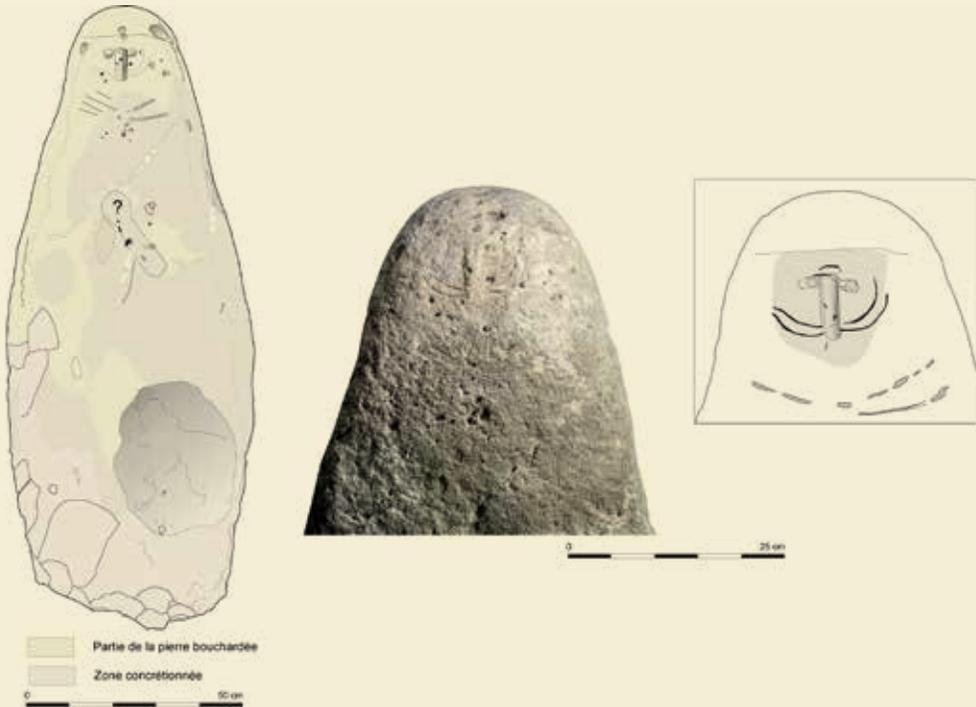


Fig. 45 – Relevé interprétatif de la statue-menhir du Puech de la Cabane (La Rouvière, Gard).

Le monolithe en calcaire massif local est de forme globalement ovale (hauteur : 1,44 m, épaisseur maximale : 0,29 m, largeur maximale : 0,56 m, masse : 350 kg). À l'extrémité inférieure de sa face avant, une dizaine d'enlèvements sont réalisés dans ce qui devait constituer la partie destinée à être fichée dans le sol. La statue devait mesurer environ 1 m une fois dressée. La mise en forme du bloc a principalement été régularisée par bouchardage et piquetage. On en retrouve les traces très caractéristiques sur les deux tiers supérieurs du monolithe, affectant principalement les flancs et presque toute la partie située au dos et au-dessus de l'épaule. Ce dernier, dégagé par percussion, confère une silhouette anthropomorphe au bloc.

Une grande partie de sa surface avant est recouverte d'un voile de concrétions carbonatées

déposé naturellement sur le bloc après son long abandon. Il limite la lecture des motifs gravés.

Ceux identifiés sont situés sur l'extrémité supérieure de la statue-menhir, sur une surface préalablement régularisée (fig. 45). Le nez est représenté sous la forme d'un bourrelet rectangulaire. Deux pastilles en relief forment les yeux. Les tatouages jugaux ou « moustaches en croc » ont été obtenus par une gravure légère. Sous ce visage, des lignes finement incisées représenteraient un collier à plusieurs rangs. Le concrétionnement situé sur la partie médiane pourrait masquer les bras. Une anomalie oblique, en relief, localisée à peu près au centre de la partie destinée à être visible, a une forme qui évoque celle de l'« objet ». Il faut attendre un nettoyage fin et délicat de la statue pour mieux observer ses attributs.

## Le Pas du Loup, commune d'Uzès, Gard

Marie Bouchet, Christian Servelle, Philippe Cayn

La statue-menhir et le monument mégalithique auquel elle appartient ont été mis au jour en 2018, à l'occasion d'une opération d'archéologie préventive en périphérie de la ville d'Uzès. Ces travaux ont révélé partiellement une enceinte de pierres dressées qui s'étend au-delà de l'emprise explorée.

Le monument, constitué de 53 dalles dressées ou couchées disposées en arc de cercle selon un double alignement, est actuellement connu sur 42 m de long. Son diamètre est estimé à 76 m (fig. 46). Il est daté du Néolithique final et a connu une réutilisation à l'âge du Bronze final. Les dalles couchées reposaient sur les niveaux d'occupation contemporains du monument (Bouchet *et al.* 2021).

La plupart des monolithes est écrêtée, portant la hauteur moyenne à 1,17 m. La seule dalle découverte presque entière et en position verticale mesure 1,87 m de hauteur. Les autres dalles conservées dans leur intégrité, retrouvées couchées, mesurent entre 1,77 m et 3,20 m de hauteur. Les pierres sont majoritairement disposées de manière jointive.

De forme trapézoïdale, la statue-menhir est longue de 1,68 m, large de 0,84 m à sa base et de 0,43 m à son sommet. Son épaisseur est



Fig. 46 – Vue aérienne de l'alignement de menhirs dans lequel était incluse la statue-menhir du Pas du Loup (Uzès, Gard).

Fig. 47 – La statue-menhir du Pas du Loup (Uzès, Gard).



de 0,34 m au maximum. Les attributs sont en bas-relief, la face est la plus ornée mais les côtés et le dos portent également quelques motifs (fig. 47).

La roche employée est une calcarénite. La surface de la statue-menhir présente un aspect fortement corrodé et creusé de cavités naturelles dues à l'érosion du bloc avant et après son façonnage, rendant difficile la lecture

des attributs. Sur la face, l'extrémité la plus étroite est marquée par un épaulement au centre duquel figure la tête. Elle comprend la partie haute du visage, le front, les yeux en cupule et le nez en relief. Les membres supérieurs, représentés par les avant-bras, convergent vers l'axe médian de la représentation. Les mains sont presque illisibles. Les flancs portent six cannelures parallèles à hauteur des avant-bras. Les membres inférieurs sont absents. À mi-hauteur, une large ceinture à boucle est associée à ce qui est communément appelé l'« objet ». Celui-ci, fin et allongé, est en position sub-horizontale, légèrement penché vers la gauche du personnage.

L'extrémité droite porte une cupule tandis que l'autre extrémité est en pointe. Enfin, quatorze cupules sont présentes sur la face tandis que l'on en observe quatre dans le dos.

La statue-menhir du Pas du Loup se distingue de la plupart des stèles languedociennes par sa mise en forme et son registre décoratif. Si certains éléments se rattachent aux stèles languedociennes, d'autres sont plus caractéristiques de celles du Rouergue. Elle est en ce sens très particulière. D'autre part, elle se trouve incluse dans un monument mégalithique de grande ampleur qui, à lui seul, interroge sur le statut de cette stèle.

## Les Vidals de la Raviège, commune de La Salvetat-sur-Agout, Hérault

Michel Maillé

La statue-menhir des Vidals de la Raviège a été trouvée en 2013 dans la zone de marnage du lac artificiel de la Raviège qui inonde la vallée de l'Agout. Elle gisait face contre terre, mêlée à un dépôt de pierres, sur une couche

de colluvions contenant des tessons de céramiques gallo-romaines (fig. 48). La fouille de son emplacement a montré qu'elle avait été déplacée après le I<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> siècles de notre ère. Son lieu d'implantation originel n'est pas connu et aucun site de la fin du Néolithique n'a été repéré à sa proximité. Le monument possède les caractères des statues-menhirs découvertes dans la région, avec toutefois quelques particularités.

La statue-menhir est en orthogneiss local. Elle mesure environ 1,90 m de haut, 0,82 à 0,66 m de large et environ 0,35 m d'épaisseur. Son poids peut être estimé à 800 kg. Les surfaces ont été mises en forme par piquetage à la pierre dure, les stigmates des outils utilisés sont visibles localement.

Fig. 48 – La statue-menhir des Vidals de la Raviège (La Salvetat-sur-Agout, Hérault) lors de sa découverte dans la zone de marnage du lac de la Raviège en 2013.



La statue-menhir présente des caractères anthropomorphes : visage, bras, mains, jambes et pieds ; ainsi que des attributs classiques : baudrier, fourreau-poignard et ceinture décorée avec boucle (fig. 49).

Une partie du sommet apical a été cassée intentionnellement après le Néolithique. Ce type de sommet apical est attribué à une phase chronologique ancienne de l'époque des statues-menhirs.

Elle présente un visage de petite taille, en léger relief, avec une bouche. Celle-ci est la première connue sur une statue-menhir masculine. Ce visage particulier évoque un masque dont on retrouve un exemplaire similaire sur la statue-menhir féminine de la Jasse du Terral 2 (Miolles, Tarn) distante de 40 km. Le visage présente de part et d'autre des appendices horizontaux et doubles qui sont des ornements faciaux mais ne semblent pas représenter des tatouages car ils sont interrompus par le bourrelet délimitant le visage ou la tête. Les bras sont placés très haut. Les mains comptent quatre doigts. Les deux jambes rectilignes, très longues, sont jointives et accolées à la ceinture, les pieds sont aussi figurés avec quatre orteils. Un baudrier est porté en sautoir ou en collier dans le dos. Le fourreau-poignard est de type à grande cupule ovale inscrite dans un triangle. Cette représentation d'arme désignerait le statut masculin de la statue. La large ceinture qui fait le tour de la pierre est une bande gravée qui présente des cupules et dépressions étroites, verticales ou obliques, qui pourraient figurer une matière tissée. La ceinture est munie d'une grande boucle rectangulaire. Son tracé a été ravivé par abrasion durant le Néolithique.

L'ensemble de la figuration est stylistiquement assez proche de statues-menhirs trouvées à proximité du lac de la Raviège, comme Couffignet (bourrelet autour du visage, fourreau-poignard, mains et pieds à quatre doigts) ou Rieuviel (boucle, fourreau-poignard).



Fig. 49 – La statue-menhir des Vidals de la Raviège.



## Les contextes de découverte

Nous recensons aujourd'hui au moins 208 statues-menhirs en Occitanie réparties en deux groupes stylistiques et géographiques principaux, le groupe du Rouergue / Haut-Languedoc (sud-ouest de l'Aveyron, sud-est du Tarn et nord-ouest de l'Hérault) et le groupe du Bas-Languedoc qui s'étend de l'est de l'Hérault au centre du Gard. À ce groupe, il convient d'ajouter les trois statues-menhirs découvertes dans le sud de l'Ardèche et les trois stèles venaissines de l'ouest du Vaucluse, qui toutes convergent par leur datation et leur style.

Les découvertes anciennes ont fréquemment été faites hors de tout contexte archéologique. Les statues-menhirs se trouvaient en remploi dans une construction plus récente ou étaient rejetées lors des épierrements au bord d'un champ, alors considérées comme des pierres dont il fallait se débarrasser. Si cela peut correspondre à un défaut de la recherche ou à une érosion totale et ancienne des sites archéologiques, nous ne pouvons pas écarter l'hypothèse que certaines de ces statues aient été dressées isolément, loin de toute occupation néolithique. Cependant, certaines, plus rares, ont aussi été mises au jour sur des sites d'habitats.

Les recherches récentes attestent en effet la présence de stèles en contexte d'habitat (fig.50). L'actualisation de l'inventaire en vue de la protection de ces monuments a permis de mieux identifier leur lieu d'origine.

La plupart des stèles du Haut-Languedoc / Rouergue ont été mises au jour lors de travaux agricoles, sans aucun contrôle scientifique précis au moment de la découverte. Lorsqu'elles sont signalées à des chercheurs, elles ont déjà été déplacées souvent non loin du lieu initial en raison de leur poids important et parce que les pierres retirées d'un champ sont généralement rejetées à proximité. Nous ne disposons donc, pour la majorité d'entre elles, que d'une information approximative plus ou moins fiable sur leur provenance exacte.

Fig. 50 – La statue-menhir du Colombier (Euzet, Gard) en 1960, lors de sa découverte. Les prospections et sondages archéologiques ont révélé que la stèle se trouvait au centre d'un habitat à structures en pierre sèche de la fin du Néolithique.

De nombreuses statues se trouvaient proches de lignes de crêtes, d'autres en vallées. Elles étaient probablement liées aux axes de cheminement. Parfois, lorsque cela était possible, le champ dont elles provenaient a été prospecté et a livré des vestiges contemporains des statues-menhirs pouvant indiquer la présence d'un habitat. Ainsi, en plus des nombreux sites du Néolithique final reconnus par prospection pédestre dans l'aire géographique des statues-menhirs, des indices d'occupation sur le lieu même d'implantation des statues-menhirs ont pu être attestés lorsque des recherches y ont été menées. Notons par exemple la présence de broyeurs, de percuteurs et de polissoirs autour de La Pierre Plantée (Lacaune, Tarn) ou de fragments de céramique, de silex, de meules, de hache et d'éclats de quartz sur le site des Ardaliès (Saint-Izaire, Aveyron). Enfin, récemment, la fouille du site du Planet (Fayet, Aveyron) a révélé un habitat lié à la métallurgie du cuivre.

Si les statues-menhirs sont généralement isolées, quelques-unes ont été trouvées en groupe, généralement de deux, voire trois individus. Le groupement des Ardaliès est le plus important avec ses neuf monolithes provenant du même lieu. Ces regroupements posent le problème de la contemporanéité des statues qui les composent : se sont-elles succédées dans le temps ou se dressaient-elles simultanément ? Comment étaient-elles présentées, ensemble ou éloignées les unes des autres ? Aucun groupement connu jusqu'à ce jour n'ayant donné lieu à une fouille archéologique, nous ne pouvons pas répondre à ces questions.

À l'inverse, en Bas-Languedoc et principalement dans les garrigues qui recouvrent le Gard et l'Hérault, les lieux de découverte de plusieurs stèles gravées ont pu être précisés, permettant souvent de retrouver des sites archéologiques identifiables du point de vue chronologique et fonctionnel. Ces observations viennent compléter les données déjà existantes.

Ainsi, parmi les 51 stèles recensées, 67 % ont un contexte archéologique de découverte connu. Si pour 33 % le contexte est inconnu, on a pu montrer que 35 % proviennent d'un lieu d'habitat de la fin du Néolithique, 21 % se trouvaient en remploi dans des monuments plus récents et seulement 11 % proviennent de contextes funéraires du Néolithique final. Ces chiffres montrent bien la complexité d'attribution originelle des statues-menhirs et rejoignent également la diversité de fonctions des monuments qu'illustrent les observations ethnologiques actuelles.

Les statues-menhirs sont parfois associées à de petites stèles ou menhirs non décorés, comme sur les sites qui s'étendent entre Collias et Sanilhac-Sagriès (Gard). Les prospections ont aussi révélé de telles stèles non décorées. Des exemples ethnologiques montrent l'association directe entre des stèles gravées et d'autres qui ne le sont pas : on peut ainsi s'interroger sur la signification de ces deux types de stèles en situation concomitante. La stèle du site de la Baumelle (Blandas, Gard) était associée à une autre stèle gravée mais sans figuration anthropomorphe. Celle-ci était posée sur le sommet d'un talus de pierre qui a révélé, lors de la fouille, les restes probablement reliquaires d'un individu très âgé (Galant *et al.* 2015). Les statues-menhirs jouiraient donc d'un traitement privilégié au sein de ces habitats. Se dressaient-elles sur un « autel », au milieu d'un espace collectif ?

## La fin des statues-menhirs

Vers 2200-2000 ans avant notre ère, les sociétés du sud de la France ont connu des évolutions complexes. La diminution du nombre d'habitats recensés est massive. Les fouilles des sites indiquent qu'ils ont été abandonnés et portent des marques de condamnation par destruction volontaire des architectures ou par incendie. Par ailleurs, des sépultures dites de crise, parce qu'elles rompent avec les pratiques rituelles de la fin du Néolithique, ont été mises au jour et témoignent d'une surmortalité aussi brutale qu'inhabituelle. Nous ne comprenons pas pour l'instant la raison de ces destructions lors de l'abandon des habitats, mais il semble qu'une crise démographique importante ait eu lieu à la suite d'un ou d'une succession d'événements brutaux comme ont pu l'être plus tard, durant l'Antiquité et le Moyen Âge, les épidémies et les famines. Nous manquons encore de données pour comprendre ce phénomène. Lorsque des observations précises sont possibles au cours de fouilles archéologiques, nous constatons la volonté manifeste de cacher ou de détruire les statues-menhirs. La signification de ce geste répété sur plusieurs habitats n'est pas claire, s'agit-il de la volonté de protéger la stèle de toute profanation ?

Dans d'autres cas, des statues-menhirs, entières ou fragmentées, ont été remployées dans des constructions de la fin du Néolithique, les rendant alors anonymes. D'autres ont été réutilisées après le Néolithique. Par comparaison avec les autres contextes, on peut s'interroger sur l'origine plus ancienne de la statue-menhir et la signification de ce remploi, peut-être opportuniste. En dehors de l'Occitanie, les statues-menhirs peuvent aussi avoir été détruites ou être pleinement intégrées aux nouvelles pratiques sociales et croyances de l'âge du Bronze. C'est notamment le cas en Corse où les fouilles du plateau de Cauria (Sartène, Corse-du-Sud) ont permis la mise en évidence d'une étonnante continuité du mégalithisme insulaire depuis le Néolithique moyen, vers 4500 avant notre ère, jusqu'au premier âge du Fer, vers 600 avant notre ère.

## Les statues-menhirs de Corse

André d'Anna

Les statues-menhirs de Corse sont connues depuis moins longtemps que celles du Midi. En dehors de quelques monuments, elles ont été principalement découvertes à partir de 1955 par Roger Grosjean et son équipe. Ces travaux ont montré l'originalité des stèles, tant du point de vue morphologique que chronologique. Les recherches récentes intègrent la vérification des corpus, des descriptions actualisées, des prospections et des fouilles de sites comportant des statues-menhirs. Les fouilles reprises dans les sites de Renaghju et I Stantari sur le plateau de Cauria à Sartène (Corse-du-Sud), ont permis de replacer les pierres dressées et la statuaire dans le contexte de l'évolution chronoculturelle de la Corse, pendant laquelle on assiste au passage de la stèle brute, longue pierre sans caractère particulier, à la stèle aménagée puis aux statues-menhirs (fig. 51).

Le mégalithisme corse a son origine pendant le Néolithique moyen, vers 4800-4500 ans avant notre ère, dans un contexte marqué par de fortes relations avec la Sardaigne. Il comporte alors des sépultures en coffres et différentes natures de pierres dressées de dimensions modestes (entre 0,4 m et 1,3 m). Cette phase a été reconnue sur les nécropoles du sud de l'île et plus rarement dans le nord. Les pierres dressées sont associées aux sépultures ou implantées sur des sites spécifiques tels Renaghju [phase 3] et I Stantari (phase 1) sur le plateau de Cauria. Leur organisation reste difficilement perceptible. Les premiers systèmes de pierres dressées semblent donc érigés dans des contextes complémentaires mais différents : pierre unique ou couple associés à des sépultures, file associée à des sépultures, files et architecture complexe isolées.

À la fin du Néolithique et au début de l'âge du Bronze (vers 1900-1700 ans avant notre ère) apparaissent de grands alignements de pierres dressées qui gagnent en taille (1 m à 2 m). Les sites sont peu nombreux et mal connus dans le nord de l'île (Pinzu a Verghine

à Luri, E Culonne à Lama, etc.) ; en revanche les connaissances relatives à ceux du sud de l'île ont fait de grands progrès (Albitretu à Olmeto, Vestoli, Capo di Luco à Belvédère-Campo-Moro) et en particulier dans la région de Sartène (Pallaghju, Apazzu, Renaghju phase 4, I Stantari phase 2). Il est probable que plusieurs sites ne recelant actuellement qu'un ou deux menhirs aient comporté initialement un plus grand nombre d'individus (Vaccil Vecchju à Grossa, U Frate e a Sora à Sartène). Les pierres dressées sont alors organisées en plusieurs files d'orientation sensiblement nord-sud. À Renaghju, il y avait au moins 70 pierres dressées, organisées en quatre files : à Stantari une trentaine en trois ou quatre files ; à Pallaghju, le plus important alignement de pierres dressées du monde méditerranéen, il y en avait 258, selon Roger Grosjean. Les individus sont très peu mis en forme et leur morphologie est celle de blocs qui ont été précisément choisis dans l'environnement du lieu d'implantation. Ce sont des monolithes longs et étroits à faces régulières ou des monolithes plus trapus à deux faces parallèles. Dans tous les cas il y a un transport de quelques dizaines à plusieurs centaines de mètres.



Fig. 51 – I Stantari de Cauria (Sartène, Corse du Sud). Le groupement des stèles et des statues-menhirs vu de l'est.

Fig. 52 – I Stantari de Cauria (Sartène, Corse du Sud). Vue générale de l'ensemble du site en cours de fouille, montrant ses différents états.



Les réelles statues apparaissent à la fin de l'âge du Bronze vers 1400-1200 ans avant notre ère. La Corse en compte actuellement plus d'une centaine répartie dans toute l'île : dans le Nord (Buccentone et Murello à Piève, San Giovanni à Calacuccia, u Zitellu à Palas, etc.) ; mais principalement dans le Sud (u Scumunicatu à Cargese, Sagone à Vico, Filitosa à Sol-lacaro, I Stantari de Cauria, Apazzu, Pallaghju à Sartène, Santa Naria à Olmeto, etc.). Ces statues, de grande taille (1,5 m à 2,95 m), sont entièrement sculptées. Elles comportent des figurations anatomiques explicites, visages et bras, et une panoplie guerrière : casques, cuirasse et épées. Il convient d'insister sur leur aspect phallique : les faces dorsales représentent des verges en érection avec certains détails très précis. Ainsi, elles figurent à la fois un personnage aux attributs guerriers et une partie de celui-ci : la verge en érection. Force est de constater que la puissance est valorisée avec insistance ! Sur le site de I Stantari à Cauria, la présence de plusieurs marteaux-percuteurs montre qu'après le choix des blocs (parfois à plusieurs kilomètres) la sculpture finale se faisait sur place.

À la suite des fouilles à Cauria, la connaissance des sites d'implantation a fait de nets progrès. L'analyse des localisations et de l'origine des matériaux montre l'insertion des pierres

dressées et statues dans des réseaux hiérarchisés d'occupation des espaces : les monuments ne sont pas dispersés de manière aléatoire ou en fonction de la disponibilité en matière première, les lieux d'érection sont précisément déterminés. À I Stantari, le monument est implanté en bordure d'une dépression humide. L'ensemble constitue une architecture originale. Il comporte trois files de pierres dressées dont deux seulement nord/sud ; la troisième, la plus longue, à l'ouest, constitue un arc de cercle (fig. 52). Ces trois files associent différentes natures de monolithes : menhir brut, stèle régularisée, stèle armée, statues. Elles sont implantées sur une pente qui a été aménagée en terrasses. Il y a une réelle mise en scène qui accentue la frontalité et le caractère ostentatoire des statues, faces à l'est et dos phalliques à l'ouest.

Les stratigraphies de Cauria, les mobiliers archéologiques, les figurations d'armes et les datations radiocarbone convergent pour dater l'apparition et l'utilisation des statues-menhirs corses entre 1400 et 1000 ans avant notre ère. Dans les années 1960, Roger Grosjean proposa une interprétation historique : les statues-menhirs étaient considérées comme représentant des envahisseurs, les Shardanes, l'un des Peuples de la Mer, qui se dispersèrent en Méditerranée occidentale après leur défaite en Égypte vers 1200 ans avant notre ère. Cette théorie très critiquée fut progressivement abandonnée. En effet, il n'y a pas de rupture dans le peuplement et l'on peut considérer que les dresseurs de menhirs, les sculpteurs de statues, les bâtisseurs de Torre (sites fortifiés) et les personnages figurés sont les mêmes : ces manifestations sont les produits d'une même société. Il n'y a pas d'envahisseurs. Mais la théorie des Shardanes peut être revisitée. La Corse montre à la fin de l'âge du Bronze un contexte de forte pression démographique et de compétition. Une possibilité de régulation a pu être le départ d'une partie de la population vers les pays plus riches de la Méditerranée orientale. Les relations avec ses régions sont attestées pour la Sardaigne et plus discrètement pour la Corse. Il convient

donc de s'interroger sur le contexte général de la fin de l'âge du Bronze dans le monde méditerranéen et en particulier sur l'impact en Méditerranée occidentale d'événements historiques reconnus en Méditerranée orientale. Dans ces événements, les Peuples de la Mer jouent un rôle indéniable et il n'est pas étonnant que R. Grosjean ait tenté de les impliquer en Corse. Mais leur composition, leur rôle et leurs origines constituent un vaste problème. On peut considérer qu'ils sont des mercenaires aussi bien au service du pharaon que du roi de Libye et qu'ils constituent, entre les canaques, des bandes de flibustiers.

Dans les textes égyptiens et akkadiens, les Shardanes apparaissent comme mercenaires dès le XVI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, sous le règne d'Amenophis IV. On les retrouve au début du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, sous le règne de Ramsès II lors d'une première bataille du Nil, où ils sont repoussés par le pharaon puis intégrés comme mercenaires. Ceux-ci sont toujours présents à la bataille de Qadesh, aussi bien dans l'armée du pharaon que dans celle des Hittites. Dans la deuxième partie du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le pharaon Mérenptah repousse une attaque des Libyens. Les Shardanes sont

toujours mercenaires dans son armée, mais constituent également une des composantes de la coalition des Peuples de la Mer alliés des Libyens. Enfin, au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à l'occasion des batailles de Ramsès III figurées sur les bas-reliefs de Medinet Habu, les Shardanes sont encore dans les deux camps : associés aux Peuples de la Mer et mercenaires dans l'armée du pharaon.

Le rôle de tels contingents est attesté pendant la période précédant « l'effondrement » des États orientaux de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Le succès, dans l'armement, des grands poignards et des longues épées serait une conséquence de leur activité. Dans ce cadre, le rôle de petits groupes de Sardes et de Corses est possible et le domaine sardo-corse, constituant dès le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère un pôle générateur d'émigrants, a probablement été une des régions d'origine d'une partie des mercenaires mentionnés sous le nom de Shardanes dans les textes égyptiens, hittites et hébreux. Des Sardes et des Corses figuraient probablement parmi les « Peuples de la Mer » et certains seraient revenus, sinon fortune faite, du moins couverts de gloire et de prestige ...

## Et après les statues-menhirs ?

La question des stèles et statues protohistoriques  
à la lumière du sanctuaire des Touriès  
(Saint-Jean et Saint-Paul, Aveyron)

Philippe Gruat

Près d'un millier de stèles, statues, piliers ou linteaux, compris entre la fin de l'âge du Bronze et le début du second âge du Fer (IX<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère), sont attestés sur une quarantaine de sites du Midi de la France. Il s'agit d'une région où il existe, depuis la fin du Néolithique, une tradition votive d'érection de monolithes anthropomorphes : les statues-menhirs. En général ces stèles protohistoriques sont

découvertes en remploi plus ou moins symbolique, en milieu urbain ou domestique, surtout dans les parements des remparts des premiers villages fortifiés (*oppida*) qui succèdent manifestement à des sanctuaires héroïques.

Les fouilles menées depuis 2008 sur le site des Touriès permettent d'appréhender le fonctionnement, l'organisation et l'évolution d'un de

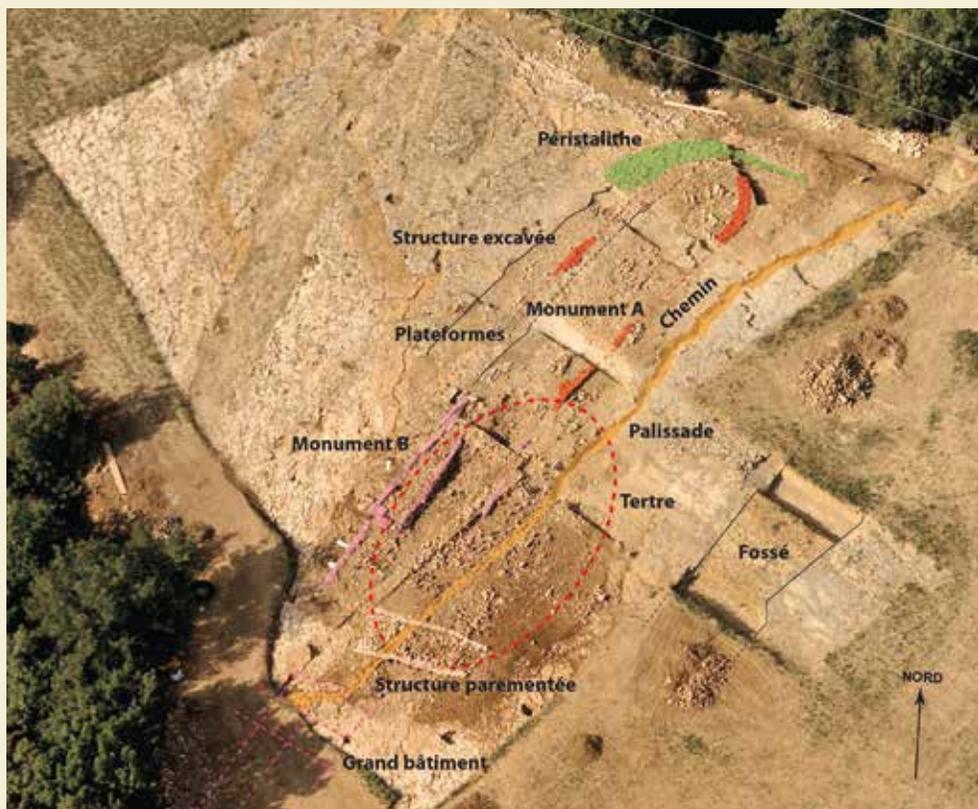


Fig. 53 – Vue générale des principales structures constituant le podium et le fossé du site des Touriès en cours de fouille.

ces complexes, à ce jour sans équivalent en Méditerranée nord-occidentale et en Europe celtique, qui a fonctionné entre les VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> et le début du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Pour la première fois, ces stèles ne sont pas de simples remplois mais le résultat de manipulations particulières au sein de plusieurs aménagements successifs relevant manifestement de la sphère culturelle et peut-être funéraire.

Ces recherches ont permis notamment de mettre en évidence une construction commémorative du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, un vaste podium composite de plus de 50 m de longueur dont la partie la plus ancienne était manifestement protégée par un portique (monument B). Ce monument rassemble et expose une douzaine de stèles en grès

initialement érigées sur l'éperon rocheux du site, entre le VIII<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ces monolithes sont d'abord dressés selon divers alignements, dont une quarantaine de fosses d'ancrage a été retrouvée, puis vraisemblablement sur un imposant tertre (tumulus ?), monumentalisé par le podium, où au moins deux bases étaient encore en place et associées à 230 pierres calcaires fichées selon 11 ensembles symboliques. Plusieurs aménagements, dont des foyers sur sole d'argile et une couche cendreuse de dépôt, peu ou prou contemporains, sont associés à ce portique et témoignent de repas collectifs et d'offrandes alimentaires diverses et variées (fig. 53). Le podium, bordé d'aires de circulation, s'aligne parfaitement avec un grand bâtiment rectangulaire préexistant et



Fig. 54 – Deux représentations de guerriers sur le site des Touriers – la stèle 1 (n° 1) et le buste (n° 2) après nettoyage.

attenant sur poteaux porteurs et tranchées de fondation, daté entre 650 et 550 ans avant notre ère environ, avec lequel il a coexisté. Cet édifice a cohabité un temps avec un autre bâtiment proche, de plan absidial et manifestement du <sup>v</sup> siècle avant notre ère, recoupé par le fossé et qui a servi de carrière au podium.

Ces stèles, lors de leur réutilisation, ont été tantôt consciencieusement conservées, tantôt mutilées et brisées avec acharnement. Au total, plus de 70 000 fragments ont déjà été mis au jour, du simple éclat au monolithe complet, pour un poids de plus de 9 tonnes. Elles appartiennent à 40 ou 50 exemplaires. Parmi ces derniers, on relève plusieurs stèles exceptionnelles figurant des guerriers

en armes, mais aussi des représentations de chars à quatre roues. Le site, implanté dans un lieu naturel remarquable (géosymbole), le cirque de Saint-Paul-des-Fonts, évoque un important sanctuaire où l'on perpétrait la mémoire de lignées successives d'élites guerrières régionales (héros ou caciques), symbolisées par leur équipement défensif (cuirasse stylisée), manifestement en compétition pour asseoir leur pouvoir (fig. 54).

L'émergence d'un groupe stylistique de stèles protohistoriques propre au Sud-Aveyron, avec la représentation de cuirasses stylisées et de ceintures parfois décorées de chevrons, invite à s'interroger sur une éventuelle filiation avec les dernières statues-menhirs du groupe rouergat et du Haut-Languedoc.

## Pierres dressées d'ici et d'ailleurs



Fig. 55 – Vue du cairn avec au premier plan une stèle phallique à croisillons, au second plan une stèle phallique « anthropomorphisée ». Les stèles phalliques marquent les tombes en puits d'un premier cimetière, les stèles anthropomorphes une seconde nécropole superposée à la première et faite de tombes sous petits cairns.

Depuis longtemps, les archéologues observent avec intérêt les pierres dressées en d'autres lieux par des sociétés actuelles. Cette démarche correspond au développement de l'ethnoarchéologie, c'est-à-dire à la mise en œuvre sur le terrain d'enquêtes ethnologiques avec des questions propres à l'archéologie. La recherche d'hypothèses interprétatives du phénomène des pierres dressées doit s'appuyer sur des faits, comme c'est le cas pour l'ensemble des raisonnements en archéologie. Mais comme l'organisation sociale et l'idéologie des sociétés néolithiques ont laissé bien peu de traces matérielles qui peuvent être révélées par la fouille, c'est ailleurs qu'il faut aller chercher ces faits. Plutôt que de construire des théories reposant uniquement sur des abstractions intellectuelles, le plus simple est certainement d'aller observer des sociétés contemporaines qui dressent encore de tels mégalithes. Nous évoquons, parmi beaucoup d'autres, quelques exemples extra-européens qui nous semblent intéressants pour illustrer les usages des pierres dressées.

Le mégalithisme éthiopien est riche de plusieurs milliers de stèles de styles très variés. Les recherches récentes permettent d'aborder la variété et la complexité de ce phénomène dont l'étude ne fait que commencer (Joussaume et Cros 2017).

Dans le sud de l'Éthiopie, les pierres dressées les plus anciennes datent approximativement des  $X^e$ - $XI^e$  siècles de notre ère, bien que le phénomène puisse être plus ancien mais non encore validé par l'archéologie. En pays Sidama et Gedeo, il s'agit de stèles phalliques où sont fréquemment gravés des motifs stylisés (fig. 55). Selon les lieux, elles sont associées à des tombes regroupées en vastes cairns funéraires avec des centaines de stèles. Elles semblent correspondre à la volonté de rendre hommage à des personnages importants. En d'autres lieux, des stèles se dressent en grand nombre, parfois par milliers, hors de tout contexte funéraire. Près de certains villages, elles sont organisées en files et une



nouvelle stèle est plantée lorsque l'on veut honorer un défunt qui est enterré ailleurs. Enfin, d'autres stèles phalliques se dressent près d'habitations ou sont isolées sans que l'on puisse interpréter leur signification.

Certains peuples dressent encore aujourd'hui des pierres. Une étude relate dans le détail les observations faites en pays Gewada lors des cérémonies suivant le décès d'un héros et chef de clan (Cros *et al.* 2020). Ces cérémonies se passent dans la maison du défunt, dans le village et aux alentours. Elles rassemblent la famille et les amis du défunt, et ont un aspect à la fois festif et solennel. Une première stèle est dressée sur l'emplacement de la tombe du défunt inhumé quelques semaines plus tôt (fig. 56). Les jours suivants, une seconde stèle est dressée dans le cimetière villageois en prolongement d'une file de trois menhirs qui rendent hommage à l'arrière-grand-père, au grand-père et au père du mort. Celle-ci est décorée de lignes de couleur rouge faite d'un mélange d'ocre et de beurre. Les stèles des Gewada ont donc deux types de fonctions : pierre isolée marquant la tombe et pierre honorifique et de mémoire placée dans un alignement de pierres dressées correspondant à des liens familiaux (fig. 57).

Madagascar est une autre terre riche en pierres levées, notamment en pays Imerina au centre de l'île où cette tradition, dont l'origine est encore mal datée, est toujours vivante (Joussaume et Raharjona 1985) ou, autre exemple, chez les éleveurs semi-nomades Bara (Monjakahery 2005). Les populations malgaches pratiquent le culte des ancêtres qui implique des rituels, lors de la mort, pouvant durer plusieurs jours, voire plusieurs semaines, jusqu'au dépôt du corps dans le caveau familial. Ces rituels participent au maintien du

Fig. 56 – Pays Gewada, tombe du héros et chef de clan. Au premier plan le petit tertre circulaire qui recouvre le puits funéraire où il a été inhumé. Au fond, la stèle appointée qui marque le lieu, situé dans un bois « réservé ». La petite pierre était déjà présente (dressée lors de l'inhumation réalisée plusieurs semaines plus tôt ?).

Fig. 57 – Pays Gewada, alignement de stèles le long du chemin menant au village. Ce sont des pierres mémorielles, correspondant au père, grand-père et arrière grand-père du chef de clan défunt.

lien entre la famille, le clan et ses ancêtres pour le bien des vivants et des morts. Grâce aux traditions orales, deux raisons principales de dresser des pierres sur la Grande Île se dégagent. L'une est en rapport aux défunts. Lorsqu'une personne est décédée trop loin, ou que son corps a disparu, ou pour toute raison qui fait que son corps ne peut être amené au caveau des ancêtres, une pierre est dressée à côté de celui-ci. Elle est alors considérée comme le mort et on peut donc lui rendre hommage lors des cérémonies. Chez les Bara : lorsque quelqu'un meurt sans enfant pour perpétuer sa mémoire, une pierre est dressée pour que le défunt ne soit pas oublié de la communauté. Notons que ces monolithes peuvent recevoir des parures végétales ou être couronnés d'un crâne de zébu. La seconde raison est de l'ordre de la commémoration. Une pierre a pu être dressée lors de la fondation du village. Elle se trouve alors à proximité de la place villageoise et de la tombe du fondateur et elle est vénérée. D'autres pierres sont plantées en commémoration d'événements importants. Elles se dressent en un lieu bien visible, sur une éminence, au carrefour de chemins, à l'entrée du village. Elles peuvent marquer l'alliance matrimoniale entre clans, avoir été offertes par un roi de passage, honorer une personne célèbre. Elles peuvent aussi délimiter le territoire d'un village. La signification symbolique de ces pierres peut être restreinte au niveau d'une famille ou d'un clan ou être comprise par l'ensemble de la population selon ce qu'elles « racontent ». Le transport et l'érection d'une pierre, parfois sur de longues distances, donnent lieu à la mobilisation de beaucoup de monde et peut s'étaler sur plusieurs jours. C'est l'occasion de rituels à la fois festifs et solennels qui donnent notamment lieu au sacrifice de nombreux bœufs puis à la consommation de leur viande. Il faut noter que le transport fait partie intégrante des cérémonies, qu'elles soient funéraires ou commémoratives.

La Polynésie offre un exemple d'utilisation de pierres dressées bien documenté par les sources historiques et



Fig. 58 – Le *marae* Vaiotea dans la vallée de Papeno'o à Tahiti. Le *marae* principal possède dans sa cour plusieurs pierres dressées (pierres d'appui) qui font face à d'autres pierres dressées accolées au *ahu*.

l'archéologie. Le fait que ces monuments aient été en usage jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voire très tard dans le siècle suivant, a permis de conserver, au moins partiellement jusqu'à aujourd'hui, la mémoire de leur signification. Nous disposons ainsi d'une référence qui illustre toute la complexité du phénomène des pierres dressées pour une société lignagère, qui permet d'en comprendre les significations spirituelles et d'en connaître les usages (Maric et Marchesi 2015). La religion ancestrale polynésienne était polythéiste. Elle comprenait une multitude de dieux reflétant la hiérarchie des hommes, les espèces vivantes, animales et végétales, et les minéraux. Certains ancêtres des lignées étaient déifiés et avaient droit à des cultes au même titre que les autres dieux. On trouve principalement des pierres dressées sur des sites proprement religieux mais des pierres se dressent aussi dans des espaces funéraires, sur des structures d'habitat et sur des limites territoriales. Leur point commun est leur caractère sacré quel que soit le domaine concerné. Le monument religieux est avant tout un lieu sacré régi par un certain nombre de règles et d'interdits. Il s'inscrit dans un paysage où tous les éléments naturels remarquables ont du sens. Aux Îles de la Société par exemple, les « temples » (*marae*) comportent une cour, un « autel » (*ahu*) et le plus souvent des pierres dressées implantées, pour certaines devant le *ahu* et pour d'autres dans la cour (fig. 58). Les pierres dressées qui se trouvent au pied du *ahu*, devant l'espace le plus sacré, matérialisent les emplacements où s'incarnent les dieux et/ou les esprits des ancêtres lors des cérémonies. D'autres pierres, dites d'appui, se dressent dans la cour. Au premier rang, elles marquent la place du ou des chefs lors des cérémonies. Elles étaient dans



Fig. 59 – Tiki Tefiifii, île de Hiva Oa, archipel des Marquises.

ce cas nominatives, et portaient un nom lié au titre et au rang social de la personne. Derrière, d'autres pierres dressées indiquent la place des officiants. Deux blocs de forme identique peuvent donc avoir une fonction et un sens différents selon leur position sur l'espace sacré. Le lieu d'érection des monolithes n'est pas neutre, y compris sur un même monument, il participe à leur signification.

Toutes les pierres dressées ont une signification pour leurs utilisateurs. Lorsqu'elles ne constituent pas un simple élément architectural, elles possèdent une désignation générique qui indique leur fonction et un nom propre au même titre qu'une personne. Elles sont donc individualisées et ne sont pas interchangeables. On retrouve ces mêmes principes spirituels dans tous les archipels de la Polynésie avec des variations locales qui ont donné par exemple les *tiki* aux Îles Marquises ou les célèbres statues géantes, les *moai*, de l'île de Pâques. Par ailleurs, on constate qu'il n'y a pas de hiérarchie liée à la forme ou au niveau de finition des pierres dressées. Ce qui compte, c'est la signification. Un simple bloc réceptacle d'un dieu majeur sur un site sacré aura bien plus d'importance

religieuse qu'une grande dalle représentant un ancêtre clanique qui se dresse sur un autre site. La forme d'une pierre dressée n'est donc pas liée à sa signification (fig. 59). Enfin, notons que le monument religieux ne peut être construit que sur la terre qui appartient au lignage qui l'édifie. Il atteste donc autant du lien de cette terre au lignage que du lien de celui-ci à cette terre et donc des droits qu'il peut y exercer.

### **L'apport de l'ethnologie**

Ces observations, effectuées de par le monde dans des sociétés actuelles levant des pierres, ne permettent pas d'expliquer directement le fonctionnement et l'utilisation de nos propres mégalithes, mais elles peuvent alimenter utilement la réflexion. D'abord, le lien entre pierres dressées et ancêtres est fréquent, comme l'est la légitimation par les ancêtres de l'occupation d'un espace par un groupe humain. De nombreux exemples ethnologiques attestent ce lien fondamental dans les sociétés traditionnelles et le rôle que peuvent occuper des pierres dressées dans l'appropriation des territoires et l'interprétation culturelle des paysages (Defaix 2006, Guillaud 2008). Ces études montrent que la relation groupe humain/espace est inscrite dans le temps à partir de l'ancêtre fondateur et que le lien du groupe à sa terre est construit par un ensemble de discours mythologiques et de gestes. Les mégalithes participent à cette construction, ils constituent à la fois l'élément commémoratif de l'ancêtre et le marqueur territorial.

Il est donc probable que les pierres levées néolithiques, ou du moins certaines, aient quelque chose à voir avec les ancêtres de ceux qui les ont érigées, avec leurs morts et avec la perception et l'appropriation de leur territoire.

Si chaque statue-menhir figure l'ancêtre du clan qui l'a érigée, on peut comprendre que dans un groupe stylistique commun, chaque statue soit un peu différente des autres car

elle représente un individu précis et reconnaissable tout en s'inscrivant dans une culture partagée par plusieurs clans. Il est frappant en effet de constater que si les statues-menhirs d'Occitanie partagent le même aspect général, aucune n'est parfaitement identique à une autre. Ceci semble s'opposer à la figuration d'un dieu particulier car il en est généralement fait, y compris dans les sociétés anciennes, une figuration stéréotypée. Par contre, cette diversité laisse à penser qu'il s'agit de représentations de personnages bien individualisés, connus et identifiables ; et plutôt d'individus puissants, car ils portent tout un équipement vestimentaire et des objets précieux au Néolithique. Ces statues pourraient représenter les personnages, légendaires ou réels, qui justifient et légitiment la présence des groupes sur leur terre. Il pourrait donc s'agir de la figuration d'un ancêtre ou d'un chef important, celui qui a créé le clan ou le village où se dresse son effigie. Cette présence rappellerait aussi à chacun qu'il appartient à un groupe, une lignée, probablement fondé sur des liens familiaux et des alliances matrimoniales.

On peut aussi s'interroger sur la place des statues-menhirs dans l'ensemble plus vaste des menhirs. Puisqu'ailleurs des pierres d'aspect différent ont un même sens, est-il possible qu'ici certains menhirs non décorés aient la même signification que les statues-menhirs ? Et donc plus largement quel est le lien, s'il existe, entre les menhirs isolés ou groupés et les statues-menhirs ? Ces monolithes sont-ils deux expressions d'un même phénomène spirituel ?

Les quelques exemples extra-européens que nous avons évoqués semblent indiquer que, chaque fois, les pierres levées appartiennent à une population bien identifiée qui partage une même langue (même s'il y a des variations dialectales), un même territoire, une même histoire et les mêmes croyances. Nous pouvons donc supposer sans trop de risque que les statues-menhirs d'Occitanie obéissent à la même logique et

appartiennent à une même population de la fin du Néolithique, ce qui semble être corroboré, malgré quelques variations locales, par les productions céramiques et lithiques.

Par ailleurs, les exemples éthiopiens et malgaches montrent notamment que leurs pierres dressées peuvent recevoir des ornements sous la forme de colorants et/ou de végétaux. Si nous ne trouvons pas de trace de ces éléments sur les pierres dressées d'Occitanie, nous ne pouvons pas exclure qu'elles aient été ornées ou mises en scène avec des matériaux périssables. Nos pierres dressées et nos statues-menhirs sont certainement les derniers vestiges visibles d'un univers spirituel bien plus complexe que ne pourraient le laisser supposer ces monolithes. Il faut enfin se souvenir que d'autres populations dressent des monuments en bois, par exemple les fameux poteaux-totems des populations natives de la côte nord-ouest du Pacifique (États-Unis), pour des raisons similaires ou proches de celles qui dressent des pierres. Ainsi, on ne peut exclure l'hypothèse que des monuments de bois aient existé dans les plaines littorales d'Occitanie où la pierre est peu ou pas présente.

Dans les sociétés traditionnelles, contrairement à ce que nous faisons depuis à peine plus de deux siècles en Occident, il n'y a pas de séparation entre nature et culture, entre sacré et profane. Ces domaines s'imbriquent. C'est pour cela que souvent les forces naturelles sont assimilées à des esprits ou des dieux. C'est pour cela aussi qu'un arbre, une colline ou une pierre dressée peut posséder une dimension spirituelle, porter un nom, être respecté, comme c'est par exemple encore le cas en Polynésie. Ainsi, chaque élément naturel, pierre, eau, plante, animal, est porteur de sens. Les statues-menhirs participent de cette vision traditionnelle du monde, elles portent un message qui était probablement compréhensible par tous et très explicite, de par la variété des éléments figurés sur chaque statue et la tradition orale qui y était certainement attachée.

## Un patrimoine exceptionnel à protéger



Fig. 60 – La statue-menhir de la Pierre Plantée (Lacaune, Tarn) est exposée aux agents climatiques qui favorisent le développement de micro-organismes qui altèrent la surface gravée de la stèle (2017).

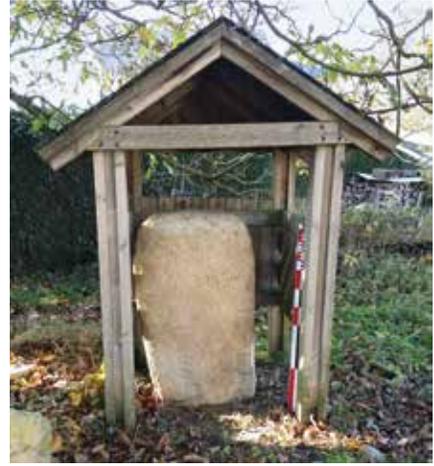
Les 208 monuments aujourd'hui recensés en Occitanie racontent chacun une histoire particulière, parfois mouvementée, de leur date de découverte à leur situation actuelle. Ils en portent les stigmates.

Nombre de statues-menhirs ont été mises au jour lors de labours et sont alors marquées par les instruments aratoires. Elles ont aussi souvent été remployées comme éléments de construction et ont parfois été débitées et équarries. Certaines ont servi de seuil, de marche, d'élément de perron ou de pavement. Les faces de ces statues-menhirs exposées à des passages répétés sont très usées, voire illisibles. D'autres monuments ont connu des sorts divers : comme banc, contrecœur de cheminée, plateau de table, pierre à aiguiser, pontet, etc. La statue-menhir des Vidals, quant à elle, présente nettement une tentative d'extraction de meule, et la statue-menhir du Col des Saints a son dos ponctué de trous de mortaises. Enfin, huit d'entre elles, connues par un dessin, une photographie ou une description, n'ont pu être retrouvées.

### Des choix néfastes de présentation

Leur intérêt archéologique reconnu, les statues-menhirs auraient dû recueillir toute l'attention requise pour assurer leur préservation ; ce ne fut, et ce n'est, hélas pas toujours le cas. Les solutions de soclage des monuments pour leur présentation au public n'ont pas toujours été soucieuses du respect de leur intégrité, comme ce fut le cas pour les statues-menhirs de Puech Réal et du Mas d'Azaïs, sciées à leur base pour les poser à plat sur un socle lors de l'exposition universelle au Trocadéro en 1900. Autre pratique dommageable assez fréquente : inclure la base de la statue-menhir dans du béton pour la stabiliser.

L'érection des monuments en extérieur, les offrant à la vue et à la connaissance du plus grand nombre, a eu des incidences sur leur état de conservation. Les facteurs climatiques (gel/



dégel, mousses et lichens) ont en effet grandement altéré leur surface [fig. 60] avec une perte de relief des décors (Servelle, 2018). Des monuments aujourd'hui considérés comme des menhirs peuvent ainsi avoir été, à l'origine, des statues-menhirs dont les figurations ont complètement disparu.

Enfin, pour faciliter la lecture des motifs représentés sur les statues-menhirs exposées en extérieur, les traits ont parfois été surlignés à la craie ou, pire, avec un caillou ou un instrument métallique, fragilisant ou détériorant les gravures originales (Servelle, 2018) [fig. 61].

Aujourd'hui, trop de statues-menhirs sont toujours conservées en extérieur sur le domaine privé pour l'essentiel mais aussi parfois sur le domaine public. Des abris ont été aménagés sur certaines d'entre elles, mais cette protection n'est guère satisfaisante car, si elle limite les impacts érosifs, elle ne peut faire totalement écran au brouillard et à l'humidité apportée par le vent, ce qui génère à terme la colonisation de la roche par les lichens et l'action du gel/dégel (fig. 62).

### Mise à l'abri et contrôle sanitaire

Garantir la longévité de ces monuments uniques nécessite de réunir des conditions de conservation qui les soustraient aux impacts climatiques, les protègent de la destruction et de tout dommage. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Hermet prend conscience de la valeur et de la fragilité de ces monuments. Il s'emploie à les mettre à l'abri en les déposant ou en incitant leurs propriétaires à les déposer à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron qui donnera naissance au musée Fenaille. La Dame de

Fig. 61 – La statue-menhir de la Montjarié (Le Bez, Tarn) a été regravée grossièrement, détruisant irrémédiablement les gravures originales du Néolithique (2020).

Fig. 62 – Protégée par un abri non adapté contre les intempéries, l'érosion de la statue-menhir de Candoubre (Murat-sur-Vèbre, Tarn) se poursuit (2017).



Fig. 63 – La statue-menhir de Saint-Julien (Belmont-sur-Rance, Aveyron) a été remplacée sur son lieu de découverte par une copie en pierre dans le cadre d'un projet de développement touristique piloté par le Département de l'Aveyron (2017).

Saint-Sernin et la statue-menhir des Maurels, données en 1891, ont ainsi été les premiers jalons d'une collection qui compte aujourd'hui 21 pièces. Dans le Gard, le Muséum d'Histoire Naturelle de Nîmes est le destinataire principal des statues-menhirs découvertes dans ce département, ce qui lui a permis de constituer au fil des ans une des plus belles collections.

Déposer les statues-menhirs dans des musées ou dans un espace adapté qui permette de les exposer et d'expliquer au public le contexte dans lequel elles ont été érigées apparaît comme une des meilleures solutions pour préserver et transmettre aux générations futures ces monuments exceptionnels. L'appropriation et la valorisation de ce patrimoine par les collectivités, proches des découvreurs et des propriétaires de statues-menhirs, présentent l'avantage de montrer les monuments sur leur territoire et d'inviter la population à se mobiliser pour la protection de ce bien commun. Cette initiative peut être complétée par la création de *fac-similé* ou de tout autre moyen de restitution replacé près du lieu de découverte de la statue-menhir dans son environnement paysager. Dans les années 2000, cette option a été concrétisée par le Département dans le Sud-Aveyron avec des copies en pierre (Serres, 2005) (fig. 63).

Dans le même temps, la direction régionale des affaires culturelles de Midi-Pyrénées et le Service régional de l'archéologie ont soutenu le projet de création du Centre d'interprétation des mégalithes à Murat-sur-Vèbre (CIM) consacré à la « civilisation des statues-menhirs », inauguré en 2007 et initié par la communauté de communes des monts de Lacaune et plus particulièrement la commune de Murat-sur-Vèbre. Huit statues-menhirs originales ont ainsi pu intégrer cette structure et être présentées au public. Le CIM s'intègre aujourd'hui dans un programme engagé par le Pôle d'équilibre territorial et rural (PETR) des Hautes Terres d'Oc autour de la connaissance, la conservation et la valorisation des statues-menhirs. Ce dernier a notamment été chargé de piloter la création du réseau de « La route des statues-menhirs

d'Occitanie » et a produit une carte interactive des statues-men-hirs accessible sur le site internet de la Région Occitanie.

Dans le même esprit est né le projet de création d'un espace dédié aux statues-men-hirs dans le Sud-Aveyron. Quinze statues-men-hirs appartenant à des propriétaires privés, et jusqu'ici conservées chez leurs inventeurs, souvent dans des fermes, ont fait l'objet d'un conventionnement entre chaque propriétaire privé et la Communauté de communes des monts Rance et Rougier pour un dépôt d'une durée minimale de cinquante ans.

Aujourd'hui, des techniques de relevés en trois dimensions permettent d'obtenir un instantané précis d'une statue-menhir sans risque de porter préjudice à son intégrité comme cela a pu être le cas lors de la duplication par moulage. La photogrammétrie est une des options possibles pour reconstituer un monument en 3D tout en évitant son contact. Plus de 70 monuments ont ainsi été numérisés. L'objectif est de soumettre à cette technique l'ensemble du corpus de la région à des fins conservatoires, d'étude et de valorisation.

## **La protection au titre des monuments historiques**

Au regard du corpus et du caractère exceptionnel de cette statuaire, le nombre de statues-men-hirs protégées au titre des Monuments historiques était des plus indigents jusqu'à une date récente puisque trois monuments seulement étaient classés. La reconnaissance de ce patrimoine par l'État était urgente. À ce jour, 74 statues-men-hirs supplémentaires ont été inscrites au titre des Monuments historiques. Cette protection, outre une reconnaissance de leur intérêt archéologique éminent, permet d'en assurer le suivi sanitaire et de mettre à la disposition de chaque propriétaire les compétences et les conseils des services patrimoniaux de l'État en vue de leur bonne conservation. À terme, près de la moitié du corpus devrait bénéficier d'un suivi pour sa mise en sécurité, sa conservation et sa restauration.

## L'impossible inventaire



Fig. 64 – La statue-menhir de Saint-Phalibert (Saint-Maximin, Gard).

Avant de présenter un inventaire, il est nécessaire de souligner qu'il s'agit d'un état des connaissances au moment où l'inventaire est dressé. Il sera donc enrichi au fil des nouvelles découvertes. Mais surtout, il est important d'avoir toujours à l'esprit que cet inventaire ne correspond qu'aux monolithes qui sont arrivés jusqu'à nous, 5000 ans après qu'ils aient été réalisés. Combien ont disparu ? Que représente ce qui est connu au regard de l'ensemble des statues-menhirs qui se dressaient à la fin du Néolithique ? 5 %, 10 %, beaucoup plus ? Nous ne le saurons probablement jamais.

Réaliser l'inventaire des statues-menhirs d'Occitanie paraît à première vue une tâche relativement simple. Il suffit de compter les monuments connus. Dans la réalité les choses se compliquent rapidement et de nombreuses difficultés apparaissent. Doit-on prendre en compte les stèles anciennement signalées qui ont disparu depuis ? Doit-on prendre en compte les fragments, les monolithes dont les gravures sont supposées disparues mais dont la mise en forme générale correspond à celles des statues-menhirs qui ont conservé leur décor ? Que faire des stèles qui portent un décor non anthropomorphe ? Tout cela est une question de choix des chercheurs.

Il s'agit aussi parfois d'erreurs manifestes lorsque, par exemple, un bloc qui a subi une préparation pour en extraire une meule à mouder le grain est ensuite publié comme une statue-menhir.

Dans l'inventaire qui suit nous avons tenté d'être les plus exhaustifs possible tout en étant exigeants. Ainsi, nous n'avons pas retenu les monolithes qui, par leur aspect général, peuvent correspondre à la mise en forme des statues-menhirs mais qui ne portent aucun attribut. Nous fournissons malgré tout la liste de ces monolithes pour la bonne information du lecteur.

En retenant comme critère la présence d'au moins un attribut reconnu, nous dénombrons 208 statues-menhirs en Occitanie ainsi que 3 en Ardèche et 3 en Vaucluse qui doivent être prises en compte car elles partagent un style de gravure et sont également attribuées au Néolithique final.

L'inventaire est présenté selon les deux groupes régionaux, par ordre des départements, puis des communes. Sont mentionnés ensuite le nom du monument, la date de découverte, les dimensions, le lieu de conservation et la première mention bibliographique. Un relevé de la face principale permet également d'identifier le monument (échelle : 1 m).

# Inventaire des statues-menhirs de la région Occitanie et des départements limitrophes

## Région du Haut-Languedoc et Rouergue

### Aveyron



**001 Balaguier-sur-Rance**  
Balaguier  
2002  
82 x 53 x 19 cm  
Inaccessible  
Serres Servelles 2003  
Inscrite MH le 13/11/2019



**006 Broquiès**  
Lacoste  
1898  
92 x 46 x 23 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1903



**002 Balaguier-sur-Rance**  
Puech du Lac / Canteloup  
1934  
98 x 54 x 15 cm  
Musée de Saint-Crépin,  
Laval-Roquecezière  
Clottes 1985  
Inscrite MH le 13/11/2019



**007 Brousse-le-Château**  
Crays  
1955  
52 x 45 x 12 cm  
Château, Brousse-le-Château  
Balsan 1982  
Inscrite MH le 14/10/2019



**003 Belmont-sur-Rance**  
Mas Montet / Belmont  
1996  
73 x 44 cm  
Inaccessible  
Serres Maillé 1997  
Inscrite MH le 14/10/2019



**008 Calmels-et-le-Viala**  
Mas Capelier 1  
1866  
75 x 41 x 17 cm  
Musée d'Archéologie Nationale,  
Saint-Germain-en-Laye  
Hermet 1892b



**004 Belmont-sur-Rance**  
Saint-Julien  
1899  
80 x 60 cm  
Disparue  
Hermet 1900



**009 Calmels-et-le-Viala**  
Mas Capelier 2  
1866  
Dimensions non connues  
Perdue  
Hermet 1892b



**005 Brasc**  
Borie des Paulets  
1959  
143 x 63 x 21 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Balsan 1948



**010 Calmels-et-le-Viala**  
Maurels  
1880  
209 x 73 x 25 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1892b



**011 Camarès**  
Philippe  
2018  
55 x 103 x 33 cm  
Inaccessible  
Inédit



**018 Coupiac**  
Réganel 1 / Planas 1  
1950  
105 x 75 x 27 cm  
Inaccessible  
Balsan Costantini 1960



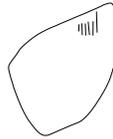
**012 Combret**  
Lucante  
1984.  
9 x 36 x 14 cm  
Inaccessible  
Costantini Serres 1985  
Inscrite MH le 14/10/2019



**019 Coupiac**  
Réganel 2 / Planas 2  
1950  
74 x 39 x 11 cm  
Inaccessible  
Balsan Costantini 1960



**013 Combret**  
Saint-Léonce  
1930  
90 x 42 x 15 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Pouget 1940



**020 Coupiac**  
Réganel 3  
1950  
98 x 65 x 30 cm  
Inaccessible  
Balsan Costantini 1960



**014 Combret**  
Serres  
1996  
78 x 58 x 18 cm  
Inaccessible  
Serres 1997  
Inscrite MH le 14/10/2019



**021 Durenque**  
La Cammazie-Salvetat  
1970  
114 x 38 x 10 cm  
Musée Fabié, Durenque  
Balsan 1971  
Inscrite MH le 14/10/2019



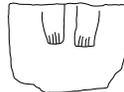
**015 Coupiac**  
Castor  
2014  
28 x 25 x 12 cm  
Inaccessible  
Inédit



**022 Fayet**  
Planet  
2014  
105 x 55 x 18 cm  
Espace archéologique  
départemental, Montrozier  
Maillé 2016  
Inscrite MH le 13/11/2019



**016 Coupiac**  
Monteillet  
2002  
85 x 65 x 27 cm  
Inaccessible  
Serres 2003  
Inscrite MH le 14/10/2019



**023 Laval-Roquecezière**  
Bastide  
2014  
73 x 93 x 12 cm  
Musée Damien Bec,  
Laval-Roquecezière  
Maillé 2015



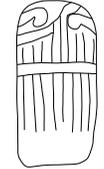
**017 Coupiac**  
Prade  
1900  
49 x 45 x 18 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1901b



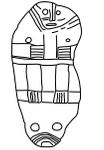
**024 Laval-Roquecezière**  
Montvallon  
2004  
67 x 58 x 6 cm  
Musée Damien Bec,  
Laval-Roquecezière  
Serres 2005  
Inscrite MH le 14/10/2019



**025 Laval-Roquezezière**  
Plo du Roi  
1965  
70 x 60 x 10 cm  
Musée Damien Bec,  
Laval-Roquezezière  
Balsan 1968



**026 Laval-Roquezezière**  
Saint-Maurice d'Orient  
1959  
105 x 51 x 16 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Balsan 1959



**027 Martrin**  
Jouvayrac  
2000  
91 x 45 x 15 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Serres 2001



**028 Martrin**  
Raffinié  
1880  
55 x 61 x 18 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1900



**029 Montagnol**  
Cénomes  
1940  
72 x 49 x 28 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Balsan 1963



**030 Montagnol**  
Verrière  
1920  
99 x 47 x 15 cm  
Musée Soulage, Rodez  
Hermet 1924



**031 Montclar**  
Saint-Jean de l'Hôpital  
1993  
66 x 73 x 25 cm  
Inaccessible  
Serres 1997



**032 Montlaur**  
Maz d'Azais 1  
Avant 1900  
112 x 75 x 11 cm  
Musée d'Archéologie Nationale,  
Saint-Germain-en Laye  
Hermet 1901



**033 Montlaur**  
Saumecourte 2  
1968  
98 x 42 x 18 cm  
Château de Montégut, Gissat  
Balsan 1972  
Inscrite MH le 14/10/2019



**034 Mounès-Prohencoux**  
Albespy 1  
2005  
83 x 46 x 16 cm  
Inaccessible  
Maillé Serres 2007  
Inscrite MH le 12/01/2021



**035 Mounès-Prohencoux**  
Albespy 2  
2005  
107 x 66 x 8 cm  
Inaccessible  
Maillé Serres 2007  
Inscrite MH le 12/01/2021



**036 Mounès-Prohencoux**  
Albespy 3  
2005  
75 x 48 x 12 cm  
Inaccessible  
Maillé Serres 2007  
Inscrite MH le 12/01/2021



**037 Mounès-Prohencoux**  
Cros  
1912  
200 x 102 x 25 cm  
Inaccessible  
Hermet 1912



**038 Mounès-Prohencoux**  
Mas Viel 1  
1900  
124 x 51 x 23 cm  
Inaccessible  
Hermet 1906



**039 Mounès-Prohencoux**  
Mas Viel 2  
1975  
173 x 84 x 24 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Serres 1997



**046 Peux-et-Couffouleux**  
Pailhemalbiau  
1981  
210 x 84 x 30 cm  
Inaccessible  
Arnal 1983  
Inscrite MH le 14/10/2019



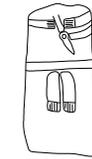
**040 Mounès-Prohencoux**  
Mas Viel 3  
1975  
125 x 80 x 30 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Serres 1997



**047 Pont-de-Salars**  
Cazals  
2007  
300 x 160 x 55 cm  
Inaccessible  
Maillé 2010



**041 Mounès-Prohencoux.**  
Nougras  
1897  
69 x 36 x 15 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1898



**048 Pousthomy**  
Pousthomy 1  
1859  
137 x 80 x 34 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Foulquié-Lavernhe 1864



**042 Mounès-Prohencoux**  
Plo du Mas Mas-Viel  
1998  
62 x 63 x 15 cm  
Inaccessible  
Serres 1999  
Inscrite MH le 13/11/2019



**049 Pousthomy**  
Pousthomy 2  
1859  
167 x 63 x 179 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Foulquié-Lavernhe 1864



**043 Mounès-Prohencoux**  
Puech de Nougras 1  
1990  
110 x 72 x 18 cm  
Inaccessible  
Cabanes Serres 1991  
Inscrite MH le 13/11/2019



**050 Rebourguil**  
Esplas  
2012  
60 x 68 x 13 cm  
Château d'Esplas, Rebourguil  
Maillé Serres 2012



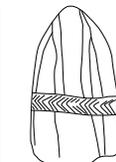
**044 Mounès-Prohencoux**  
Puech de Nougras 2  
1995  
122 x 107 x 30  
Inaccessible  
Serres Maillé 1996  
Inscrite MH le 13/11/2019



**051 Rebourguil**  
Serre Grand  
1860  
80 x 38 x 13 cm  
Musée d'Archéologie Nationale,  
Saint-Germain-en-Laye  
Hermet 1898



**045 Mounès-Prohencoux**  
Vignals  
1983  
110 x 66 x 15 cm  
Inaccessible  
Cabanes *et al.* 1983  
Inscrite MH le 13/11/2019



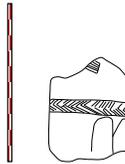
**052 Rivière-sur-Tarn**  
Rivière  
1909  
100 x 50 x 38 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1909



**053 Saint-Affrique**  
 Bancanel  
 1982  
 168 x 84 x 15 cm  
 Salle d'exposition, Costes-Gozon  
 Aussibal 1983  
 Inscrite MH le 13/11/2019



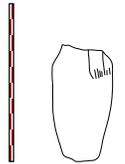
**060 Saint-Izaire**  
 Ardalies 5  
 1975  
 85 x 52 x 28 cm  
 Inaccessible  
 Serres 1988  
 Inscrite MH le 11/12/2019



**054 Saint-Affrique**  
 Bournac  
 1980  
 64 x 56 x 18 cm  
 Maison de la mémoire, Saint-Affrique  
 Soutou 1981



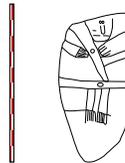
**061 Saint-Izaire**  
 Ardalies 6  
 1975  
 56 x 51 x 14 cm  
 Inaccessible  
 Serres 1988  
 Inscrite MH le 11/12/2019



**055 Saint-Beauzély**  
 Jasse de Comberoumal  
 1986  
 75 x 35 x 20 cm  
 Abbaye de Comberoumal, Saint-Beauzély  
 Clottes 1989



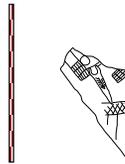
**062 Saint-Izaire**  
 Ardalies 7  
 1976  
 61 x 47 x 20 cm  
 Inaccessible  
 Serres 1988  
 Inscrite MH le 11/12/2019



**056 Saint-Izaire**  
 Ardalies 1  
 1971  
 95 x 51 x 12 cm  
 Inaccessible  
 Balsan 1972b  
 Inscrite MH le 11/12/2019



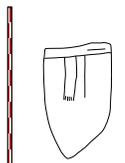
**063 Saint-Izaire**  
 Ardalies 8  
 1976  
 30 x 20 x 6 cm  
 Disparue  
 Serres 1988



**057 Saint-Izaire**  
 Ardalies 2  
 1971  
 73 x 50 x 12 cm  
 Inaccessible  
 Balsan 1972b  
 Inscrite MH le 11/12/2019



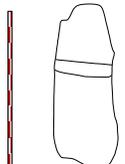
**064 Saint-Izaire**  
 Ardalies 9  
 1978  
 68 x 41 x 10 cm  
 Inaccessible  
 Serres 1988  
 Inscrite MH le 11/12/2019



**058 Saint-Izaire**  
 Ardalies 3  
 1971  
 72 x 47 x 15 cm  
 Inaccessible  
 Balsan 1972b  
 Inscrite MH le 11/12/2019



**065 Saint-Juéry**  
 Liquière Haute  
 2009  
 121 x 57 x 11  
 Inaccessible  
 Maillé Serres 2012  
 Inscrite MH le 13/11/2019



**059 Saint-Izaire**  
 Ardalies 4  
 1975  
 106 x 47 x 30 cm  
 Disparue  
 Serres 1988



**066 Saint-Sernin-sur-Rance**  
 Boutaran  
 1940  
 105 x 85 x 32 cm  
 Inaccessible  
 Balsan 1962  
 Inscrite MH le 14/10/2019



**067 Saint-Sernin-sur-Rance**  
 Dame de Saint-Sernin  
 1885  
 113 x 56 x 18 cm  
 Musée Fenaille, Rodez  
 Hermet 1888  
 Inscrite MH le 14/10/2019



**071 La Serre**  
 Monteils  
 1907  
 80 x 60 x 12 cm  
 Hôtel Assézat, Toulouse  
 Hermet 1907



**068 Saint-Sever-du-Moustier**  
 Nicoules  
 1975  
 131 x 58 x 19 cm  
 Musée Fenaille, Rodez  
 Balsan 1983



**072 Tauriac-de-Camarès**  
 Tauriac  
 1940  
 99 x 62 x 15 cm  
 Musée Fenaille, Rodez  
 Balsan 1959b



**069 La Salvetat-Peyralès**  
 Rech  
 1993  
 163 x 60 x 30 cm  
 Médiathèque, Salvetat-Peyralès  
 Laurière Bouscayrol 1993  
 Inscrite MH le 09/09/2020



**073 Vabre-l'Abbaye**  
 Saumecourte 1  
 1947  
 97 x 55 x 23 cm  
 Musée Fenaille, Rodez  
 Balsan 1951



**070 La Serre**  
 Anglas  
 1880  
 100 x 55 x 13 cm  
 Disparue  
 Hermet 1906b



**074 Vabre-l'Abbaye**  
 Saumecourte 3  
 1975  
 73 x 47 x 15 cm  
 Maison de la mémoire, Saint-Affrique  
 Serres 1988

## Hérault



**075 Avène**  
 Rouvignac.  
 1981  
 51 x 38 x 19 cm  
 DRAC Occitanie, Villemagne-l'Argentière  
 Gourdiolle Guiraud 1982



**077 Cambon-et-Salvergues**  
 Salvergues  
 1993  
 185 x 87 x 40 cm  
 Dépôt Communauté de Communes  
 Rodriguez 1995



**076 Cambon-et-Salvergues**  
 Foumendouire  
 1965  
 150 x 77 x 17 cm  
 Musée de Béziers, Béziers  
 Arnal *et al.* 1966



**078 Fraise-sur-Agout**  
 Cambaissy / Pioch  
 1850  
 167 x 117 x 30 cm  
 Sur place  
 Bouisset 1881  
 Inscrite MH le 28/12/2015



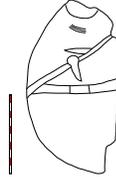
**079 Fraise-sur-Agout**  
Col de la Frajure  
2007  
290 x 132 x 39 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009  
Inscrite MH le 28/12/2015



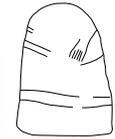
**086 La Salvetat-sur-Agout**  
Couffignet  
2004  
221 x 104 x 33 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 2009



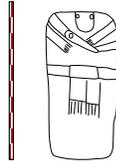
**080 Fraise-sur-Agout**  
Fontanelles / Capsan  
1997  
85 x 43 x 22 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 2009



**087 La Salvetat-sur-Agout**  
Gruasse 1  
1989  
222 x 98 x 47 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009



**081 Fraise-sur-Agout**  
Naujac  
2007  
160 x 100 x 20 cm  
Sur place  
Robert 2000



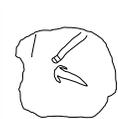
**088 La Salvetat-sur-Agout**  
Gruasse 2  
1999  
94 x 98 x 47 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 2009



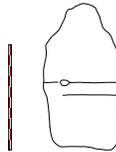
**082 Fraise-sur-Agout**  
Pomarède  
1989  
120 x 101 x 24 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009  
Inscrite MH le 28/12/2015



**089 La Salvetat-sur-Agout**  
Redondet / Gieussels  
1990  
263 x 95 x 42 cm  
Sur place  
Rodriguez 1995



**083 Le Puech**  
Mas Delon  
2002  
70 x 66 x 28 cm  
DRAC Occitanie, Lodève  
Bec-Dreton 2015



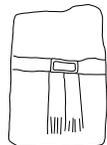
**090 La Salvetat-sur-Agout**  
Rieumajou  
1995  
139 x 72 x 25  
Inaccessible  
Rodriguez 2009



**084 Saint-Thibéry**  
La Mourre  
1970  
99 x 66 x 25 cm  
Musée Agathois, Agde  
D'Anna 1977



**091 La Salvetat-sur-Agout**  
Vidals de la Raviège  
2013  
208 x 86 x 34  
DRAC Occitanie, Nîmes  
Gasco Maillé 2014



**085 La Salvetat-sur-Agout**  
Cacavel  
1993  
180 x 109 x 42 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 1995

## Tarn



**092 Anglès**  
Jouclas  
1987  
300 x 85 x 47 cm  
Sur place  
Rodriguez 1995



**098 Cambounès**  
Fontbelle  
1960  
202 x 90 x 20 cm  
Inaccessible  
Lautier 1981



**093 Barre**  
Cantoul 1 / Combeynard  
1987  
266 x 58 x 35 cm  
Sur place  
Lautier 1988  
Inscrite MH le 14/10/2019



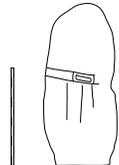
**099 Cambounès**  
Plano / Fontanelles II  
2002  
255 x 120 x 35 cm  
Inaccessible  
Lautier 1981



**094 Barre**  
Cantoul 2 / Resse  
1991  
187 x 86 x 18 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009



**100 Curvalle**  
Flamenc 1  
1974  
49 x 39 x 13 cm  
Salle d'exposition, Miolles  
Lautier 1981  
Inscrite MH le 13/11/2019



**095 Boissezon**  
Vergnas  
2006  
167 x 60 x 30 cm  
Centre d'interprétation, Murat-sur-Vèbre  
Rodriguez 2009



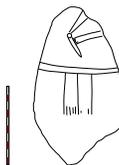
**101 Curvalle**  
Flamenc 2  
1978  
85 x 67 x 30 cm  
Salle d'exposition, Miolles  
Lautier 1981  
Inscrite MH le 13/11/2019



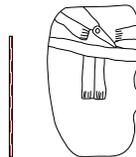
**096 Brassac**  
Crouxigues  
1850  
233 x 100 x 25 cm  
Inaccessible  
Perrier 1919  
Inscrite MH le 14/10/2019



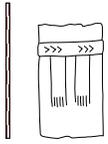
**102 Curvalle**  
Puech de Cabanettes  
1950  
96 x 48 x 13 cm  
Salle d'exposition, Miolles  
Lautier Malet 1987



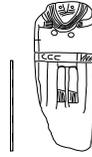
**097 Cambounès**  
Bouissa-Quillat  
1950  
170 x 97 x 16 cm  
Sur place  
Bonnet 2006



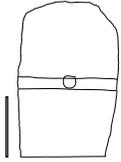
**103 Escroux**  
Borie de Blavy  
1987  
127 x 74 x 10 cm  
Inaccessible  
Lautier 1988  
Inscrite MH le 14/10/2019



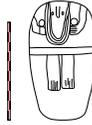
**104 Escroux**  
Escroux  
1911  
Détruite  
Hermet 1911



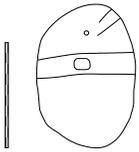
**111 Lacaune**  
Frescaty  
1902  
167 x 67 x 20 cm  
Inaccessible  
Hermet 1905



**105 Fontrieu**  
Longuecamp  
1987  
260 x 115 x 40 cm  
Inaccessible  
Inédit



**112 Lacaune**  
Gransise  
1969  
123 x 70 x 12 cm  
Syndicat initiative Lacaune  
Lautier Maurel 1973  
Inscrite MH le 14/10/2019



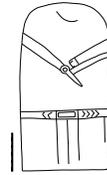
**106 Fontrieu** (ex : Castelnaud-de-Brassac)  
Cambous  
1987  
138 x 93 x 28 cm  
Centre d'interprétation des  
mégolithes, Murat-sur-Vèbre  
Record *et al.* 1987  
Inscrite MH le 14/10/2019



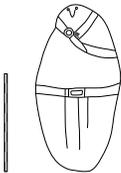
**113 Lacaune**  
Montalet  
2009  
302 x 107 x 58 cm  
Inaccessible  
Gasco Maillé 2013



**107 Fontrieu** (ex : Castelnaud-de-Brassac)  
Teil / Al Faux  
1989  
171 x 95 x 17 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 1995  
Inscrite MH le 14/10/2019



**114 Lacaune**  
Pierre Plantée  
1881  
450 x 185 x 67 cm  
Sur place  
Crozes 1865  
Classée MH le 17/09/1883



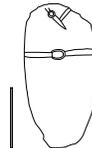
**108 Fontrieu** (ex : Castelnaud-de-Brassac)  
Soulière  
1989  
220 x 103 x 50 cm  
Sur place  
Lautier 1981  
Inscrite MH le 14/10/2019



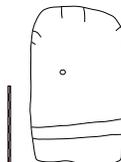
**115 Lacaune**  
Vidals  
1886  
255 x 131 x 32 cm  
Parc zoologique du Lunaret,  
Montpellier  
Hermet 1898  
Inscrite MH le 28/12/2015



**109 Fontrieu** (ex : Ferrière)  
Planissart / Bonnefon  
1977  
337 x 146 x 43 cm  
Sur place  
Lautier 1981



**116 Lasfaillades**  
Bouscadié  
1967  
240 x 122 x 34 cm  
Sur place  
Rodriguez 1995



**110 Lacaune**  
Barraque des Fournials  
1968  
200 x 81 x 22 cm  
Musée de Rieumontagné, Nages  
Robert 2000



**117 Le Bez**  
Baïssas / La Cugnassarié  
2006  
240 x 111 x 27 cm  
Sur place  
Bonnet 2009



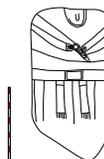
**118 Le Bez**  
Croix de Guior / Lacrouzette  
2007  
270 x 90 x 50 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 2009



**125 Moulin-Mage**  
Pech de Naudène / Haute Vergne  
1985  
123 x 54 x 13 cm  
Inaccessible  
Lautier 1988



**119 Le Bez**  
Guior-Haut  
1994  
195 x 65 x 40 cm  
Sur place  
Bonnet Jeanjean 2009



**126 Moulin-Mage**  
Rieuvel 1  
1896  
210 x 107 x 30 cm  
Sur place  
Hermet 1900  
Inscrite MH le 14/10/2019



**120 Le Bez**  
Monjarié / Sécum  
1992  
260 x 114 x 50 cm  
Sur place  
Serre 1997



**127 Moulin-Mage**  
Rieuvel 2  
1987  
138 x 63 x 22 cm  
Sur place  
Serres 1997  
Inscrite MH le 14/10/2019



**121 Le Bez**  
Montagnol  
1996  
130 x 97 x 39 cm  
Centre d'interprétation, Murat-sur-Vèbre  
Rodriguez 1995



**128 Moulin-Mage**  
Vacant de Rieuvel  
2010  
300 x 150 x 50 cm  
Sur place  
Maillé 2010  
Inscrite MH le 14/10/2019



**122 Miolles**  
Jasse du Terral 1  
1993  
160 x 64 x 16 cm  
Salle d'exposition, Miolles  
Serville 1994  
Inscrite MH le 14/10/2019



**129 Murat-sur-Vèbre**  
Arribats  
1887  
105 x 65 x 20 cm  
Disparu  
Hermet 1900



**123 Miolles**  
Jasse du Terral 2  
1994  
110 x 67 x 10 cm  
Salle d'exposition, Miolles  
Malet Astié 1994  
Inscrite MH le 14/10/2019



**130 Murat-sur-Vèbre**  
Bessière  
1897  
155 x 100 x 25 cm  
Musée Fenaille, Rodez  
Hermet 1900



**124 Montirat**  
Darnis  
1990.  
70 x 40 x 14 cm  
Inaccessible  
Inédit



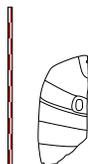
**131 Murat-sur-Vèbre**  
Candoubre  
2004  
127 x 77 x 17 cm  
Inaccessible  
Rodriguez 2009  
Inscrite MH le 30/10/2019



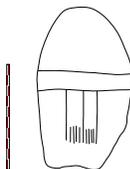
**132 Murat-sur-Vèbre**  
Col des Saints  
1952  
245 x 107 x 35 cm  
Centre d'interprétation des  
mégalithes, Murat-sur-Vèbre  
Soutou 1959  
Inscrite MH le 30/10/2019



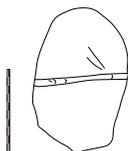
**139 Murat-sur-Vèbre**  
Moulin de Louat / Louat 2  
2003  
200 x 95 x 20 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009  
Inscrite MH le 30/10/2019



**133 Murat-sur-Vèbre**  
Devès de Félines  
1991  
69 x 29 x 22 cm  
Centre d'interprétation des  
mégalithes, Murat-sur-Vèbre  
Robert 2000



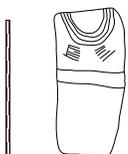
**140 Murat-sur-Vèbre**  
Plos 1  
1880  
155 x 90 x 20 cm  
Musée Toulouse Lautrec, d'Albi  
Hermet 1901



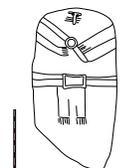
**134 Murat-sur-Vèbre**  
Fabet / Route de Barre  
1991  
174 x 90 x 60 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009



**141 Murat-sur-Vèbre**  
Ténézole  
2005  
75 x 82 x 19 cm  
Centre d'interprétation, Murat-  
sur-Vèbre  
Rodriguez 2009



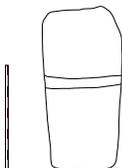
**135 Murat-sur-Vèbre**  
Favarels  
1978  
109 x 47 x 27 cm  
Centre d'interprétation des  
mégalithes, Murat-sur-Vèbre  
Lautier 1981  
Inscrite MH le 30/10/2019



**142 Nages**  
Cabanettes / Rouyregros  
2005  
270 x 142 x 47 cm  
Sur place  
Rodriguez 2009  
Inscrite MH le 30/10/2019



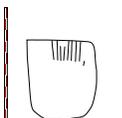
**136 Murat-sur-Vèbre**  
Landette  
2000  
130 x 78 x 30 cm  
Inaccessible  
Robert 2000  
Inscrite MH le 30/10/2019



**143 Nages**  
Lou Prat / Nages / Village  
1983  
156 x 59 x 26 cm  
Inaccessible  
Lautier 1988b



**137 Murat-sur-Vèbre**  
Lubio  
1960  
97 x 58 x 32 cm  
Inaccessible  
Lautier 1981



**144 Nages**  
Rouvière 1  
1970  
70 x 56 x 30 cm  
Musée de Rieumontagné, Nages  
Arnal et Maurel 1975



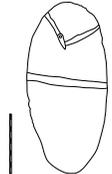
**138 Murat-sur-Vèbre**  
Malvielle / Louat 1  
1978  
210 x 94 x 17 cm  
Inaccessible  
Lautier 1981  
Inscrite MH le 30/10/2019



**145 Nages**  
Rouvière 2  
1987  
125 x 85 x 26 cm  
Musée de Rieumontagné, Nages  
Inédit



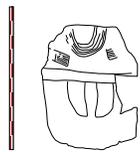
**146 Nages**  
 Triby  
 1873  
 210 x 91 x 42 cm  
 Sur place  
 Sabatier 1873  
 Inscrite MH le 30/10/2019



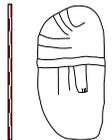
**147 Pont-de-Larn**  
 Sagnes Marty 1  
 2001  
 290 x 136 x 42 cm  
 Inaccessible  
 Rodriguez 2009  
 Inscrite MH le 30/10/2019



**148 Pont-de-Larn**  
 Sagnes Marty 2  
 2001  
 290 x 126 x 38 cm  
 Inaccessible  
 Rodriguez 2009  
 Inscrite MH le 30/10/2019



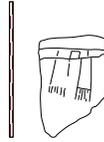
**149 Saint-Salvi-de-Carcavès**  
 Combarels  
 1980  
 88 x 65 x 8 cm  
 Inaccessible  
 Clottes 1983  
 Inscrite MH le 30/10/2019



**150 Saint-Salvi-de-Carcavès**  
 Ouradous 1 / Ouvradous  
 1930  
 99 x 50 x 22 cm  
 Inaccessible  
 Lautier 1979  
 Inscrite MH le 30/10/2019



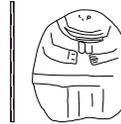
**151 Saint-Salvi-de-Carcavès**  
 Ouradous 2  
 1980  
 190 x 90 x 19 cm  
 Inaccessible  
 Rodriguez 2009  
 Inscrite MH le 30/10/2019



**152 Saint-Salvi-de-Carcavès**  
 Ouradous 3  
 2007  
 76 x 49 x 18 cm  
 Inaccessible  
 Maillé 2010



**153 Saint-Salvi-de-Carcavès**  
 Puech Real  
 1887  
 85 x 35 x 15 cm  
 Musée d'Archéologie Nationale,  
 Saint-Germain-en-Laye  
 Hermet 1892



**154 Viane**  
 Bon Espoir  
 1955  
 93 x 76 x 12 cm  
 Inaccessible  
 Lautier 1981  
 Inscrite MH le 30/10/2019



**155 Viane**  
 Puget 1  
 1995  
 76 x 75 x 8 cm  
 Centre d'interprétation, Murat-  
 sur-Vèbre  
 Record 2008  
 Inscrite MH le 30/10/2019



**156 Viane**  
 Puget 2  
 1995  
 155 x 65 x 19 cm  
 Centre d'interprétation, Murat-  
 sur-Vèbres  
 Inscrite MH le 30/10/2019

## Région du Bas-Languedoc

---

### Ardèche

---



**157 Lagorce**  
Serre-des-Fourches.  
1978.  
83 x 73 x 22 cm.  
Inaccessible.  
Gros *et al.* 1978.



**159 Saint-Martin-d'Ardèche**  
Grotte-Aven Meunier 2  
1969  
114 x 45 x 20 cm  
Orgnac-l'Aven, Cité de la  
Préhistoire  
Arnal *et al.* 1974



**158 Saint-Martin-d'Ardèche**  
Grotte-Aven Meunier 1  
1969  
163 x 60 x 25 cm  
Orgnac-l'Aven, Cité de la  
Préhistoire  
Arnal *et al.* 1974

### Gard

---



**160 Baron**  
Fontcouverte  
1974  
126 x 55 x 30 cm  
Inaccessible  
Roudil 1976



**163 Bragassargues**  
Château de Roux  
1902  
51 x 26 x 16 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Mingaud 1907



**161 Blandas**  
Baumelle 2  
2009  
66 x 31 x 14 cm  
DRAC Occitanie, Nîmes  
Galant *et al.* 2015



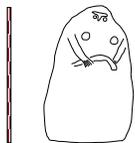
**164 Cannes-et-Clairan**  
Jonquières  
1994  
95 x 35 x 15 cm  
Musée du Colombier, Alès  
Inédit



**162 Blauzac**  
Maison Ferrand  
1977  
130 x 70 x 14 cm  
Inaccessible  
Gutherz *et al.* 1998  
Inscrite MH le 17/12/2019



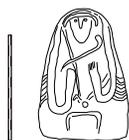
**165 Castelnaud-Valence**  
Gayette  
1890  
138 x 84 x 14 cm  
Musée de l'Homme, Paris  
Lombard-Dumas 1892



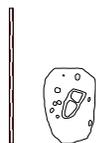
**166 Castelnau-Valence**  
Mas Martin  
1936  
102 x 55 x 25 cm  
Inaccessible  
Hugues 1938



**173 Collias**  
Courion 6  
1997  
80 x 50 x 15 cm  
Sur place. Gutherz *et al.* 1998



**167 Castelnau-Valence**  
Rosseronne  
1961  
125 x 88 x 19 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Hugues *et al.* 1963



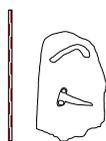
**174 Collias**  
Gaud  
1982  
57 x 43 x 18 cm  
Inaccessible  
Inédit  
Inscrite MH le 17/12/2019



**168 Castillon-du-Gard**  
Chemin de la Fontaine de Sériès  
1986  
41 x 43 x 6 cm  
Inaccessible  
Gutherz *et al.* 1988



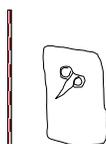
**175 Collorgues**  
Teste 1 / Mas de l'Aveugle 1  
1879  
170 x 70 x 24 cm  
Musée, Lodève  
Lombard-Dumas 1886



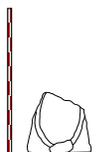
**169 Collias**  
Campguivard  
2020  
Inaccessible  
Inédit



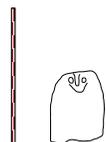
**176 Collorgues**  
Teste 2 / Mas de l'Aveugle 2  
1888  
134 x 49 x 17 cm  
Musée, Lodève  
Nicolas 1890



**170 Collias**  
Courion 1  
1997  
72 x 50 x 31 cm  
Mairie, Collias  
Gutherz *et al.* 1998



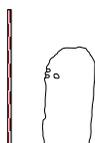
**177 Combas**  
Source du Roc  
1906  
42 x 45 x 12 cm  
Disparue  
Hugues Jeantet 1972



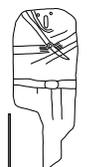
**171 Collias**  
Courion 3  
1997  
54 x 40 x 15 cm  
Sur place  
Gutherz *et al.* 1998



**178 Euzet**  
Colombier  
1960  
41 x 39 x 15 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Hugues *et al.* 1963



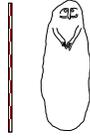
**172 Collias**  
Courion 5  
1997  
72 x 40 x 15 cm  
Sur place  
Gutherz *et al.* 1998



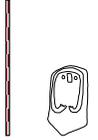
**179 Foissac**  
Craie  
1894  
155 x 64 x 10 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Dumas 1900



**180 Manduel**  
Fumérian  
2009  
79 x 44 x 11 cm  
DRAC Occitanie, Nîmes  
Inédit



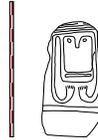
**187 Sainte-Anastasie**  
Grès  
1995  
101 x 36 x 19 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Jallet *et al.* 2019



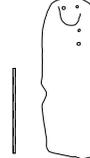
**181 Montagnac**  
Cimetière  
1977  
54 x 33 x 6 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Roudil 1978



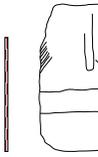
**188 Saint-Benézet**  
Candélaire  
1930  
66 x 37 x 11 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Hugues 1960  
Inscrite MH le 24/06/2021



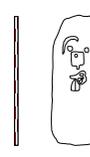
**182 Montagnac**  
Maison Aube  
1977  
85 x 38 x 13 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Roudil 1978



**189 Saint-Chaptes**  
Mas de la Tour  
190 x 75 x 25 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Hugues 1928



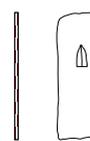
**183 Orthoux-Sérignac-Quilhan**  
Poumiès  
2000  
128 x 97 x 27 cm  
Sur place  
Inédit  
Inscrite MH le 17/12/2019



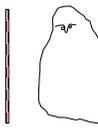
**190 Saint-Hilaire-de-Brethmas**  
Rouquette 1  
1995  
101 x 45 x 15 cm  
Sur place  
Salles 2011



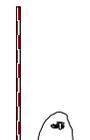
**184 Remoulins**  
Sartanette 1  
1982  
90 x 50 x 22 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Agussol *et al.* 1987



**191 Saint-Hilaire-de-Brethmas**  
Rouquette 3  
1995  
100 x 47 x 12 cm  
Sur place  
Salles 2011



**185 Remoulins**  
Sartanette 2  
1983  
103 x 77 x 10 cm  
Muséum d'Histoire Naturelle,  
Nîmes  
Agussol *et al.* 1987



**192 Saint-Hilaire-de-Brethmas**  
Rouquette 5  
1996  
24 x 27 x 5 cm  
DRAC Occitanie, Alès  
Salles 2011



**186 La Rouvière**  
Puech de la Cabane  
2019  
142 x 56 x 29 cm  
DRAC Occitanie, Nîmes  
Jallet *et al.* 2019  
Inscrite MH le 11/12/2019



**193 Saint-Hippolyte-de-Montaigu**  
Maguier  
110 x 77 x 40 cm  
Musée d'art sacré, Pont-Saint-  
Esprit  
Inédit



**194 Saint-Maximin**  
 Saint-Phalibert  
 1985  
 78 x 33 x 18 cm  
 Inaccessible  
 Guthertz *et al.* 1998  
 Inscrite MH le 17/12/2019



**199 Saint-Victor-des-Oules**  
 Mas de Nivart  
 1908. 159 x 64 x 19 cm  
 Muséum d'Histoire Naturelle,  
 Nîmes  
 Dumas 1908



**195 Saint-Maximin**  
 Valat de Droume  
 1998  
 98 x 63 x 24 cm  
 Muséum d'Histoire Naturelle,  
 Nîmes  
 Guthertz *et al.* 1998



**200 Sanilhac-Sagriès**  
 Jérusalem  
 1996  
 95 x 68 x 20 cm  
 DRAC Occitanie, Nîmes



**196 Saint-Nazaire des Gardies**  
 Sillargues  
 1970  
 59 x 48 x 18 cm  
 Inaccessible  
 Bourguet *et al.* 1976  
 Inscrite MH le 17/12/2019



**201 Sanilhac-Sagriès**  
 Montaion  
 1984  
 193 x 67 x 22 cm  
 Musée du Colombier, Alès  
 Guthertz Jallot 1987



**197 Saint-Quentin-de-la-Poterie**  
 Bon Diablot  
 1995  
 57 x 34 x 18 cm  
 Musée Borrias, Uzès  
 Guthertz *et al.* 1998



**202 Uzès**  
 Pas du Loup  
 2018  
 168 x 84 x 34 cm  
 DRAC Occitanie, Nîmes  
 Bouchet *et al.* 2021



**198 Saint-Théodorit**  
 Roumanis  
 1880  
 32 x 34 x 11 cm  
 Muséum d'Histoire Naturelle,  
 Nîmes  
 Perrier 1922

---

## Hérault

---



**203 Cazevieille**  
 Sylvie  
 1970  
 42 x 38 x 18 cm  
 Inaccessible  
 D'Anna 1977



**204 Ferrières-les-Verreries**  
 Bouisset 1  
 73 x 33 x 11 cm  
 Musée de la Société  
 Archéologique, Montpellier  
 Louis, CRACV 1952



**205 Ferrières-les-Verreries**  
Bouisset 2  
64 x 30 x 15 cm  
Musée de la Société  
Archéologique, Montpellier  
Louis, CRACV 1952



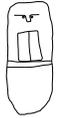
**209 Viols-le-Fort**  
Cassillac  
1990  
153 x 62 x 23 cm  
Maison des Consuls, Les Matelles  
Vignard *et al.* 1998  
Inscrite MH le 28/12/2015



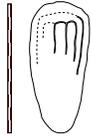
**206 Saint-Mathieu-de-Trévières**  
Le Gravas  
1965  
122 x 62 x 19 cm  
Inaccessible  
Arnal *et al.* 1967



**210 Viols-le-Fort**  
Cazarils  
1952  
72 x 36 x 15 cm  
Musée de la Société  
Archéologique, Montpellier  
CRACV 1959



**207 Saint-Mathieu-de-Trévières**  
Montfertrand  
1973  
83 x 30 x 9 cm  
DRAC Occitanie, Montpellier  
Colomer *et al.* 1975



**211 Viols-le-Fort**  
Truc de Marty / Truc de Martin  
1976  
102 x 47 x 18 cm  
Musée de la Société  
Archéologique, Montpellier  
Rouquette 1998



**208 Viols-en-Laval**  
Cambous  
1980  
86 x 32 x 23 cm  
Maison des Consuls, Les Matelles  
Jallot 1988  
Inscrite MH le 28/12/2015

---

## Vaucluse

---



**212 Avignon**  
Balance  
1966  
21 x 14 x 7 cm  
Avignon, Musée Calvet  
Gagnières 1966.



**214 Isle-Sur-Sorgue**  
Bastide  
1930  
46 x 29 x 10 cm  
Avignon, Musée Calvet  
Gagnières et Granier 1963



**213 Avignon**  
Rocher-des-Doms  
1961  
26 x 14 x 10 cm  
Avignon, Musée Calvet  
Gagnières et Granier 1963

## Bibliographie

- Ambert (Paul), Bouquet (Laurence), Guendon (Jean-Louis), Mischka (Doris), « La Capitelle du Broum (district minier de Cabrières-Péret, Hérault) : établissement industriel de l'aurore de la métallurgie française (3100-2400 BC) ». Ambert (P.), Vaquer (J.) dir, *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes*, Actes du colloque international, Carcas-sonne 28-30 septembre 2002, Société Préhistorique Française, 2005, mémoire XXXVII, p. 83-96.
- Arnal (Jean), *Les statues-menhirs, hommes et dieux*. Édition Des Hespérides, 1976.
- Bouchet (Marie), Servelle (Christian), Cayn (Philippe), « La Statue-menhir du monument mégalithique du Pas du Loup à Uzès (Gard, Occitanie) ». *Pierre à bâtir, pierre à penser Systèmes techniques et productions symboliques des Pré et Protohistoire méridionales*. Actes des 13<sup>e</sup> Rencontres Méridionales de Préhistoire : Rodez (Aveyron), 21-25 septembre 2021. (à paraître).
- Coularou (Jacques), Guilaine (Jean), Escallon (Gilles), Carrère (Isabelle), Claret Rocher du Causse, « Notice archéologique », *Archéologie de la France - Informations*, Occitanie. URL : <http://journals.openedition.org/adlfi/11572>
- Coularou (Jacques), Gascó (Jean), Galant (Philippe), Aigoïn (Alain), *Autour du Pic Saint Loup à l'âge du cuivre : un monde villageois il y a 5000 ans*, Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse 2011. 170 p.
- Cros (Jean-Paul), Goujon (Anne-Lise), Bekele (Metasebia), Corson (Sophie), Joussaume (Roger), « Ériger des pierres pour certains défunts en pays gewada (Éthiopie) », *Afrique : Archéologie & Arts*, 16, 2020, p. 97-116.
- D'Anna (André), *Les statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi méditerranéen*, éditions du CNRS, 1977.
- D'Anna (André), « Les manifestations artistiques dans le sud de la France ». Jacques Tarrête et Charles-Tanguy Le Roux, *Archéologie de la France, le Néolithique*, Paris, édition Picard et Ministère de la Culture et de la Communication, 2008, p. 404-413.
- D'Anna (André), « Les pierres dressées et les statues-menhirs de Corse : contexte, chronologie, origines ». Rodriguez G. et Marchesi H. (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui : actes du 3<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique*, Montpellier / Saint-Pons-de-Thomières, Service régional de l'archéologie / Groupe archéologique Saint-Ponais, 2015, p. 313-327.
- D'Anna (André), Guthertz (Xavier), Jallot (Luc), « L'art mégalithique dans le midi de la France : les stèles anthropomorphes et les statues-menhirs néolithiques ». Jean L'Helgouac'h, Charles-Tanguy Le Roux et Joël Lecornec (dir.) *Art et symboles du mégalithisme européen*, actes du 2<sup>e</sup> colloque international sur l'art mégalithique, *Revue Archéologique de l'Ouest*, suppl. 8, 1997, p. 179-193.
- D'Anna (André), Renault (Stéphane) (dir.), *Stèles anthropomorphes néolithiques de Provence, catalogue du Musée Calvet d'Avignon*, Établissement public Calvet, Avignon, 2004.
- D'Anna (André), Bosansky (Christiane), Bellot-Gurlet (Ludovic), Le Bourdonnec (François-Xavier), Guendon (Jean-Louis), « Les stèles gravées néolithiques de Beyssan à Gargas (Vaucluse) ». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2015, 112 (4), p. 761-768.
- Defaix (Jérôme), *Mégalithes et espace : pour une approche anthropologique*. Duhamel P. (dir.), 2006, *Impacts interculturels au Néolithique moyen : du terroir au territoire, Sociétés et espaces, actes du 25<sup>e</sup> Colloque interrégional sur le Néolithique*, Dijon, Revue Archéologique de l'Est, 2006 p. 185-190.
- Dusseaux (Diane), Ode (Benoît), Gilabert (Christophe), Breuil (Jean-Yves) (dir.), *Circulez, y'a tout à voir ! Archéologie des grands travaux entre Nîmes et Montpellier*. Catalogue d'exposition, site archéologique Lattara – musée Henri Prades, 2017.
- Fleckinger (Angelika), Putzer (Andreas), Zink (Albert), "Ötzi : l'uomo venuto dal Ghiaccio". De Marinis R. C. (éd.) *Letà del Rame. La pianura padana e le Alpi al tempo di Ötzi*. Catalogo della Mostra al museo diocesano, Brescia, Roccafranca, 2013, p. 235-250.
- Galant (Philippe), Villeméjeanne (Richard), Etienne (Aurélien), Bruxelles (Laurent), Boschi (Jean-Yves), « Découverte de deux stèles en contexte Néolithique final sur le site de la Baumelle à Blandas (Gard) ». Rodriguez G. et Marchesi H. (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui : actes du 3<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique*, Montpellier / Saint-Pons-de-Thomières, Service régional de l'archéologie / Groupe archéologique Saint-Ponais, 2015, p. 397-405.
- Gandelin (Muriel), « L'utilisation de la terre architecturale à Pascale et Bérange », *Archéopages*, 42, 2016, p. 24-25.
- Gruat (Philippe), Albinet (Nathalie), Malige (Guytène), Méniel (Patrice), Trescarte (Jérôme), « Stèles et statues du premier et du début du second âge du Fer dans le Midi de la France. La question des sanctuaires archaïques à la lumière des recherches sur le complexe héroïque des Touriès (Saint-Jean et Saint-Paul, Aveyron) ». Philippe Barral, *Matthieu Thivet (éd.), Sanctuaires de l'âge du Fer. Actualité de la recherche en Europe celtique occidentale*. Actes du 41<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, 2019, p.111-129.
- Guillaud (Dominique), *Le mythe comme fondement des territoires et de l'ordre social dans les îles de l'ouest de Sumatra (Indonésie)*, *EchoGéo*, 5, 2008. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/5313>.

Gutherz (Xavier), Jallot (Luc), « Statue-menhir et habitat du Néolithique final à Montaïn (Sanilhac-et-Sagriès, Gard) ». Gabriel Rodriguez (dir.). *Actes des journées d'études des statues-menhirs*, Fédération archéologique de l'Hérault, Parc naturel régional du Haut-Languedoc, 1987, p.15-36.

Gutherz (Xavier), Jallot (Luc), Garnier (Néry), « Le monument de Courion (Collias, Gard) et les statues-menhirs de l'Uzège méridionale ». Gabriel Rodriguez (dir.). *Actes du 2<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique*, Archéologie en Languedoc, 22, 1998, p. 119-134.

Höpfel (Frank), Platzer (Werner), Spinder (Konrad), *Der mann im eis*, t. 1, Berich über das internationale symposium, Innsbruck, Universität Innsbruck, 1992.

Jallet (Frédéric), Sendra (Benoît), Servelle (Christian), Pallier (Céline), Farge (Antoine), « Une stèle en contexte domestique : la statue-menhir du Puech de la Cabane (La Rouvière, Gard) ». Marie Laroche, Laurent Bruxelles, Philippe Galant, Martine Ambert, *Paysages pour l'Homme, actes du colloque international en hommage à Paul Ambert*, 2019, Association Culturelle des Amis de Cabrières, p. 201-213.

Ihuel (Ewen), Galant (Philippe), Leduc (Mireille), « La patrimonialisation des statues-menhirs d'Occitanie », *Patrimoine*, revue de l'Institut National du Patrimoine, 14, 2019, p. 156-163.

Joussaume (Roger), Raharijona (Victor), Sépultures mégalithiques à Madagascar, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 82, 10-12, 1985, p. 534-551.

Joussaume (Roger), Cros (Jean-Paul), *Mégalithes d'hier et d'aujourd'hui en Éthiopie*, éditions Errance, 2017.

Laroche (Marie), « Dimension historique et archéologique du district minier de Cabrières-Péret (Hérault) ». Marie Laroche, Laurent Bruxelles, Philippe Galant et Martine Ambert dir : *Paysages pour l'Homme, Actes du colloque international en Hommage à Paul Ambert*, Association Culturelle des Amis de Cabrières, 2109, p. 97-104.

Leduc (Mireille) (dir), *Les sites mégalithiques : conservation et mise en valeur, un enjeu européen*, Actes du séminaire Les sites mégalithiques : conservation et mise en valeur, un enjeu européen, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse, 2018.

Maillé (Michel), Vaquer (Jean), Gascó (Jean), Devillers (Benoît), Leclair (André), « Un habitat du Néolithique final et sa statue-menhir au Planet », *Cahiers d'archéologie aveyronnaise*, 30, 2017, p.56-73.

Maillé (Michel), *Hommes et femmes de pierre. Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc*, Archives d'Écologie Préhistorique, 2010.

Monjakahery (Barthélemy), « Contribution à l'étude du mégalithisme à Madagascar : l'exemple des populations

Bara (Centre-Sud de Madagascar) ». Michel Martzluff (dir.) *Roches ornées, roches dressées : actes du colloque en hommage à Jean Abélanet*, A.A.P.-O. Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2005, p. 315-320.

Maric (Tamara), Marchesi (Henri), « Pierres dressées et tiki de Polynésie Orientale ». Rodriguez G. et Marchesi H. (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui : actes du 3<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique*, Montpellier / Saint-Pons-de-Thomières, Service régional de l'archéologie / Groupe archéologique Saint-Ponais, 2015, p. 29-39.

Octobon (François Charles Ernest), « Statues-menhirs, stèles gravées, dalles sculptées. Enquête sur les figurations néo-énéolithiques ». *Revue anthropologique*, XLI, 1931, p. 295-576.

Philippon (Annie) (dir), *Statues-menhirs, des énigmes de pierre venues du fond des âges*, Éditions du Rouergue, 2002.

Rodriguez (Gabriel) (dir.), *Actes des journées d'études des statues-menhirs, Saint-Pons-de-Thomières, mai 1984*, Fédération archéologique de l'Hérault, Parc naturel régional du Haut-Languedoc, 1987.

Rodriguez (Gabriel) (dir.), *Actes du 2<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique*, Archéologie en Languedoc, 22, 1998.

Rodriguez (Gabriel), *Les statues-menhirs saintponniennes en Haut-Languedoc*, Bulletin du Musée de préhistoire régionale, Cahiers du Saint-Ponais, 5, 2009.

Rodriguez (Gabriel), Marchesi (Henri) (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*. Actes du 3<sup>e</sup> colloque international sur la statuaire mégalithique, Direction régionale des Affaires culturelles Languedoc-Roussillon/Groupe archéologique du Saint-Ponais, 2015.

Serres (Jean-Pierre), *Les statues-menhirs du groupe rouergat*, Musée du Rouergue, Musée archéologique de Montrozier, Guide d'archéologie, 4, 1997.

Servelle (Christian), « Comment étaient fabriquées les statues-menhirs ». Annie Philippon (dir), *Statues-menhirs des énigmes de pierre venues du fond des âges*, Éditions du Rouergue, Rodez, 2002, p. 92-113.

Servelle (Christian), « Chefs-d'œuvres en péril : les statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc ». Mireille Leduc (dir), *Les sites mégalithiques : conservation et mise en valeur, un enjeu européen*, Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse, 2018, p. 189-200.

Vaquer (Jean), Maillé (Michel), « Les statues-menhirs rouergates et les vêtements chalcolithiques du Nord-ouest méditerranéen ». *Cahiers d'archéologie aveyronnaise*, 33, 2020, p. 5-27.

Vanzetti (Alessandro), Vidale (Massimo), Gallinaro (Marina), Frayer (David), "The Iceman as a burial". *Antiquity*, 84, 2010, p. 681-692.

Ouvrage publié par la direction  
régionale des affaires culturelles  
Occitanie  
Hôtel de Grave  
5 rue de la Salle-l'Évêque  
cs 49020  
34967 Montpellier Cedex 2  
Tél. 04 67 02 32 00  
Hôtel Saint-Jean  
32 rue de la Dalbade - BP 811  
31080 Toulouse Cedex 6

Direction des publications  
Michel Roussel,  
directeur régional  
des affaires culturelles

Hélène Palouzié,  
chef de la mission publications  
et valorisation scientifique

Pour ce volume  
de la collection « Duo » :

Rédacteur en chef  
Didier Delhoume,  
conservateur régional  
de l'Archéologie

Coordination scientifique  
Cyril Montoya,  
conservateur régional  
de l'Archéologie adjoint

Coordination éditoriale  
Marion Audoly,  
conservatrice du patrimoine,  
responsable des collections

Relecture  
Marion Audoly,  
Cyril Montoya,  
Diane Dusseaux

Graphisme  
Charlotte Devanz

Fabrication  
Printteam, Nîmes

Achévé d'imprimer  
Août 2022

Dépôt légal  
Août 2022

ISBN n° 978-2-11-167718-0

## Crédits des figures

[Couverture, p. 1] (fig. 1) DRAC Occitanie, (fig. 2) Michel Maillé, (fig. 3) DRAC Occitanie, (fig. 4) Pierre Cabot, DRAC Occitanie, (fig. 5) Loïc Damelet, CCJ – AMU, (fig. 6) DRAC Occitanie, (fig. 7) Loïc Derrien / Site archéologique Lattara – musée Henri Prades, (fig. 8) Mario Marco, Site archéologique Lattara – musée Henri Prades, (fig. 9) DRAC Occitanie, (fig. 10) Justin Galant, JG Créative Production, (fig. 11) DRAC Occitanie, (fig. 12 et 13) André d'Anna, (fig. 14) Michel Maillé, (fig. 15) Iouri Bermond, DRAC Occitanie, (fig. 16 à 25) Michel Maillé, (fig. 26 à 30) DRAC Occitanie, (fig. 31) Camille Hugues, archives de la DRAC Occitanie, (fig. 32 à 37) DRAC Occitanie, (fig. 38) Archives du Musée de l'Homme Paris, (fig. 39 à 41) Christian Servelle, (fig. 42 et 43) Michel Maillé, (fig. 44) Frédéric Jallet INRAP Méditerranée, (fig. 45) Benoît Sendra INRAP Méditerranée et Christian Servelle, (fig. 46) Vincent Lauras Glob Drone, (fig. 47) Thierry Montesinos / Site archéologique Lattara – musée Henri Prades, (fig. 48 et 49) Michel Maillé, (fig. 50) Camilles Hugues, Archives de la DRAC Occitanie, (fig. 51) Pascal Tramoni, (fig. 52) André d'Anna, (fig. 53) Philippe Gruat et Nathalie Albinet, direction de l'archéologie de l'Aveyron, (fig. 54) Philippe Gruat, direction de l'archéologie de l'Aveyron, (fig. 55) Roger Joussaume, (fig. 56) Anne-Lise Goujon, (fig. 57) Jean-Paul Cros, (fig. 58) Tamara Maric, direction de la Culture et du Patrimoine, Polynésie française, (fig. 59) Eric Olivier, direction de la Culture et du Patrimoine, Polynésie française, (fig. 60) Ewen Ihuel, DRAC Occitanie, (fig. 61) Jean-François Peiré, DRAC Occitanie, (fig. 62 et 63) Ewen Ihuel, DRAC Occitanie, (fig. 64) DRAC Occitanie

## Remerciements

Les auteurs tiennent à remercier toutes les institutions et les personnes qui ont permis la réalisation de cet ouvrage, en particulier l'équipe du Site archéologique Lattara – musée Henri Prades (Aurélie d'Hers, Florence Millet, Mario Marco) ; les prêteurs : le Département des Alpes-Maritimes – musée des Merveilles (Tende), la DRAC Hauts-de-France – Service régional de l'archéologie (Lille, Nord), la Ville de Bouchain (Nord), le musée Fenaille (Rodez, Aveyron), le muséum d'histoire naturelle de la Ville de Nîmes (Gard), le musée de Préhistoire régionale de Saint-Pons-de-Thomières (Hérault), le musée d'art et d'archéologie des Matelles (Hérault), le musée Georges Borias de la Ville d'Uzès (Gard), la Société archéologique de Montpellier (Hérault), la Société archéologique du Midi de la France (Toulouse, Haute-Garonne), la Société Languedocienne de Préhistoire (Agde, Hérault), la commune de Miolles (Tarn), le château de Brousse-le-Château (Aveyron), Richard Bavoillot-Laussade, René Vivès ; les chercheurs : Jean-Paul Cros pour la communication de sa documentation sur l'Éthiopie, André d'Anna pour ses conseils scientifiques, Gabriel Rodriguez, Nerry Garnier, Marie Laroche, Stéphane Fouché ; et pour les illustrations : Thierry Montésinos, Pierre Cabot (Archéocrypte de Lagrave, Tarn) et Iouri Bermond.



# monuments objets

Édités par la direction régionale des affaires culturelles Occitanie, les ouvrages de la collection « Duo » proposent au public de valoriser les actions de la DRAC Occitanie, dans les domaines du patrimoine et de la création. Cette collection concerne la protection et la restauration du patrimoine monumental et mobilier, le patrimoine archéologique, les sites labellisés « Patrimoine mondial », les monuments labellisés « Architecture contemporaine remarquable » ou « Maisons des Illustres », les sites patrimoniaux remarquables, ainsi que les domaines relatifs aux arts vivants, arts plastiques, musique, théâtre, danse, etc.

## **Les statues-menhirs et la fin du Néolithique en Occitanie**

Peu de vestiges archéologiques permettent d'appréhender l'univers spirituel des populations néolithiques. Les statues-menhirs font partie de ces raretés, car leur étude attentive révèle partiellement les croyances anciennes et leur place dans ces sociétés. Ce sont des pierres sculptées, puis dressées, représentant un être humain. Elles portent également les représentations d'attributs physiques caractéristiques du visage et du corps, ainsi que des éléments vestimentaires et des objets. Les découvertes récentes permettent de les resituer dans leur environnement, de proposer un nouveau tour d'horizon des connaissances acquises au fil des recherches, et de mieux comprendre le message qu'elles véhiculaient, au sein des sociétés de la fin du Néolithique en Europe et en Occitanie.